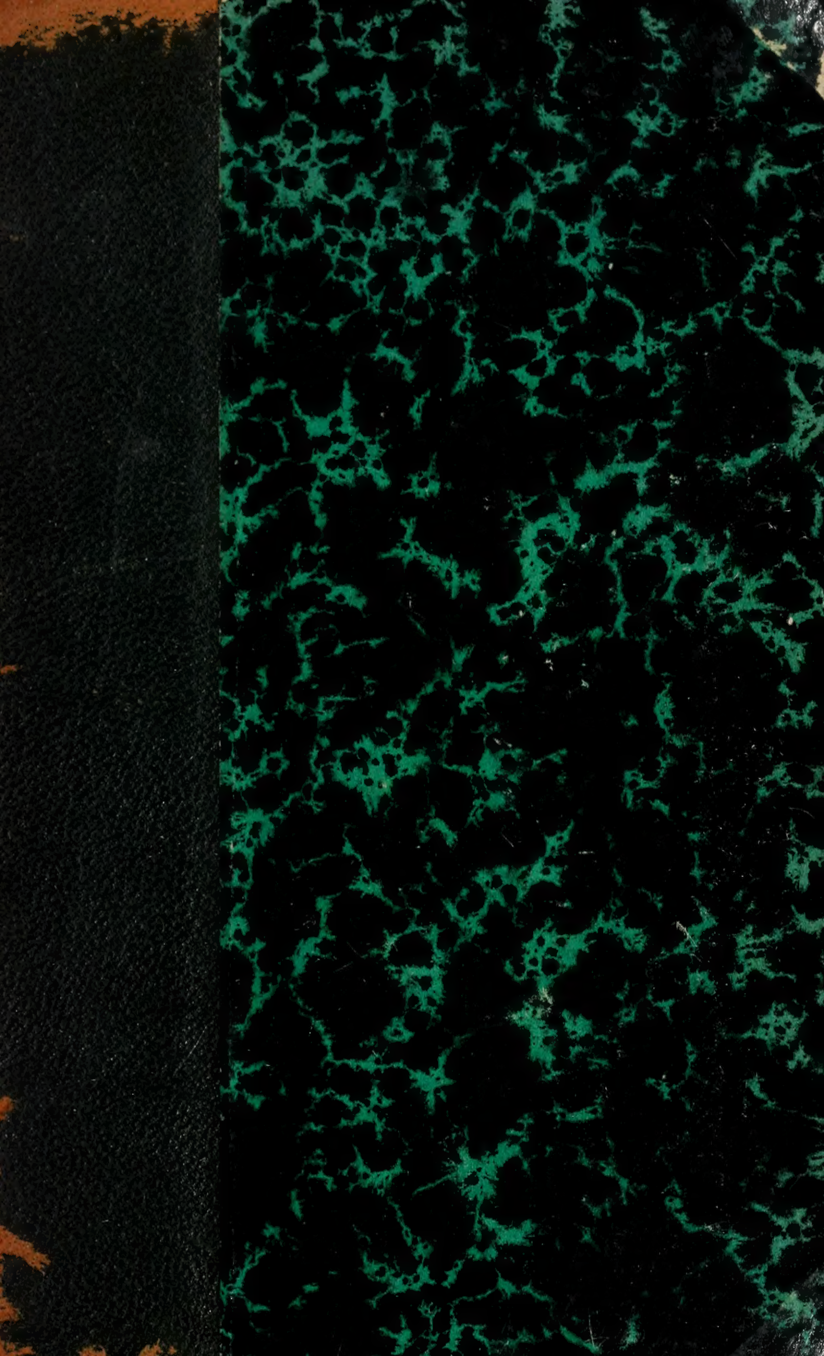






LES

MODERNISTES

5.

LES

MODERNISTES

Notes d'histoire religieuse contemporaine

PAR

PAUL SABATIER

Avec le texte intégral de l'Encyclique Pascendi, *du Syllabus* Lamentabili *et de la Supplique d'un groupe de Catholiques français au pape Pie X*

3e Édition



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société Anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

1909

Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.

Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.

Ils vont, ils vont en pleurant, portant et jetant la semence.

Ils reviendront avec des cris de joie portant les gerbes de leur moisson.

Ps. [125] 126,6.

AU LECTEUR

En relisant ces pages, j'ai regretté le ton agressif de plusieurs d'entre elles.

L'Église en ce moment ressemble à un champ de bataille, au soir d'un grand carnage. Spectateur étranger au débat, je n'ai pu m'empêcher d'approcher, et en relevant les blessés d'une main peut-être maladroite, je leur ai murmuré *Gloria victis!*

Je préférerais maintenant qu'à ma sympathie pour eux ne se soient pas mêlés, çà et là, quelques accents de colère contre les triomphateurs.

Pauvres triomphateurs! Ne sont-ils pas encore plus à plaindre que leurs victimes?

Les fêtes du jubilé elles-mêmes n'ont pu amener une trêve. Pie X, après avoir reçu en grande pompe les félicitations des délégations étrangères, faisait passer les ambassadeurs dans sa bibliothèque privée pour leur demander, comme suprême

faveur, des mesures contre tel ou tel de ses propres enfants.

Étranges fêtes, en vérité !

Et voilà que maintenant on avertit (V. ci-après, p. 75, n. 1) les catholiques français qu'obéir aux instructions de Pie X et l'acclamer était bien, que lui porter un denier prélevé sur le nécessaire d'une église dépossédée était mieux ; mais qu'il reste pourtant quelque chose à faire encore, c'est de « jubiler Pie X », c'est-à-dire « se faire les hommes de la politique de Pie X » !

La politique de Pie X !

En lisant cela on ne peut s'empêcher de songer avec mélancolie aux paroles qui, parties de Rome, le 4 août 1903, firent le tour du monde : « Nous avons un Pape ; un Pape qui sera le pasteur du troupeau, qui restaurera tout en Christ et ne fera pas de politique. »

***

Les pages suivantes voudraient donner au grand public une idée, quelque peu nette, d'un mouvement qui constitue peut-être la crise la plus profonde par laquelle ait passé l'Église depuis le XIIIe siècle.

Il ne s'agit pas seulement de savoir si l'Église Romaine saura et pourra s'assimiler l'esprit des

temps nouveaux, leurs aspirations et leurs méthodes ; mais si une fois de plus elle pourra incarner le meilleur de cet esprit, de ces aspirations et de ces méthodes, et si, au lieu d'exorciser peureusement les profondes transformations intellectuelles, morales et sociales qui se préparent, elle saura s'en faire l'initiatrice.

Jeunes et hardis, les Modernistes disent oui ; le Pape Pie X a dit non.

Si le *non possumus* du Pontife Romain est absolu et définitif, nous verrons se produire quelque chose d'analogue à ce qui arriva quand le sanhédrin de Jérusalem refusa de comprendre le christianisme naissant.

La démocratie ne se laissera pas enliser dans le matérialisme. Le devoir, l'idéal, le sacrifice, trouveront, demain, dans le peuple leurs témoins, comme ils les y ont trouvés hier.

Dans nos chaumières, nos ateliers et nos usines, d'humbles ouvriers sont préoccupés par des songes mystérieux qui rappellent ceux des bergers de Bethléem.

***

Le modernisme étant une orientation si différente de tous les mouvements religieux ou philosophiques antérieurs, je n'ai pas essayé d'en donner une

définition qui aurait été singulièrement difficile. j'ai simplement tâché d'indiquer ce que sont les Modernistes.

Quant à leurs adversaires, on a beaucoup parlé de l'Encyclique et du Syllabus. On a eu raison, car ces deux documents sont d'exceptionnelle importance, et, s'il ne faut pas songer à leur demander une description exacte du modernisme, on peut dire que l'antimodernisme s'y montre avec une netteté, une intégrité dont il faut lui savoir gré. Bien rares pourtant sont ceux qui les ont lus à tête reposée.

Pour en rendre l'étude plus facile, j'ai reproduit les subdivisions adoptées dans l'édition de l'abbé Élie Blanc, et donné à la fin du volume un index alphabétique très développé qui permettra de retrouver rapidement les passages cherchés.

Chantegrillet, près Crest (Drôme).

Noël, 1908.

SOMMAIRE

PRÉFACE

LE DERNIER PETIT LIVRE ROUGE DE LOISY

I

LE MODERNISME OU CATHOLICISME DES TEMPS NOUVEAUX

II

LES MODERNISTES D'ANGLETERRE, D'ALLEMAGNE, D'ITALIE, DE FRANCE ET LES ENCYCLIQUES

III

1. La division suivante de l'Encyclique est empruntée au texte de « L'Univers », n° du 18 septembre 1907. On la retrouve aussi dans diverses « Semaines Religieuses », ce qui paraît lui conférer une importance spéciale.

2. Les numéros entre parenthèses sont ceux des subdivisions adoptées pour l'encyclique. V. p. 147, n. 1.

PRÉFACE

Les pages suivantes reproduisent trois conférences prononcées à Londres sur l'invitation du Comité des « Jowett Lectures », en février-mars 1908.

Un mois plus tard, paraissait le quatrième petit livre rouge de M. Loisy : *Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des événements récents*[1]. Il manifestait des préoccupations si semblables à celles qui avaient provoqué mes conférences, leur faisait des réponses si analogues, en même temps que bien meilleures et plus autorisées, que je fus tout de suite décidé à ne rien publier. Puis, à la réflexion, j'ai songé que ce qui m'avait paru de la modestie pourrait bien être tout autre chose.

1. Chez l'auteur, à Ceffonds, près Montier-en-Der (Haute-Marne), in-12 de 295 pages.

Les trois autres petits livres rouges sont : 1° *L'Évangile et l'Église* (4e édition), 1908, XXXIV et 280 p. ; 2° *Autour d'un petit livre*, XXXVI et 300 p. ; 3° *Simples réflexions sur le Décret du Saint Office* « Lamentabili sane exitu » et sur *l'Encyclique* Pascendi Dominici Gregis, 277 p.

Sous prétexte que, sur ma pauvre lande, je ne pourrai jamais avoir des fruits capables de rivaliser avec ceux de mon voisin, est-ce une raison pour rester les bras croisés? Ces jours-ci j'arrangeais d'humbles genêts autour d'une plantation de jeunes cèdres, pour les abriter; puis à défaut de genêts j'employais de simples broussailles. Dans quelques mois, genêts et broussailles ne seront plus que des brindilles, inaperçues et pourtant encore utiles; je voudrais être, pour Loisy, un peu comme ces genêts et ces broussailles pour les cèdres de la Maisonnette.

Le dernier livre du célèbre exégète me paraît la réponse la plus simple et la plus efficace qu'on puisse faire aux questions qu'on se pose de bien des côtés sur le modernisme. Ce mouvement a produit, dans presque toutes les directions, des œuvres de premier ordre, par exemple sur la critique de la Bible, sur l'histoire de l'Église, la vie des saints, la dogmatique, la philosophie religieuse, les questions sociales; mais tous ces travaux ont quelque chose de spécial, et il y avait surtout des livres modernistes. Ce n'était pas assez : le besoin se faisait sentir de connaître les auteurs de ces livres, d'entrer en contact personnel, vivant avec eux, de les suivre non seulement dans les heures où ils enseignent, professent, parlent, mais aussi dans les moments plus

longs où ils réfléchissent, se recueillent, se préparent, où ils prient, où ils travaillent, tantôt dans la joie, tantôt dans l'angoisse.

Tout cela, le dernier livre de Loisy nous le donne avec une rare précision et une sincérité parfaite.

Bien souvent, quand nous lisons l'histoire des grandes crises politiques intellectuelles et morales, nous nous prenons à regretter de n'avoir pas été les contemporains et les compagnons de ceux qui en furent les initiateurs et les ouvriers. Or voici que « Quelques lettres » nous font pénétrer dans l'intimité d'un des apôtres du modernisme, et nous font comprendre comment ce « petit prêtre de rien du tout », isolé dans un village de Champagne, peut avoir sur le monde chrétien une influence dont lui-même, le premier, est bien loin de se rendre compte.

Dans quelques générations, quand on voudra raconter la rénovation morale et religieuse qui va caractériser le début du XXe siècle, c'est là qu'on ira en étudier l'origine et le programme.

Peut-être est-ce là aussi que nos arrière-neveux iront apprendre quel merveilleux instrument fut la langue de leurs ancêtres. La souplesse, la clarté, la concision, le goût sont des qualités auxquelles nous ont habitués nos bons auteurs, mais il en est

d'autres que nous trouvons chez M. Loisy à un degré éminent et même unique : la propriété ou plutôt la sincérité de l'expression, la discrétion du style et une certaine urbanité qui, de la personne de l'écrivain, passe dans son œuvre.

M. Loisy continue ainsi une des plus belles traditions de notre langue et de notre caractère. Combien n'est-il pas à désirer que, sous ce rapport aussi, il fasse école. Ceux de nos écrivains qui, éperdument, se proclament nationalistes, pour lesquels tout dans l'ancienne France est parfait, ne devraient-ils pas commencer par retrouver le tact, la mesure, la réserve, cet ensemble de qualités où se marque le respect de l'auteur pour le lecteur, et qui constituent un des traits les plus originaux de nos grandes époques littéraires?

A ce point de vue, on est encore bien loin, en France, de donner à Loisy la place qui lui est due. Ceux de nos critiques qui distribuent la gloire au jour le jour, évitent de s'occuper de lui. On les voit souvent gémir sur l'aveuglement des pays étrangers qui confondent notre littérature contemporaine avec les stocks de livres qui alimentent les bibliothèques des gares, des boulevards ou des kiosques, et on ne saurait trop les louer d'avertir ainsi le public de son erreur ; mais ne seraient-ils pas encore mieux inspirés, s'ils consacraient à des

travaux qui font époque dans l'histoire de l'âme française, la place qu'ils méritent ?

L'œuvre de Loisy [1] n'est pas seulement importante parce que belle en elle-même, elle l'est aussi

1. Les persécutions dirigées contre M. Loisy, ont eu, entre autres résultats, celui de lui donner tout le temps nécessaire pour la rédaction de ses travaux. Il est bien évident que, s'il était resté professeur à l'Institut Catholique de Paris, la préparation de ses cours, et ses devoirs comme membre du corps professoral, auraient absorbé la majeure partie de ses heures : et nous n'aurions sûrement pas toute la série des petits livres rouges par lesquels il est entré en contact et en communion avec le grand public.

Je ne puis songer ici à établir la nomenclature même sommaire des Revues auxquelles il a collaboré. Voici simplement l'énumération, par ordre chronologique, de ses principaux volumes. Les petits livres rouges ont été signalés dans une note précédente (page XVII, n. 1).

Histoire du Canon de l'Ancien Testament (1890).

Histoire du Canon du Nouveau Testament (1891).

Histoire critique du texte et des versions de l'Ancien Testament (1892-1893), 2 vol.

Le livre de Job (1892).

Les mythes Babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse (1901).

La religion d'Israël (1901).

Etudes Evangéliques (1902).

Etudes Bibliques (1903).

Quatrième Evangile (1903).

Les Evangiles synoptiques (1907 et 1908), 2 vol.

On voit l'intensité de cette production scientifique, rendue possible par l'inflexible régularité du labeur de M. Loisy et la vie retirée qu'il mena dans son ermitage de Garnay et aujourd'hui à Ceffonds. Chose étrange! des ecclésiastiques qui se montrent pleins d'admiration, et avec raison, devant saint Bonaventure, surpris un jour dans la cuisine de son couvent où il lavait la vaisselle, ont trouvé ridicule de voir M. Loisy prenant soin de son poulailler avec plus d'intelligence et de succès que les fermières ses voisines. Pourquoi deux actes si analogues seraient-ils inégalement édifiants?

à cause de l'influence profonde qu'elle exerce sur l'évolution intellectuelle de notre génération. Fruit authentique du génie français, elle contient des semences qui ont trouvé chez nous un sol convenablement préparé et y ont germé.

Alors pourquoi ce silence, ou plutôt ces réticences? pourquoi les critiques s'obstinent-ils à ne pas voir le réjouissant symptôme que constitue le succès du modernisme? Ignorent-ils qu'à Paris, en plein quartier latin, les livres de Loisy s'enlèvent plus rapidement que les romans du jour? Ne serait-ce pas là un signe des temps à noter avec quelque complaisance ?

Cette influence de l'illustre exégète sur la jeunesse studieuse ne s'arrête pas à nos frontières. M. Pierre de Quirielle dans un de ses plus brillants articles[1], a indiqué l'ardente sympathie avec la-

1. *Journal des Débats* du 24 février 1908.

Puisque le nom de ce journal est venu sous ma plume, il faut bien que je dise avec quel intérêt les personnes, préoccupées par les affaires religieuses, y suivent, soit les articles de M. de Quirielle, soit les correspondances romaines signées M. P. Ces études sont faites avec une connaissance et une conscience bien rares dans des questions aussi délicates. Je suis d'autant plus heureux de rendre cet hommage, qu'on est obligé de constater un étrange fléchissement dans beaucoup d'organes de la presse européenne, en ce qui concerne les choses de Rome.

Il y a au Vatican un certain Mgr Benigni, arrivé rapidement à une position unique et inespérée, par la maestria avec laquelle il a su organiser les rapports du Saint-Siège avec la presse. Je me garderai bien de l'accuser, comme on le fait quelquefois, d'avoir acheté à beaux deniers comptants tel ou tel

quelle le recteur d'un séminaire d'Italie le questionnait sur cet hérétique. Il pourrait retrouver le même intérêt en Allemagne, même chez des hommes que M. Loisy combat ; en Angleterre, chez des prélats qui suivent ses travaux, à la fois anxieux et subjugués. En février dernier, sur la table de travail d'un évêque anglican, je vis le commentaire sur les « Synoptiques » et l'étude sur le « Quatrième Évangile » : « Voici des années, me dit le pré-

correspondant de Londres ou de Paris, car je suis assez romain pour savoir que si, sur les bords du Tibre, on vend un peu tout, on se garde bien d'acheter quoi que ce soit. Mais il y a un moyen moins grossier et pourtant plus efficace de s'assurer la docilité des publicistes, c'est de leur supprimer les communiqués. Mgr Benigni n'a pas la naïveté de ces gouvernements qui fournissent à toute la presse un bulletin quotidien identique. Il se donne la peine de nuancer sa prose, suivant qu'elle doit arriver à Madrid, New-York ou... Genève.

Cette main-mise par les agents du Saint-Siège sur un certain nombre d'organes de l'opinion publique, est bien un des plus tristes côtés du pontificat actuel. Le rôle étonnant de *La Corrispondenza Romana*, miroir fidèle des lectures, des vues, des pensées, des espoirs, des colères, des haines, des effrois, de l'arrogance et de la niaiserie, d'un pouvoir qui parle au nom de Dieu lui-même, n'est pas la moindre ironie d'un pontificat qui en présentait déjà tant d'autres.

Pour le moment, l'opinion publique est occupée ailleurs, et beaucoup de ceux qui jettent des pierres contre le Vatican lui paraissent, avec raison, peu qualifiés pour se poser en apôtres de la morale ou de l'idéal.

Mais, qui sait si le jour où on verra Mgr Benigni et Mgr Montagnini recevoir le chapeau de cardinal, il n'y aura pas, dans l'Église, un irrésistible mouvement contre une camarilla dont le règne ne paraîtra pas seulement comme un scandale, mais aussi comme un des faits les plus invraisemblables de l'histoire ecclésiastique de ces derniers siècles ? (Voir aux additions, p. 221, note 1).

lat, qu'aucun travail scientifique ne m'avait si profondément intéressé ; j'ai lu deux fois la préface des synoptiques et n'avance que très lentement, car je suis plein d'admiration... et de trouble. Je suis vieux ; beaucoup de questions sont présentées ici d'une façon si nouvelle, que j'en suis tout déconcerté ; mais ce que mon intelligence ne comprend pas, mon cœur le devine. Loisy est une noble conscience, et surtout une conscience fille de l'Église. Il ne se croit ni omniscient, ni infaillible. Là où il se trompe, il faut le lui montrer. Nos frères de Rome s'apprêtent à l'excommunier. Ce n'est pas là un argument. Évidemment Loisy est arrivé à ses vues honnêtement, sans le vouloir, en désirant même arriver à des vues contraires. Le retrancher de la communion des fidèles est un aveu de faiblesse, pour ne pas dire d'incrédulité. Ne croyez pas qu'en vous parlant ainsi je ne pense qu'au pape Pie X : je pense à lui sans doute, mais aussi à l'Église d'Orient, et surtout à l'Église d'Angleterre, qui a bien ses misères, ses difficultés, sa crise. Ici aussi nous sommes menacés par une notion mécanique ou matérialiste de l'Église, qui tend à faire croire que persécuter l'erreur et aimer la vérité soient deux termes synonymes... »

***

Notre conversation fut malheureusement interrompue à ce moment[1].

J'ai tenu à la noter parce qu'elle m'a paru un exemple typique de la force de pénétration de la pensée de Loisy.

Cet ascendant mystérieux qu'il prend sur ceux qui consentent à cheminer quelques instants avec lui, s'explique encore mieux à la lecture de « *Quelques lettres* ».

Les autres œuvres nous montraient l'exégète, le savant, le penseur, celle-ci nous montre l'homme ; elle présente le même intérêt que des mémoires, le réalisme d'une confession, la valeur historique d'une collection de documents.

Dans le choix des lettres à faire figurer dans ce recueil, l'auteur a été guidé par une seule préoccupation, celle d'éviter tout ce qui pourrait servir de prétexte à des mesures de persécution contre ses correspondants, ou éveiller de vaines curiosités.

Il a voulu dire, non seulement la vérité, mais toute la vérité, et a placé là des pages qui n'y

1. Au Congrès Pan-Anglican l'un des prélats les plus en vue d'Angleterre, le Dr Talbot, évêque de Southwark, a prononcé de mémorables paroles, dont voici le résumé tel qu'il a été donné par *le Guardian* (24 juin, p. 1078). « The Bishop of Southwark admitted that modern criticism had greatly helped him in dealing with difficulties found in the Old Testament, and helped him also the better to love and preach the Old Testament. »

figureraient certainement pas, s'il avait cherché à faire de lui-même un portrait flatté ou à préparer des matériaux pour sa légende. Je songe, en écrivant ceci, aux lettres adressées à M. Auguste Roussel, à l'ineffable Dom Chamard, au chanoine Henri Debout, lauréat de l'Académie française, curé du Sacré-Cœur à Calais.

Dans certaines d'entre elles, on sent gronder une légitime indignation ; dans d'autres une compassion un peu hautaine ; toutes subjuguent et entraînent : on applaudit ; mais l'instant d'après, on est pris de pitié pour les victimes. C'est qu'on a le sentiment qu'elles ne sont pas descendues de leur plein gré dans cette arène ; et elles font songer à ces lamentables mules des courses espagnoles, que le taureau furieux éventre sans qu'elles sachent pourquoi.

Certes les procédés de la presse cléricale, qui, avec une superbe insolence, se pose en gardienne autorisée de l'orthodoxie, dépassent en vulgarité et en vilenie ceux qui déshonorent une partie de la presse politique ; le fait qu'un prêtre, l'abbé Garnier, Directeur du *Peuple français*[1], ait pu écrire un article où il accusait M. Loisy d'avoir été acheté par un juif et par un protestant, qu'il avait soin de ne pas nommer, afin d'éviter des

1. Numéro du 19 septembre 1907.

poursuites judiciaires, mais qu'il désignait très clairement par leurs initiales, est un bien triste symptôme de l'état d'avilissement moral où sont arrivées des feuilles devant lesquelles tremblent nos évêques et que le pape comble de bénédictions.

Et si l'on songe que ces accusations ont paru, signées du rédacteur en chef, en tête de la première page, sans qu'elles aient ému ni les abonnés du journal ni surtout les autres rédacteurs qui, pour la plupart, connaissent M. Loisy, ainsi que le protestant et le juif mis en cause, on a le droit de ne pas se faire une très haute idée du public qui lit cette littérature, ou de ceux qui l'alimentent, malgré leur prétention à se donner pour les sauveurs de la morale divine dans le pays.

Mais Loisy connaît sa force. Il est dès maintenant assez vainqueur pour ne pas perdre de temps à redresser les erreurs, étudiées ou simplement stupides, de la « Bonne Presse ».

M. Auguste Roussel, avec son *Univers* et sa *Vérité française*, M. le chanoine Debout, avec ses lauriers et ses diplômes, Dom Chamard, avec ses rodomontades, seront oubliés depuis bien longtemps, quand l'on lira encore « Quelques Lettres »; et alors nos descendants, réduits à se représenter ces apologistes de l'orthodoxie à travers les petits livres rouges, risqueront de s'en faire une idée exagérée et même injuste.

Le modernisme a introduit la notion du relatif dans la philosophie et dans la dogmatique ; il faudrait, à mon avis, qu'il l'introduisît maintenant dans son appréciation des hommes. Pour éviter de juger et par conséquent de condamner nos adversaires, il n'est pas nécessaire d'être arrivé à la sainteté parfaite, il suffit d'un peu d'observation et de bon sens. Chaque arbre ne peut produire que son fruit.

Tel qui manque aux règles les plus élémentaires de la bonne foi, qui appuie de graves accusations sur des citations comprises de travers ou même inventées ; qui, averti de son erreur, non seulement ne s'arrête pas, mais s'efforce de supprimer la contradiction, ne veut rien voir, rien entendre ; cet homme, qui nous paraît à un niveau intellectuel et moral si bas, se trouve à d'autres instants et pour d'autres questions un modèle de délicatesse, de bonté, de dévouement.

Jean Huss sut deviner la sainteté de la pauvre femme qui venait jeter un fagot sur son bûcher. Beaucoup de nos contemporains ont encore une mentalité analogue à celle de cette innocente. Étudions-les avec l'intérêt sympathique du savant qui examine les derniers exemplaires des espèces qui tendent à disparaître.

Ces organismes d'un autre temps, que la nature

élimine aujourd'hui lentement, mais inexorablement, offrent des particularités précieuses à observer.

Des hommes comme Pie X, Mgr Turinaz ou le P. Fontaine, ne sont ni à plaindre, ni à blâmer. Ils sont ce qu'ils sont, et même ce qu'ils doivent être. Leur incapacité native à comprendre ce que nous disons est un fait : il faut la constater comme un fait, et non seulement ne pas s'en indigner, mais il faut la mettre à profit : car massive, ingénue, exubérante comme elle est, cette incapacité peut nous faire comprendre avec quelle lenteur évolue l'esprit humain, et la nécessité qu'il y a de lui accorder un long crédit.

On ne s'indigne pas contre un paysan qui ne comprend rien à une toile de Rembrandt, la trouve laide, grotesque et grossière. Dirons-nous qu'il est de mauvaise foi, lorsqu'il ne sera pas capable de décrire correctement l'attitude ou l'expression des personnages? En réfléchissant, nous pouvons penser que notre propre vue n'est que bien peu supérieure à la sienne, et qu'un jour elle paraîtra tout aussi défectueuse à nos descendants.

Il faut surtout avoir cette patience, quand il s'agit d'images dans lesquelles certains hommes incarnent des idées qui sont le meilleur de leur vie morale ou religieuse. A cet égard, Loisy peut être cité

comme un modèle. Il n'a rien d'un iconoclaste : depuis une vingtaine d'années, il avait laissé certains journaux se méprendre sur ses idées, dénaturer ses paroles les plus claires, ne rien voir des sacrifices très réels qu'il a fréquemment faits à la discipline. Je comprends qu'il n'ait pas pu continuer à garder le silence, mais je regrette pourtant qu'il ait discuté avec qui ne peut pas le comprendre.

Les feintes, les roueries, les habiletés, les citations tronquées, fausses ou même inventées, tout cela, de notre point de vue, constitue une méthode d'inintelligence et de mensonge; pour nos adversaires, c'est bien différent, c'est le résultat involontaire de la peur, c'est la stratégie inconsciente de gens qui ont perdu la tête.

***

On me pardonnera ces réserves ; aussi bien sont-elles les seules que j'aie à formuler sur cette œuvre, qu'on lit et relit avec une lenteur croissante et un bonheur toujours nouveau.

Les impatiences de l'illustre exégète contre quelques contradicteurs sans importance ne frappent que parce qu'elles interrompent la sérénité, ou plutôt la sécurité et la foi de ces pages. Dieu est patient, parce qu'il est éternel. Le moderniste doit l'être, parce qu'il se sent un moment, et comme un

membre de cette éternité et non un moment passif ou inerte, mais un moment et un membre qui, à force de bonne volonté, réalise en un sens cette éternité. Le langage humain est bien infirme pour exprimer ces réalités, mais peut-être vaut-il encore mieux les exprimer mal que de ne pas les exprimer du tout.

L'impression fondamentale qu'on éprouve à la lecture de « Quelques Lettres », c'est que l'auteur est arrivé à une étape religieuse supérieure, non pas en trouvant quelques vérités nouvelles dans l'ordre exégétique ou scientifique, mais parce qu'en lui. l'âme catholique s'est agrandie, fortifiée, a saisi un horizon plus vaste, est devenue plus catholique.

Je sais bien que ceci va beaucoup étonner — si toutefois ils me lisent — ceux qui se représentent Loisy comme une sorte de Satan, qui se serait donné pour mission de démolir la Bible.

La critique n'a jamais rien détruit ; il est vrai que parfois, maniée par des mains inexpertes, elle a pu sembler une sorte de dogmatique à rebours : mais sous la plume de Loisy, elle devient constructive et édifiante. Elle nous rend l'histoire de l'effort religieux à travers les siècles, et nous montre comment des tentatives informes, grossières, ont été la préface nécessaire et la préparation des progrès les plus purs de la conscience. Un certain

idéalisme rationaliste accepterait volontiers les principales conquêtes de la critique, mais ne voudrait pas voir le long chemin parcouru pour y arriver. L'histoire nous montre que pour connaître le fruit, il faut avoir étudié l'arbre.

Cette sensation de catholicité, je veux dire de vie diffuse, de création continue, de puissance dynamique individuelle qui aspire à se donner, se soumettre et s'harmoniser pour un effort commun, éternel et infini, tout cela la dernière œuvre de Loisy le donne à un degré qui oblige à penser que ceux qui l'accusent d'avoir adopté des vues protestantes sont frappés d'une sorte de cécité.

Qu'on lise par exemple la lettre à un étudiant en théologie de Genève, et on y verra ce que deviendra l'effort missionnaire, le jour où, pleinement conscient des lois de la vie, il comprendra son devoir de les respecter et d'aider la nature dans les choses spirituelles, comme le médecin l'aide, à un autre point de vue.

Dans cette lettre, l'auteur parle avec une simplicité et une modération qui n'ont rien d'étudié ou de voulu ; il sait que son correspondant comprendra, s'il est arrivé à un certain degré de développement religieux, et que, s'il n'y est pas arrivé, il serait indiscret, prématuré et même coupable de le troubler et de chercher à précipiter du dehors son évolution.

Parfois la poule qui couve croit entendre, avant l'heure, les petits poussins heurter à la porte de leur prison. On la voit alors, toute fiévreuse, faire effort pour leur répondre discrètement ; elle craint de s'être trompée et sent que ce n'est pas à elle de hâter le moment solennel.

Loisy a des délicatesses tout à fait analogues et qui n'ont rien d'une tactique habile. Elles viennent de sa foi ; il sait que l'essentiel n'est pas d'être arrivé à tel ou tel point, mais de travailler, d'être en route.

Par cette voie toute scientifique, il est parvenu là où beaucoup seront étonnés de le rencontrer, à une notion de l'Église d'un ardent mysticisme.

Combien pauvre, extérieure, formelle, l'unité de l'Église, maintenue à coup de mesures disciplinaires par le Saint-Siège, à côté de l'unité libre, réelle, dans laquelle pense et se meut ce prétendu hérétique !

Pie X croit l'unité sauvée lorsqu'il reçoit l'expression de la soumission unanime de l'épiscopat. C'est l'Unité peut-être, mais l'unité d'un hommage forcé, quand ce n'est pas l'unité dans le découragement, la lâcheté ou la peur ; ce n'est pas seulement une unité mensongère, c'est un blasphème contre l'unité vraie.

Que l'on rapproche les lettres grandiloquentes et

obséquieuses d'un épiscopat enrégimenté, des pages où Loisy dit son expérience, sa sensation de communion avec un corps éternel auquel il appartint d'abord sans l'avoir voulu, mais dont il devient chaque jour un membre plus spontané, plus décidé, et l'on verra de quel côté sont celles qui resteront un témoignage de la foi du commencement de ce xxe siècle.

***

Ce qui fait la force de sa position et de celle des modernistes, c'est que leur probité scientifique, bien loin de les conduire à une pure et simple négation religieuse, les amène au contraire à un sol scientifique inébranlable, où la pensée religieuse se développe avec une vigueur, une sérénité, une indépendance, une fierté que nous ne lui avons jamais vue.

De nombreuses personnes pensent que les novateurs, en gens avisés, font des concessions sur le terrain scientifique, sont des opportunistes se pliant aux circonstances ; ceux qui pensent ainsi se trompent aussi lourdement que ceux qui voient en eux des protestants déguisés.

Cette attitude équivoque, où on affirmerait, comme membre d'une église, ce qu'on nierait comme savant ou tout simplement comme homme,

est sans doute très fréquente ; elle ne date pas d'aujourd'hui, et c'est elle qui fait si facilement accuser les croyants de duplicité et d'hypocrisie. Mais elle n'est à aucun degré celle des modernistes. Leur caractéristique est au contraire d'être arrivés à une harmonie intime parfaite. Leur science illumine leur foi, et si elle la leur rend moins mystérieuse, elle leur en montre mieux les racines et la solidité.

Prenons un exemple précis : la question du quatrième Évangile est, à l'heure actuelle, une des plus débattues : une certaine orthodoxie délibérant à huis clos, décrète qu'il est de l'apôtre Jean et que ses récits sont à prendre dans un sens strictement historique.

Un certain rationalisme vient à son tour, et, après avoir démontré que ce document a un sens symbolique, en arrive à conclure qu'il est sans valeur.

Le modernisme suivra-t-il la voie moyenne et acceptera-t-il théoriquement le point de vue rationaliste, tout en retenant l'usage orthodoxe de ce document ? Non. Par une vue plus scientifique que celle du rationaliste, il échappe au dilemne : « *L'Évangile et la tradition chrétienne ne sont pas seulement de vieux souvenirs qu'il nous est loisible de consulter ou de laisser tomber : ce sont des expériences religieuses qui subsistent en quelque façon dans les*

nôtres, et j'oserai dire que nous ne réussirions pas à les détruire tout à fait en nous-mêmes, supposé que nous puissions les chasser de notre mémoire[1].

Jamais on n'avait marqué avec plus de bonheur la faute de ceux qui, sous prétexte d'exalter les livres sacrés, en font des documents d'origine extra-humaine, et de ceux qui, ayant constaté qu'ils n'ont rien d'absolu, ne veulent plus s'apercevoir de leur immense valeur, comme éléments constitutifs de notre pensée, de notre vie morale.

Le rationalisme antireligieux et l'intellectualisme orthodoxe, plus opposés en apparence qu'en réalité, partent l'un et l'autre d'une identique notion d'absolu. Le modernisme se meut dans un tout autre plan, celui de la réalité, de la vie et de l'expérience ; il n'a pas plus besoin de croire son église métaphysiquement infaillible, pour lui être fidèle, qu'il n'a eu besoin de croire ses parents impeccables ou omniscients, pour les aimer et leur obéir.

Il est très vrai qu'il voit les grands témoins de la vie religieuse de l'humanité bien plus près de nous, mais ceux-ci gagnent en réalité et en vérité ce qu'ils perdent en majesté.

Le moderniste sent la vie actuelle de l'Église et

1. *Quelques Lettres*, p. 42.

y participe avec vigueur. Il n'a à aucun degré l'idée protestante — et qui de là s'est infiltrée dans le catholicisme tout entier — que la révélation s'est arrêtée après la composition des livres saints, que les grandes époques de la pensée religieuse sont clôturées, et que nous n'aurions plus qu'à vivre des rentes de notre patrimoine spirituel.

Au contraire, l'idée si éminemment catholique et scientifique de la continuation de la vie, de notre solidarité avec le passé comme avec l'avenir, inspire M. Loisy à un degré où elle dépasse les confins scientifiques, pour entrer dans le domaine de la mystique et de la poésie. L'œuvre de ce Français de France, venu au monde dans la région qui fut le berceau de l'architecture gothique, fait songer aux grandes cathédrales du XIII[e] siècle, qui ne sont la plus belle expression de l'art chrétien que parce qu'en elles tout est cohérent, unifié, harmonieux.

Aussi bien y a-t-il certaines de ces pages qu'il faudrait lire dans quelque vieille basilique, à l'heure où les ombres du soir descendent, où les détails disparaissent et se fondent dans la majesté de l'ensemble, où on devine, plutôt qu'on ne les voit, les fidèles attardés dans leurs réflexions ou leurs prières, où il semble que le monument lui-même se recueille, vibre mystérieusement avec toute la nature, pour saluer le soleil couchant. Une grande

paix, faite de sérénité, d'indulgence, semble descendre des voûtes, pénétrer partout, et le souvenir du passé qui vient flotter avec plus de liberté et d'intensité qu'à l'ordinaire, vous enveloppe et vous saisit. C'est l'heure des complies. Là-bas dans le sanctuaire, des voix montent : voix d'enfants, voix de vieillards; en elles et avec elles, confusément, nous revivons les douleurs, les espoirs, la foi du passé, et ce passé nous prête sa voix pour aller plus loin, plus haut que lui. Après que l'*In manus* a rasséréné, bercé en quelque sorte le petit enfant qui subsiste en chacun de nous, le *Salve Regina* vient finalement avec sa note de lyrisme tantôt éclatant, tantôt aigu, nous amener jusqu'au seuil des « templa serena » où le savant, l'artiste, le poète, le mystique, arrivés par des voies diverses, se rencontrent dans une communion aussi bienfaisante qu'inattendue.

Oui, c'est bien dans ces cathédrales, actes de foi et non d'orthodoxie de tout un peuple, qu'il faudrait lire les pages où Loisy répond à un prêtre professeur : « La question qui est au fond du problème religieux, dans le temps présent, n'est pas de savoir si le pape est infaillible, ou s'il y a des erreurs dans la Bible, ou même si le Christ est Dieu, ou s'il y a une révélation, tous problèmes surannés ou qui ont changé de signification et

dépendent du grand et unique problème, mais de savoir si l'univers est inerte, vide, sourd, sans âme, sans entrailles, si la conscience de l'homme y est sans écho plus réel et plus vrai qu'elle-même. Du oui ou du non, il n'existe pas de preuve rationnelle qu'on puisse qualifier de péremptoire... L'acte par lequel nous affirmons notre confiance dans la valeur morale de l'univers, dans la fin morale de l'être, est en soi nécessairement un acte de foi. Ce n'en est pas moins un acte souverainement raisonnable, non seulement parce qu'il est entouré de probabilités rationnelles qui militent contre la thèse négative de l'athéisme matérialiste, mais parce que cet acte, où nous posons Dieu (il ne s'agit pas, pour l'instant, de le définir), nous pose nous-mêmes, nous équilibre, nous parfait, nous adapte à la vie, est une expérience de la vérité qu'il contient...

« Voilà, cher monsieur, ce que je me dis à moi-même, et il ne dépend pas de moi que je puisse vous en dire davantage et plus clairement, ou en termes plus persuasifs. Je suis comme vous devant ce grand mur éternel. Je l'interroge, et, dans la réponse que je me fais, je crois que c'est lui, si insensible en apparence, qui me parle ou qui parle en moi. Car, après tout, je suis une pierre de ce mur, *cœlestis urbs Jerusalem* : il est, d'une certaine

manière, tout en moi, comme je suis tout en lui : il doit être vivant, comme moi, et ce n'est pas un mur de pierre, mais une construction animée : il souffre en moi, j'aurai la paix en lui[1]. »

« L'Église souffre en moi, j'aurai la paix en elle ! » Avait-on jamais dit avec plus de simplicité et plus d'émotion, plus de vérité vécue, les liens qui rattachent la jeune génération catholique à tout le reste de l'Église? Rome, comme Jérusalem, tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés, et pourtant, malgré ses erreurs, ses faiblesses, ses crimes, c'est elle qui nous a donné une vision de paix et d'unité qui est plus qu'une promesse, qui est une sorte de possession anticipée.

Ne confondons pas l'Église avec Rome, ni Rome avec la curie ; mais même celle-ci, si défaillante que soit la tête, si indignes que puissent être quelques-uns des organes de transmission, devient respectable, à cause des anxiétés qui la travaillent. Elle souffre en Loisy, en Tyrrell, en toute cette jeunesse moderniste qui, si elle n'a pas le droit de lui épargner ces tourments, a le devoir de deviner et de comprendre sa vieille mère.

« Elle souffre en moi, j'aurai la paix en elle. » Cette parole restera comme l'expression authen-

1. *Quelques Lettres*, p. 45 ss.

tique des sentiments de la nouvelle école vis-à-vis de l'Eglise. Paraphrasant la triomphante parole de saint Paul, ses représentants pourraient se dire plus que vainqueurs et assurés que rien ne pourra les séparer d'elle.

***

C'est cette expérience d'une vie religieuse agrandie qui est la caractéristique essentielle du mouvement moderniste. Par là, il trace un sillon spirituel, inaperçu en général, mais qui est bien plus important encore que son sillon scientifique.

Loisy ne connaît qu'un bien petit nombre de ses disciples; il ignore surtout de quelle qualité ils sont. Si les murailles des séminaires prennent un jour une voix, elles pourront redire l'histoire de beaucoup de jeunes gens qu'il a sauvés du scepticisme intellectuel et du matérialisme cultuel ; de beaucoup, qui étaient en train de devenir prêtres par hasard, d'occasion, mécaniquement, et qui à son contact ont appris un sens nouveau du mot vérité, savent que celle-ci est à chercher, à acheter comme l'huile de la lampe des vierges sages.

Ce ne sont pas seulement les séminaristes les plus intelligents, qui deviennent modernistes : ce sont aussi les plus sincères, les plus actifs, les plus virils, car ceux que ronge l'ambition vont

prendre les tristes sentiers de l'hypocrisie et de la délation.

Mais l'appel des modernistes est allé émouvoir et réveiller bien des consciences, en dehors même des milieux et des institutions ecclésiastiques.

Qui pourrait dire la puissance rayonnante des jeunes laïques qui arrivent à la claire vision d'un catholicisme renouvelé? Parfois, sans le savoir, ils purifient la foi et la vie de ceux qu'ils approchent.

L'an dernier, l'un d'eux, menacé de l'excommunication majeure, sentit le besoin de s'approcher des sacrements et de leur demander la force dont il avait besoin pour supporter la mesure dont il était menacé.

Un matin de juin, il alla frapper à la porte d'un couvent, aussi célèbre que modeste, de l'Italie centrale, et demanda un confesseur. Le frère portier eut un moment de stupeur. Certes, il voyait passer, chaque année, bien des milliers de paysans dans le petit sanctuaire, mais aussi loin que ses souvenirs remontaient, il n'avait jamais vu « un Signore » venant se confesser. Il hésita un instant, fixa l'étranger avec une insistance à la fois blessante et familière, puis, croyant avoir trouvé une réponse à la question qu'il s'était posée mentalement, il sortit les mains du baquet où il lavait de la salade, et

les essuyant vigoureusement : « Oui, oui, fit-il, je comprends... je vais appeler le Père Gardien. »

L'étonnement du Supérieur ne fut pas moins grand que celui du frère lai. Tout préoccupé, il alla s'asseoir au confessionnal.

L'entretien fut court ; déjà la main du prêtre se levait pour bénir le pénitent et lui donner l'absolution, quand celui-ci l'arrêta : « Ma confession ne serait pas complète, si je ne vous disais mon nom : je m'appelle..... et si vous avez lu certains journaux, vous savez que je suis menacé de l'excommunication ».

Le moine s'était presque dressé, il enveloppa son pénitent d'un long regard d'attendrissement et d'admiration. « Je vous remercie de votre franchise, dit-il. Peut-être serez-vous excommunié demain, mais je n'ai aucun droit de vous traiter comme tel aujourd'hui. Je prierai pour vous. Priez, vous aussi pour moi, beaucoup, beaucoup. »

L'instant d'après, rayonnant de joie il préparait lui-même l'autel ; puis il célébra la messe. Que se passa-t-il entre ces deux hommes, quand, le moment de la communion venu, le prêtre apparut, les yeux pleins de larmes, transfiguré par l'émotion ? Eux-mêmes, sans doute, ne pourraient pas le dire ; mais ce qui est sûr, c'est que ce bon religieux doit à un jeune laïque suspecté et presque chassé de

l'Église, la plus lumineuse journée de sa vie sacerdotale.

***

Cet exemple a quelque chose d'exceptionnel et d'unique ; j'ai cependant cru devoir le donner, parce qu'il marque bien l'intensité de vie religieuse qu'il y a chez les apôtres du modernisme, ainsi que les voies mystérieuses et pourtant très naturelles par lesquelles il pénètre de proche en proche. J'ignore si ce P. Gardien est devenu moderniste ; ce que je sais bien, c'est que les novices de son couvent lisent tout ce qu'ils veulent, surtout les Revues les plus solennellement interdites.

C'est cette note de piété dans la liberté, d'amour pour l'Église, au moment où à certains égards on entre en conflit avec sa hiérarchie, qui donne aux « Quelques Lettres » une originalité si puissante. On n'y sent pas seulement l'homme, le savant et le catholique, on y trouve à chaque instant le curé, je veux dire le prêtre qui a charge d'âmes et qui passe une grande partie de sa journée à visiter ses paroissiens.

Ce terme de curé étonnera peut-être le lecteur et peut-être plus encore M. Loisy lui-même, qui ignore à quel degré il a la vocation du ministère actif. Je ne puis pourtant pas supprimer un mot qui corres-

pond à une si vivante réalité. Ce que nous avons surtout dans les lettres, ce sont les relations de l'auteur avec sa paroisse. Elle ne ressemble guère, il est vrai, à une paroisse officielle ; le curé ne porte pas sur les épaules l'étole, marque distinctive de sa charge ; mais il a dans le cœur le signe d'élection par excellence, il sent qu'il se doit à son troupeau. Il ne mesure pas son zèle d'après le rang des paroissiens ; il court à celui qui a le plus besoin de lui, à l'isolé, au dévoyé, au plus faible.

Il s'attarde dans la maison du pauvre, du péager, de l'hérétique, et quelques-unes de ces lettres, peut-être les plus importantes, sont adressées à de simples prêtres, à des séminaristes, à un étudiant protestant, voire même à des hommes qui ne jouissent que d'une considération mitigée, et pour lesquels Loisy n'éprouve aucune sympathie personnelle. Il a suffi qu'ils aient exprimé le désir de recevoir ses avis, pour qu'il se soit senti tenu de leur répondre, obligé de se donner à eux.

Certains de ses adversaires ont constaté dédaigneusement qu'il n'avait pas réussi à fonder d'école. C'est qu'il a fait plus et mieux : il a fondé une famille qui a jeté ses racines dans le monde entier.

Les fils de Loisy ne se figurent pas honorer leur père spirituel, en répétant ses conclusions ; ils ont

trouvé dans son enseignement un point de départ, une méthode, une orientation.

Ceux qui voient en lui un savant désireux d'imposer certaines thèses comme des résultats définitifs, montrent simplement qu'ils ne savent pas lire les textes les plus simples et les plus évidents, et il a eu pleinement le droit de qualifier l'Encyclique *Pascendi Dominici gregis* de « solennelle diffamation ».

Elle n'est que cela, non seulement parce que ni Loisy, ni Tyrrell, ni le Rinnovamento, ni le Dr Schell, ni Le Roy ne se sont posés en docteurs de l'Église ; elle l'est aussi parce que, quand elle parle de démasquer les modernistes ou de révéler leurs procédés, leurs ruses et leurs perfidies, elle vise plus à déconsidérer les égarés qu'à les ramener, et ses jugements ne font guère songer aux mesures d'une autorité qui voudrait se faire respecter même par ceux qu'elle est obligée de frapper.

Pie X connaît évidemment mieux Mgr Montagnini, le cardinal Merry del Val et Mgr Benigni que ceux qu'il a condamnés. Il se représente les modernistes à travers les antimodernistes. Il lui semble qu'on entre dans le modernisme, à peu près comme dans un parti politique fermé ou à l'Académie des Nobles ecclésiastiques. On pourrait n'y pas entrer ; une fois entré, on pourrait en sortir,

ce ne serait qu'une porte à franchir, et très naïvement il ne comprend pas qu'on lui refuse ce plaisir. Cet état d'esprit n'est pas seulement celui de Pie X, on est bien forcé de constater qu'il est celui d'une notable partie de la hiérarchie et du clergé, et que ces Messieurs paraissent n'avoir jamais été effleurés par l'idée qu'il y a des soumissions impossibles, je veux dire possibles seulement dans le mensonge et le parjure[1].

La tranquillité avec laquelle ils insistent pour obtenir ces soumissions a quelque chose qui est d'abord pénible, et qui, à la longue, devient tragique. Si purgée de tout esprit scientifique qu'on puisse s'imaginer, par exemple, la Commission pontificale des études bibliques, comment les membres qui y restent arrivent-ils à croire qu'un homme puisse à volonté affirmer ou nier que tel livre biblique a pour auteur celui que lui assigne la tradition ?

L'Église qui aurait dû créer à notre civilisation l'esprit de vérité, d'exactitude, d'humilité scientifique, de franchise virile, est tombée entre les mains d'une administration qui fait, au contraire, tout son possible pour étouffer cet esprit, et en arrive à nous conseiller des actes

1. C'est une des idées auxquelles Loisy est plus souvent obligé de revenir dans sa correspondance.

qui nous déshonoreraient à nos propres yeux.

Plus tard, lorsque la perspective permettra de voir les faits actuels dans leurs proportions vraies, on s'apercevra que l'autorité ecclésiastique, par son obstination à regarder de purs mensonges comme les actes religieux les plus méritoires, a assumé la responsabilité d'un grand nombre de parjures.

Ceux qui mésestiment assez Loisy pour croire qu'il pourrait, demain, monter dans sa chaire de professeur et enseigner le contraire de ce qu'il a enseigné jusqu'ici, n'insultent pas le célèbre exégète, ils ne font, hélas ! que nous ouvrir un jour bien triste sur leur propre mentalité.

***

Il est singulièrement doux et bienfaisant de passer des pages de l'Encyclique, où sont décrites les prétendues intrigues et les vulgarités des modernistes pour favoriser « qui se met de leur bord » — l'expression est celle qu'emploie la traduction officielle[1], — aux lettres de Loisy au baron Frédé-

1. Paragraphe 125. Parmi les éditions de l'Encyclique, je me permets de signaler comme particulièrement recommandable et pratique celle de l'abbé Élie Blanc, professeur à l'Université Catholique de Lyon. Elle est suivie du décret *Lamentabili*. Son avantage est d'avoir une table des matières assez détaillée.

ric de Hügel. Quelle sincérité entre les deux amis, quel respect mutuel, quelle liberté d'appréciation ! En lisant ces pages, je n'ai pu m'empêcher de penser que si Loisy a dû beaucoup souffrir en se voyant abandonné par des amis de la veille, désireux de ne pas briser leur carrière, il avait pu par ailleurs savourer mieux que beaucoup de ses contemporains, mieux surtout qu'un pape ou des cardinaux, ce qu'il y a de puissance et d'efficacité dans une amitié qui n'est que l'union de deux âmes en route vers le même but, *più ampia luce e più profondo amore*.

Sa lettre au cardinal Steinhuber pour défendre son ami, est de celles qui honorent autant celui qui l'a écrite que celui dont elle parle ; et l'on pourrait répéter ici la parole d'étonnement et d'admiration qui salua les premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Puisque la publication de M. Loisy a révélé à tous le rôle éminent de M. de Hügel, dans la crise religieuse contemporaine, il n'y a plus aucune raison pour que je ne dise pas à mon tour la vénération, la joie, l'ardente affection avec laquelle tous les

et d'être subdivisée en 154 paragraphes qui en facilitent singulièrement l'usage. La traduction française se trouve en face du texte latin.

Librairie Vitte, Lyon et Paris. C'est à elle que nous avons emprunté les subdivisions du texte donné ici en appendice.

modernistes d'Europe et d'Amérique regardent vers lui. S'il est bien connu dans le monde savant à cause de ses vigoureux travaux d'exégèse, on peut dire que le grand public ignore l'influence, involontaire, à coup sûr, et en grande partie inconsciente, qu'il exerce sur la pensée catholique actuelle [1].

Il y a de par le monde un certain nombre d'évêques, intelligents et généreux, qui estiment avoir le droit de se dire bons catholiques et bons romains, sans avoir besoin de penser que l'idéal pour l'Église serait de remplacer l'épiscopat par un système de phonographes répétant partout les paroles que la révélation divine mettrait, jour après jour, sur les lèvres du Vicaire de Jésus-Christ. Les modernistes savent fort bien qu'ils peuvent compter sur la chaude sympathie de ces prélats et sont infiniment reconnaissants des témoignages qu'ils en reçoivent de temps en temps. Il leur est doux de penser que, même dans la hiérarchie, une minorité les suit, les encourage, souhaite leur affermissement et leur triomphe. Mais plus ils sont heureux de cela, plus

1. Un de ses derniers travaux est aussi un de ceux où se manifeste avec le plus de vigueur le don qu'il a d'exposer brièvement toute une question ardue et complexe et d'y répondre avec autant de tact que de fermeté. Il a pour titre : *La Commission pontificale et le Pentateuque*, par le Prof. Ch.-A. Briggs, de New-York, et le Baron de Hügel, Paris, 1907.

Ce court volume constitue une des manifestations du modernisme dont l'autorité ecclésiastique n'a pas vu l'importance.

aussi ils désirent ne pas créer autour de cette minorité des difficultés, des intrigues, des délations, des équivoques dont l'unique résultat serait d'enlever à l'Église quelques-uns de ses hommes les plus éclairés et les plus dévoués.

C'est pour cela et par la force même des choses, que M. de Hügel est devenu en quelque sorte l'évêque laïque des modernistes.

Si les modernistes pouvaient songer à se choisir un chef, c'est sûrement à lui qu'ils penseraient tout d'abord, car s'il connaît tout de leurs préoccupations, en ce qui concerne la critique biblique, la philosophie religieuse, les questions sociales, il a coordonné, harmonisé cet obscur labeur, et en montre l'aboutissement, non dans une critique toute négative du passé, mais dans une prise de possession glorieuse du passé et du présent.

Dans le monde entier, il y a des prêtres qui regardent vers cet humble avec un indicible amour et une reconnaissance qui, bien souvent, n'osent pas s'exprimer. C'est qu'il ne les a pas seulement éclairés, encouragés ; c'est surtout parce qu'il a prouvé que le modernisme le plus libre aboutit à une intensité de vie religieuse que ses adversaires et ses persécuteurs ne connaissent pas.

En septembre 1907, un certain nombre de prêtres et de laïques qui ont, à des titres divers, exercé

une influence sur le mouvement des idées dans le catholicisme, se rencontrèrent dans les Alpes du Tyrol. Pendant trois jours on échangea des idées. des avis, des espérances. Frédéric de Hügel y était aussi, mais avec son humilité coutumière il écoutait, s'effaçait. Cependant le jour du départ, au matin, il réunit tous les amis dans sa chambre et leur adressa des paroles à la fois si simples et si brûlantes, que ceux qui eurent le bonheur de les entendre, les ont gardées comme le souvenir d'un de ces moments où la vie nous apparaît à la fois transfigurée et encore réelle, où nous prenons conscience des forces mystérieuses qui sont en nous et pourtant nous dominent et nous dépassent.

Le prêtre qui, baissant la voix d'émotion, quelques mois après, me racontait cette scène, ajoutait que tous les assistants avaient songé à saint Paul prenant congé des anciens de l'Église d'Éphèse.

Devant des faits de ce genre, on a le droit de se demander si les antimodernistes n'ignorent pas tout de la valeur religieuse de ceux qu'ils combattent. Ne sont-ils pas, devant eux, aussi aveugles que le sont, devant les catholiques, ces anticléricaux, simplistes à l'excès, qui croient, avec une naïve sincérité, que la religion n'est qu'un système de croyances ridicules, habilement maintenu par les prêtres pour exploiter la bêtise humaine?

La réunion dont je viens de parler était guettée par les espions de l'orthodoxie. Quelques jours plus tard, les organes qui dictent impérieusement leurs volontés à l'autorité ecclésiastique, publièrent des noms, et perfidement demandèrent si tel ou tel protestant n'y avait pas assisté. De cette façon, ils n'affirmaient pas une contre-vérité, et ils inculquaient pourtant à leurs candides lecteurs la conviction de conciliabules secrets entre les modernistes et les protestants. Et ce qui n'est pas moins triste, c'est que de cet effort, fait par des hommes qu'ils considèrent comme des adversaires, mais qu'ils connaissent pourtant et qu'ils sont forcés d'estimer, ils n'avaient rien compris, rien deviné. La seule chose qui les avait frappés — qu'on m'excuse de le dire — était le fait d'avoir vu l'abbé Romolo Murri en redingote !

Beaucoup des représentants de l'orthodoxie ne comprennent rien au succès du modernisme, et ne trouvent contre lui que la vieille accusation jetée par le paganisme à son déclin au christianisme envahissant : les chrétiens étaient accusés d'athéisme. Les modernistes sont accusés d'incrédulité et d'agnosticisme. En réalité, s'ils se multiplient ainsi, c'est qu'ils ont la vie en eux : à une éducation « faite de malédictions, de restrictions, d'insincérité (Nova et Vetera, t. II, p. 14), ils se

sentent appelés à substituer une éducation en plein air et en pleine vie, une bonne nouvelle, une proclamation de paix et d'amour à tout et à tous ».

Lorsque l'orthodoxie vient les traiter de révoltés, ils ont le droit et le devoir de la supplier de faire un sérieux examen et de voir si cette accusation ne s'appliquerait pas bien plutôt à elle. C'est elle qui se révolte contre les signes des temps qu'elle ne comprend pas, elle qui processionne devant la civilisation moderne, avec des images et des statues, comme si elle s'imaginait qu'elle doit et qu'elle pourra l'exorciser.

L'Église a créé la sublime idée de catholicité ; mais il faut qu'elle ait le courage de lever les yeux et de se rendre compte qu'elle la réalise de moins en moins, que le peuple et les peuples l'abandonnent de plus en plus. Et ce n'est pas par manque d'idéal, c'est parce que leur idéal est plus vivant, plus efficace, plus exigeant que le sien, plus tourmenté du besoin de se réaliser.

LES

MODERNISTES

LES MODERNISTES

I

MESDAMES, MESSIEURS,

Quand je reçus la flatteuse invitation du Comité Jowett à venir parler devant vous, je répondis sur le champ par une acceptation enthousiaste.

Croyez pourtant que je sentais combien était redoutable et inquiétant l'honneur qui m'était fait ; j'étais même fort préoccupé de la responsabilité que j'assumais, d'abord vis-à-vis de l'auditoire en venant vous entretenir d'un sujet si complexe, si brûlant ; puis vis-à-vis de ceux dont je vais parler, puisque mes appréciations seront, sans doute, celles d'un spectateur très intéressé et plein de bonne volonté, mais qui est bien loin d'avoir la formation intellectuelle, les énergies juvéniles et mystiques indispensables pour parler des modernistes avec compétence et autorité.

Ce qui me décida tout de suite, ce fut l'idée que nous allions être réunis, les uns et les autres, en

mémoire et en quelque sorte sous la protection du célèbre maître de Balliol : l'éminent éducateur qui vécut toujours préoccupé d'ouvrir les portes de son cœur et les fenêtres de son intelligence vers des horizons nouveaux et plus vastes, aurait aimé le sujet que nous allons aborder. Il aurait aimé, j'en suis sûr, l'esprit d'humilité et de chaleureuse sympathie dans lequel je vais m'efforcer de le traiter.

Puisque la principale préoccupation de Jowett fut de décourager le dogmatisme et d'encourager la pensée, il n'aurait pas seulement ressenti de la curiosité pour l'explosion de vie qui vient de se produire dans l'Église catholique romaine et qu'on a, très improprement, baptisée du nom de modernisme, il se serait senti en harmonie, lointaine peut-être et mystérieuse, mais profonde, avec elle.

Mon but — vous l'avez deviné déjà, j'espère, — n'est donc pas de prononcer un jugement définitif sur le modernisme et l'antimodernisme ; il est d'appeler votre attention de ce côté, de vous conseiller de ne pas vous laisser absorber par des préoccupations confessionnelles, et de vous avertir que là, tout près de nous, va se livrer, se livre déjà une lutte intellectuelle, morale, religieuse, d'une rare beauté, d'une puissante fécondité.

Pour la bien voir, pour comprendre la position relative des champions et avoir le droit sinon de nous enrôler dans l'un des deux camps, du moins

de faire, en bonne conscience, des vœux pour les uns ou pour les autres, nous avons besoin de faire un viril effort, de lutter contre le courant, non seulement des idées qui nous entourent, mais contre le courant de nos propres idées et de nos jugements habituels. Vous voyez que là encore nous serons guidés par la méthode qui fut la caractéristique de Jowett et lui assura, pendant près de cinquante ans, une influence qu'il est plus facile de sentir que de définir et d'analyser.

Vous comprenez, maintenant, Mesdames et Messieurs, combien est profonde la reconnaissance dont je prie votre Comité d'agréer l'expression, et aussi toute mon émotion, à la pensée d'entreprendre avec vous une étude si délicate. En apparence nous nous occuperons d'hommes qui vivent très loin de nous; mais nous nous apercevrons bien vite que la lutte du modernisme et de l'antimodernisme est appelée à gagner rapidement nos églises ou nos chapelles, et pour peu que nous voulions bien nous recueillir, nous sentirons qu'elle existe en nous-mêmes, que dans notre cœur et notre intelligence il y a un moderniste et un antimoderniste aux prises.

Combien nous sommes déjà loin des événements ecclésiastiques de France, qui naguère occupaient si fort l'attention publique ! Partout on commence à s'apercevoir que la crise de la Séparation n'a été

qu'un épisode de détail, un accident, quand on la rapproche de la formidable crise intérieure qui travaille l'Église Romaine, non seulement en France, mais en Italie, en Angleterre, en Allemagne et dans tous les pays du monde.

La Séparation des Églises et de l'État n'a guère été qu'un fait politique. Son importance a été une importance de symptôme. Elle constitue une défaite, non pour l'Église Romaine, considérée comme société spirituelle, mais pour l'administration de cette Église, disons le mot : pour le Vatican, puisque cette administration avait mobilisé toutes ses forces, forces matérielles et forces spirituelles, afin d'empêcher le vote de la loi !

Dans le monde entier des prières s'élevèrent, bruyantes, indiscrètes, pour mettre Dieu en demeure en quelque sorte de manifester sa puissance. On inventa des dévotions nouvelles pour toucher la Vierge Marie. On fit violence aux vieux saints! on en canonisa même de nouveaux : tout cela sans résultat. Le ciel resta muet, et le peuple catholique de France fit comme le ciel : les bulles de Rome eurent beau se faire pressantes, il n'y prêta qu'une attention distraite ou même dédaigneuse. Tout cela n'était que de la politique religieuse et n'intéressait ni sa conscience, ni sa religion, ni sa foi. Voilà ce à quoi on n'a peut-être pas assez fait attention, surtout à l'étranger.

Le peuple de France n'est pas un peuple

d'athées, de matérialistes ou de sceptiques ; dès qu'on l'interroge avec un peu de discrétion, on s'aperçoit que les préoccupations idéales sont caractéristiques de sa personnalité ; il veut aller à la messe, à une vraie messe, traditionnelle, dite par un prêtre en communion avec son évêque et le Siège apostolique ; mais ce qu'il ne veut absolument pas, c'est la profanation constante de cette messe par la politique. Ce qu'il déteste par-dessus tout, c'est que la sacristie et l'église de son village deviennent des officines à élections.

Si, au début des grandes discussions sur la Séparation, Rome avait dit, comme le demandait la majorité de l'épiscopat : « Théoriquement et traditionnellement, l'Eglise préfère l'union : mais, puisqu'en Amérique la séparation existe et que le catholicisme ne s'y porte pas plus mal qu'ailleurs, nous laissons la question ouverte et libre » ; si on avait vu les évêques prendre part au débat comme de simples citoyens, chercher à faire prévaloir leurs vues par une discussion aimable, courtoise, respectueuse de toutes les idées et même de tous les préjugés, les choses se seraient passées bien autrement.

La Séparation se serait faite, mais elle se serait faite dans le calme, la paix, la tranquillité. Il n'y aurait eu ni vainqueurs, ni vaincus. Malheureusement, il y a des vainqueurs et des vaincus ; des vainqueurs qui ne sont pas des saints et des vain-

cus qui ne sont guère sympathiques ; qui font même tout ce qu'ils peuvent pour se préparer de nouvelles et plus irrémédiables défaites.

On les voit sans cesse se pavaner sur des tréteaux, cherchant à attirer la foule par un étalage de fougueux nationalisme : ce sont les professionnels du patriotisme ; et cependant, si on regarde de près, on s'aperçoit bien vite qu'ils sont de merveilleux agents de dissolution et de désunion nationale. D'emblée, par avance, ils discréditent tous les efforts qui ne partent pas d'eux, tous les hommes qui ne sont pas leurs créatures ; ils crient union, union, mais ces mots dans leur bouche veulent simplement dire : nous acceptons votre concours si vous voulez nous obéir ; obéir, non seulement quand nous vous parlerons tout haut, mais aussi quand nous vous parlerons tout bas, et même quand nous vous dirons tout haut le contraire de ce qu'il faudra comprendre.

Voilà comment se comportent ceux qui ont fait de la Séparation une grande bataille, espérant qu'ils allaient la gagner.

Vous me pardonnerez, Messieurs, ces considérations. Je vous montrerai tout à l'heure comment elles se rattachent à notre sujet. Mais j'avais une autre raison de m'y arrêter un instant, c'est que ces Français éprouvent une joie singulière à créer à l'étranger des courants d'idées contre leurs compatriotes et le gouvernement de leur pays. Que de

gens je rencontre, qui, grâce à ces efforts, sont persuadés qu'en notre pays règne une sorte de terreur religieuse, que les églises sont fermées et les prêtres obligés de se cacher. Si ce n'était si triste, on pourrait trouver bien de la saveur au spectacle qu'offrent ces paladins du patriotisme, lorsque quelque nuage s'élève à l'horizon de leur pays. Avec quelle ardeur ils l'exagèrent, dans l'espoir mal dissimulé qu'au moment d'une crise violente ils auraient la chance de pouvoir faire ce que, dans leur pittoresque langage, ils appellent le grand coup.

Ce grand coup, c'est l'établissement du règne du Sacré-Cœur; ceux qui sont un peu plus vieux jeu, disent du règne de Dieu ; mais règne du Sacré-Cœur ou règne de Dieu n'ont qu'une toute verbale parenté avec le royaume de Dieu dont il est question dans les évangiles [1].

En temps normal et à l'intérieur du pays, un tel parti n'est guère dangereux, car on le connaît ; il

1. On nous parle aussi du règne de Marie, et les plus sérieux journaux catholiques, aux approches du 15 août ouvrent leurs colonnes à un Acte d'hommage au Cœur Immaculé de Marie, reine de la France (Voir par exemple *l'Univers* du 9 août 1908), où sous couleur de fêter l'Assomption, on invite les électeurs catholiques à se rendre en foule dans les églises pour le serment au drapeau.

Je suis persuadé que beaucoup de bons catholiques qui auraient assité à la messe, le jour de l'Assomption, pour célébrer une fête traditionnelle, éviteront de s'y rendre, ne voulant pas que leur présence puisse être regardée comme une adhésion aux idées politiques de M. le vice-amiral de Cuverville.

ne devient redoutable qu'aux heures de crise ; il est toujours redoutable à l'étranger. C'est lui qui, pendant les débats sur la Séparation, est parvenu à obscurcir les choses les plus simples, à noyer l'opinion internationale sous des flots de renseignements où les grands faits disparaissaient, où des détails pittoresques habilement exploités absorbaient l'attention.

Le grand fait qui domine toute cette crise, c'est que nos soixante-quatorze évêques, réunis le 30 mai 1906 en assemblée plénière, accueillirent par 56 voix contre 18 le projet de Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon, projet qui permettait de se soumettre à la loi [1] ; et que le pape Pie X ne

1. Il y eut trois votes, lors de la première réunion plénière de l'épiscopat, qui dura trois jours (30 mai — 1[er] juin). Par un premier vote, vote de principe et par acclamation, fut décidé l'envoi au Souverain Pontife d'une adresse préparée par le cardinal Lecot, arch. de Bordeaux. Il y eut l'unanimité moins deux voix (on trouvera le texte de ce document dans *l'Osservatore Romano* du 13 août 1906). Les évêques avaient cru être très habiles en donnant dans ce document grandiloquent une marque éclatante d'union avec le Saint-Siège et ils espéraient que Rome, satisfaite de cette manifestation, entrerait enfin dans leurs préoccupations.

Aussi par 48 voix contre 26, au scrutin secret, décidèrent-ils en principe, qu'il y avait lieu de rechercher un modus vivendi qui permettrait de créer des associations à la fois légales et canoniques.

Enfin, par 56 voix contre 18, ils adoptèrent le projet présenté par Mgr Fulbert Petit.

En lisant attentivement la lettre de cet archevêque, datée du 16 avril 1907 et insérée dans *la Croix* du 12 juin (!) on verra que, sans entrer dans les détails précis, elle confirme l'essentiel de tout ceci. Voir p. 130, et aux Additions, p. 222, note 3.

tint aucun compte de ce vœu. La rédaction de l'encyclique *Gravissimo*, du 10 août suivant, ne constituait pas un mensonge, elle était quelque chose de pire, elle était une équivoque voulue et étudiée. Elle ne disait pas le contraire de la vérité, mais elle le donnait à croire [1].

En effet, tous ceux qui ne savent les faits que par ce document, sont persuadés que l'épiscopat français ne s'était pas seulement soumis à la condamnation théorique de la loi, déjà prononcée par le pape, mais qu'il en avait sollicité la condam-

1. Voici les textes : « Damnata igitur, ut debuimus, improba lege, id considerare diligentissime cœpimus, ullamne demum ejusdem præscripta legis relinquerent Nobis facultatem ita ordinandæ in Gallia religiosæ rei, ut sacrosancta principia quibus Ecclesia nititur, nihil detrimenti caperent. In quo visum Nobis est, vos etiam Galliæ Episcopos adhibere in consilium universos ; indictoque vestro omnium conventu, hoc ipsum vobis maxime, de quo consultaretis mandavimus. Nunc autem, cognitis consultis vestris, exquisitis complurium Cardinalium sententiis, re diu et multum Nobiscum meditata, magnisque precibus implorato *Patre luminum*, omnino videmus faciendum ut quod ipsi fere ad unum omnes censuistis, idem Nos Apostolica auctoritate confirmemus.

« Itaque de consociationibus civium, quales, divini cultus exercendi causa, lex constitui jubet, sic decernimus nullo eas pacto conflari posse, quin sanctissima jura, quæ ad vitam ipsam Ecclesiæ pertinent, violentur.

« Dimissis vero consociationibus istis, quas probare Nos quidem conscientia officii prohibemur, opportunum videri potest experiri an liceat, earum loco, al quod aliud institui consociationum genus quod simul legitimum sit et canonicum, atque ita laboriosissima, quæ imminent tempora, catholicis Gallis defendere. Profecto tam sollicitos atque anxios ista Nos tenent, ut nihil magis ; atque utinam spes affulgeat, si non bona, at aliqua tamen, posse Nos, divino salvo jure, id inire experimenti ut dilectos filios tantorum malorum metu liberemus. At quo

nation définitive, ce qui est précisément le contraire de la vérité[1].

niam hac manente lege, spes istius modi nulla ostenditur, istud alterum consociationum tentare genus negamus fas esse, usque dum legitime certoque non constiterit divinam Ecclesiæ constitutionem, atque immutabilia Romani Pontificis et Episcoporum jura, eorumque in bona necessaria Ecclesiæ, præcipue templa, potestatem, incolumia per consociationes easdem et tuta semper fore : contrarium velle Nos, nisi religionem officii deserendo, atque interitum Ecclesiæ Gallicæ conficiendo, non possumus. »

1. L'*Osservatore Romano*, journal officiel du Saint-Siège publia, dans son n° du 13 août 1906, l'adresse préparée au nom de l'épiscopat par le cardinal Lecot, et le lendemain, 14 août, il donnait la bulle *Gravissimo*. La presse du monde entier vit entre les deux documents une relation de cause à effet, et pensa que le Saint-Siège, en condamnant toute accommodation avec la loi nouvelle n'avait fait qu'homologuer les désirs de l'épiscopat français.

Comment le Saint-Siège ne comprend-il pas que cette publication d'un unique document, extrait d'un dossier qui en contient deux autres, de toute évidence plus importants, est en contradiction avec les principes généralement admis de nos jour ? « Quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit. »

L'épiscopat français avait cru, à force de docilité, arriver à obtenir de Rome, une certaine initiative, et espéré qu'on lui permettrait de faire entendre sa voix, de temps en temps, au moins à titre consultatif. Il se trompait.

Une seconde réunion plénière eut lieu, du 4-7 septembre 1906. Une troisième, du 15-17 janvier 1907. La quatrième se préparait l'été suivant, quand j'annonçai dans le *Times* (n° du 12 août 1907), que le pape avait décidé de n'en plus convoquer.

Les personnes qui s'intéressent aux choses de la politique religieuse, pourront noter cette date, car elle est un des indices de la désinvolture avec laquelle le Saint-Siège traite l'épiscopat français. Dès avant la mi-août 1907, je pouvais savoir à Rome qu'il n'y aurait plus de réunion plénière, mais la curie n'eut pas même le tact ou la courtoisie d'avertir les intéressés de sa résolution.

J'eus l'occasion d'avertir personnellement quelques évêques. Ils eurent beaucoup de peine à croire à l'exactitude de mes

Rome dirigea tout ; mais comme, malgré les moyens puissants dont elle dispose, elle redoutait encore des décisions qui ne seraient pas selon ses vues, elle exigea des évêques un secret absolu.

informations, et encore à la fin de décembre, la *Croix* elle-même (n° du 27 déc. 1907), tout en disant que la date de l'Assemblée plénière « serait vraisemblablement plus éloignée que celle dont il avait été précédemment question », parlait des réunions régionales prochaines, comme devant se livrer à un travail d'élaboration préparatoire en vue d'une Assemblée générale.

Vers la même époque, l'Archevêque de Paris sentait bien que Rome ne désirait pas hâter les réunions, mais ne se doutait pas encore de leur suppression pure et simple (Voir la note qu'il fit insérer dans l'*Univers* du 24 déc.). Le 27 déc. à la Réunion des évêques protecteurs de l'Institut Catholique de Paris, le cardinal Richard aurait désiré que la date de l'assemblée plénière fût fixée aux environs du 10 février. Puis il écrivit lui-même aux archevêques, leur proposant que les réunions régionales eussent lieu en janvier pour préparer l'assemblée plénière dont la date restait à fixer. (Voir par exemple dans le *Nouvelliste de Lyon* du 28 décembre, l'article intitulé : « Les assemblées d'évêques, » ou « Miettes pour l'histoire », dans le *Bulletin de la Semaine*, du 8 janvier 1908.)

La France catholique se préparait avec une rare ardeur à ces assises de l'épiscopat, qui devaient, dans la pensée de tous, rétablir le contact entre le clergé et le pays (Voir par exemple dans la *Justice Sociale* du 28 déc. 1907 la causerie du Dr Lanery, ou l'article de M. Julien de Narfon, dans le *Figaro* du 26 déc.).

Le soir du 30 décembre, la *Corrispondenza Romana*, sur un ton d'altière impatience, rappelait qu'elle avait déjà annoncé (21 décembre) qu'il n'y aurait pas de réunion générale de l'épiscopat français ; elle stigmatisait ceux qu'elle appelait « les faiseurs de projets d'un parlementarisme épiscopal, » et signifiait aux « vénérables évêques français » « d'avoir à discuter peu et à travailler fort, suivant les lignes tracées par l'Autorité ! » L'avertissement fut répété dans la *Croix* du lendemain, 31 décembre, non sans quelques retouches destinées à amortir un peu les éclats de ton de l'impérieuse feuille.

Impérieuse... mais non outrecuidante. Lorsque, dès l'été de

Des faits de ce genre sont beaucoup plus importants que le vote même de la loi de séparation. La loi de séparation ne séparait rien du tout ; le nom

1907, l'audacieuse camarilla qui dirige la *Corrispondenza Romana*, eut décidé la suppression des réunions plénières, elle était si sûre de son fait, qu'elle ne prit pas même soin de s'assurer des intentions du Souverain Pontife. Ces Messieurs ne sont pas infaillibles, mais ils savent bien que l'infaillibilité ne s'écarte pas de la voie qu'ils lui tracent. Aussi laissèrent-ils Pie X continuer à distribuer, avec ses bénédictions, les assurances aussi vagues qu'inutiles qu'il aime à prodiguer aux évêques de France qui vont le visiter. Cela leur fait plaisir et ne l'engage en rien.

Il faut lire, dans les feuilles religieuses de cette période, les contradictions dont elles sont remplies sur ce sujet, pour avoir une idée du degré de docilité auquel on arrive dans la presse cléricale.

Les catholiques, qui, suivant les belles et fortes paroles de M. Paul Thureau-Dangin, dans le *Correspondant*, souhaitaient la fin « d'une transition confuse et chaotique où chacun tâtonne et trébuche, aussi bien le gouvernement avec ses lois sans cesse remaniées, parce que l'épreuve les démontre inapplicables, que les catholiques en travail d'une organisation au sujet de laquelle ont été prises jusqu'à présent plus de résolutions négatives que de positives », ces catholiques durent se rendre à la triste vérité : l'état de transition allait durer.

Un écrivain singulièrement modéré, M. Pierre de Quirielle, résuma dans les *Debats*, du 23 janvier, la mélancolique impression laissée à beaucoup d'évêques, par la décision romaine. « Cette mesure, disait-il, reflète exactement l'esprit qui règne au Vatican, au sujet des affaires de France. Elle est conforme à la politique suivie depuis deux ans. Elle concorde avec tous les propos qu'ont pu recueillir ceux qui ont essayé de sonder, à la source même, une opinion et une attitude, qui sont restées pour beaucoup *mystérieuses* et énigmatiques. Malgré cela, elle ne laissera pas d'étonner un certain nombre de catholiques français. Elle montre, vis-à-vis d'un épiscopat auquel on prodigue tous les témoignages oratoires d'une satisfaction méritée, plus de défiance et de besoin de précautions que ne sembleraient le comporter les circonstances et surtout sa parfaite et d'ailleurs si naturelle soumission. »

qu'on lui donne est bien loin de lui convenir; en réalité ce n'était qu'une liquidation de compte entre une pupille et son tuteur. Opérations toujours délicates, où il faut non seulement une scrupuleuse droiture, mais aussi une grande compétence dans les questions de comptabilité. Il y faut en outre beaucoup de tact, de rondeur, de bonhomie. Cette fois le tuteur n'était pas parfait, et la pupille fit tout ce qu'elle put pour empêcher ses opérations. Elle n'y réussit pas.

La liquidation a été faite tant bien que mal, mais elle a été faite définitivement, et les récriminations de la pupille n'émeuvent plus personne. Le seul résultat de son obstruction a été que sur une liquidation de biens temporels est venue se greffer une séparation à laquelle elle ne s'attendait pas, et dont elle a toute la responsabilité, celle de la curie et de la conscience catholique. La curie ordonne et les catholiques de France obéissent ; mais à part un groupe de politiciens bruyants, les catholiques de France — je veux dire ceux qui ne se servent pas de Dieu, mais le servent — obéissent dans la tristesse, le découragement et souvent même dans le scandale.

Ils ont eu à souffrir, du côté du gouvernement de leur pays, dans leurs intérêts, dans leurs traditions et leurs habitudes ; mais ils ont eu à souffrir du côté du Siège Apostolique, au plus profond de leur conscience.

Et l'autorité n'y a rien vu, rien compris. Elle n'a pas même entendu les voix angoissées qui çà et là se sont élevées du bercail[1]. Le Pasteur suprême semble n'avoir rien perçu du tout. Ceux qui l'entourent et parlent en son nom ont dit : « Ce sont les voix des loups qui rôdent autour de la bergerie ».

Et, sans hésitation, il les a crus.

Voilà, Mesdames et Messieurs, où est le grand drame de conscience de la Séparation, et non pas dans des détails, des épisodes ou des mesures de politique journalière !

Le drame se poursuit, depuis trois ans, toujours le même. Quand l'épiscopat français, réuni (15-29 janvier 1907) dans les salons d'un château au nom prédestiné, la Muette ! tenta encore une fois de s'avancer vers le pays, le rameau d'olivier en main, Pie X accepta ; mais il fit précéder la déclaration pacifique des évêques d'un préambule qui en détruisait par avance l'effet, la transformait en un belliqueux ultimatum.

Lors de la publication des papiers Montagnini, les organes de la curie ont fait un tapage assourdissant, pour protester contre les moyens par lesquels le gouvernement français s'en était emparé. Mais n'est-il pas étrange que, cela dit, ils n'aient pas songé à examiner ces papiers et à dire les sen-

1. Voir en particulier la « Supplique d'un groupe de catholiques français au pape Pie X », Paris 1906.

La pureté de forme de ce document est aussi remarquable que la beauté du fond. Comme il est devenu difficile de se le procurer, nous le donnons en appendice.

timents qu'ils inspiraient? Qui voudrait garder à son service un laquais du genre de celui avec lequel correspondait le Secrétaire d'État de Sa Sainteté?

Pirouettes et fanfaronnades n'y changeront rien. On a menacé le gouvernement français de publier tout le dossier; qu'on le fasse! Et si le gouvernement français a pataugé dans la fange, qu'il soit emporté par le mépris public! Qu'on publie tout! Jusque-là nous avons le droit de penser que ces menaces ne sont qu'une audacieuse tentative pour tromper l'opinion.

Mgr Montagnini n'a été ni blâmé, ni désavoué. Qu'un prêtre soit amené par ses études à avoir sur la date ou l'auteur de certains livres bibliques des vues nouvelles, l'autorité brandit la foudre, le condamne, le suspend, l'excommunie; mais que le représentant même de cette autorité emploie, durant des années, des procédés d'espionnage et de délation qui provoqueraient le mépris des enfants de nos collèges, tout cela paraît normal et légitime[1].

* * *

1. Tout ce qui a été publié dans les divers journaux de Paris des papiers Montagnini a été soigneusement réuni sous le titre: *Les Fiches pontificales de Mgr Montagnini* (in-12 de xiv et 236 p., Librairie Nourry, Paris. 1908.). Les copieuses notes qui accompagnent la plupart des documents, montrent assez que tous ces matériaux ont été réunis par une main experte, main d'ecclésiastique, assurément, et très au courant des choses du haut clergé de Rome et de Paris.

Tout à l'heure je vous disais que la Séparation des Églises et de l'État en France n'avait qu'une importance médiocre, si on la compare à la crise du Modernisme; c'est très exact, et il faut ajouter qu'il n'y a pas entre les deux de relation de cause à effet. Il y a cependant un peu plus qu'une pure et simple coïncidence.

Les efforts répétés de l'épiscopat français vers une politique d'apaisement n'avaient aucun point de contact avec le modernisme : ils étaient le résultat tout naturel des réflexions des prélats.

D'autre part, l'obstination avec laquelle Rome a voulu effacer tout témoignage et toute trace de ces efforts pacifiques n'a pas créé ni même favorisé tout de suite le modernisme ; celui-ci n'est à aucun degré une réaction contre les ordres péremptoires du pape, mais on serait pourtant bien peu avisé, si on ne voyait l'influence indirecte que ses décisions ont eues sur la crise, et dores et déjà nous pouvons saluer en Pie X l'incomparable et involontaire collaborateur des idées nouvelles.

Le Modernisme ! J'ai le droit d'être fier, Messieurs, car si le pape l'a baptisé — j'avais dès longtemps déjà, et à Londres même, annoncé la naissance de ce magnifique mouvement, cherché à attirer l'attention sur lui[1]. Il me semble encore entendre l'écho des éclats de rire que je provoquai dans la

1. Conférences données à l'abbaye de Westminster (Jerusalem Chambers) et à Kensington Town-Hall en 1902.

presse qui parle au nom du Saint-Siège. Les plus modérés disaient simplement qu'en parlant d'un mouvement qui n'existait pas, je cherchais à le créer.

Or voici que le 3 juillet 1907, par le Syllabus *Lamentabili*, et surtout le 8 septembre, par l'Encyclique *Pascendi*, Pie X a consacré au mouvement nouveau les deux documents les plus importants jusqu'ici de son pontificat.

Pourtant, si je voulais donner à ce terme de moderniste le sens que lui attribue le Saint-Père, mes conférences seraient bientôt faites : il n'existe pas, dans le monde des vivants, de monstre analogue à celui qu'il décrit. Si vous préférez, et pour être plus exact, je dirai que je n'en ai jamais rencontré, quoique, depuis de longues années, je n'aie pas cessé de fréquenter les églises, les sacristies et les couvents.

C'est un être de cauchemar qui a une voix d'agneau, une queue de renard, une mâchoire de loup et des ailes de séraphin. Ce qui le rend surtout dangereux, c'est qu'amalgame de toutes les erreurs, on ne peut pourtant l'accuser d'aucun vice, il n'est ni ivrogne, ni paillard, ni fainéant.

Mais si le pape se trompe dans la description qu'il donne des Modernistes, cela ne veut pas dire que ceux dont il nous trace le portrait n'existent pas ; cela veut dire que le portrait est mauvais, voilà tout.

En écrivant sa bulle, Pie X visait des hommes

qui existent réellement en chair et en os, et si l'appellation de « Modernistes » est tout à fait défectueuse, on peut pourtant l'employer, pour la commodité du langage, puisque ceux que vise le pape et ceux dont je désire vous parler sont bien les mêmes hommes.

Pourquoi ne les a-t-on pas nommés? Si nous demandions en haut lieu la raison de ce silence, on nous répondrait qu'on a fait ainsi par miséricorde.

Si des pensées de miséricorde sont venues à l'autorité, elle pouvait les manifester par des moyens bien plus efficaces, par exemple en ne mettant pas de vieux prêtres dans l'alternative de rétracter les idées auxquelles ils sont arrivés involontairement, ou d'être jetés à la rue pour y mourir de faim.

En réalité, l'autorité ecclésiastique s'est trouvée fort embarrassée, parce que les listes de suspects reçues à la curie étaient déjà d'une effrayante longueur. Les modernistes dénoncés sont légion, et on a eu peur de créer une sorte de panique intellectuelle dans les masses profondes d'un troupeau très soumis d'ordinaire, mais qui, une fois effrayé et dispersé, ne serait pas facile à ramener au bercail.

Enfin on n'a pas dit les noms, parce que tout en ayant la mémoire bien courte, l'autorité ecclésiastique sait que beaucoup de ceux qu'elle a persécutés ont été plus tard canonisés.

Je vous dirai des noms, Messieurs, mais vous en dirai fort peu... et me bornerai à ceux qui se trou-

vent au premier rang des préoccupations de Pie X. Ce seront ceux contre lesquels des mesures rigoureuses ont été déjà prises. Au risque de ne pas vous donner la sensation de l'extension du mouvement, j'éviterai de nommer ceux autour desquels veillent les policiers du Saint-Siège. Il est inutile que nos conférences puissent être versées dans les actes d'accusation de l'Index ou de la Sainte-Inquisition Romaine et Universelle.

Il y a, dans le clergé, dans l'épiscopat, et je pourrais presque dire jusqu'au sein du Sacré-Collège, des âmes angoissées, désemparées. Jour après jour, heure après heure, ces prêtres et ces prélats se demandent s'ils élèveront la voix, s'ils crieront, tout haut et devant tous, à l'autorité suprême, ce qu'ils lui ont déjà tant de fois murmuré tout bas, à savoir que si Rome est le centre de l'Église, elle n'est pas l'Église, que l'autorité a son domaine propre, que le royaume du Christ n'est pas de ce monde, que le terme de politique pontificale constate un oubli, une illusion, une chute... Ils voudraient se traîner aux pieds du pape, lui dire leur amour et aussi les affres douloureuses par lesquelles ils passent... Ils savent que Pie X ne comprendrait pas, lui qui n'a pas compris Fogazzaro! Et alors, quand ils pensent à toutes les conclusions erronées qu'on déduirait de leur démarche, à la joie qu'elle exciterait de l'autre côté de la rive, chez les pauvres déformés intellectuels, qui croient

avoir la vérité, parce qu'ils disent toujours ou croient dire le contraire de ce que dit l'Église, ils se sentent arrêtés.

Nombreux sont ceux qui ne comprennent rien à ces hésitations, à ce trouble, n'y voient que paresse, lâcheté, opportunisme. C'est une grande erreur. L'Église est la maison traditionnelle. La vie y est devenue bien difficile, presque insupportable, et pourtant le véritable courage est d'y rester ; l'héroïsme est de supporter le régime de terreur, de suspicion qui y règne. Une bande de mercenaires est venue à bout de circonvenir le père de famille, a pu créer, entre lui et ses enfants les plus dévoués, comme un mur infranchissable. Il faut rester, car le jour viendra fatalement où le père de famille sera abandonné par les mercenaires, et où il rappellera ceux pour lesquels il n'a aujourd'hui que des paroles de malédiction ou des regards de courroux.

C'est cet état d'âme que mes conférences voudraient vous exposer, vous faire comprendre, vous faire admirer et aimer. Le modernisme n'est à aucun degré contenu dans une proposition intellectuelle, ce n'est ni un système, ni une synthèse nouvelle, c'est une orientation. C'est plus qu'un effort de vie ou de travail, car un effort suppose un acte de volonté conscient; or, l'origine du mouvement nouveau a quelque chose d'essentiellement naturel et de non provoqué. C'est un afflux de sève, de vie, dont on a conscience, mais que rien n'aurait pu

amener si les temps n'avaient pas été accomplis. De ce mouvement si ample, si complexe et si profond, je voudrais vous donner conscience plutôt que connaissance. Par son origine, ses débuts, son âme, c'est un mouvement essentiellement catholique romain ; mais à certains tressaillements on peut s'apercevoir que des sociétés religieuses qui se croyaient pour toujours séparées de Rome et sans aucun contact avec elle participent encore à sa vie. Le vin d'Algérie transporté à des milliers de kilomètres fermente mystérieusement, quand fleurit la vigne sur laquelle il a été cueilli. Il se passe quelque chose d'analogue dans le domaine des idées.

Vous comprenez déjà maintenant combien il serait difficile de trouver pour ce mouvement une appellation convenable. Celle de modernisme n'est ni meilleure ni pire qu'une autre, à la condition de bien comprendre que c'est un nom de rencontre, de circonstance, de hasard, si toutefois ce n'est pas un nom de colère. Il a été adopté par Pie X, qui l'a accepté des Pères Jésuites de Rome, dans le but évident de jeter la défaveur sur des tendances dont il ne comprenait ni la richesse, ni la profondeur. Il vaut juste autant que le mot de papiste, jeté à la tête du catholicisme par des adversaires plus préoccupés de le caricaturer que de le comprendre.

Le terme de libéralisme ne vaudrait pas mieux, car s'il indique une des conséquences très apparentes de l'orientation actuelle, il risque de cacher

ce qu'elle a de nouveau et de profond. Il a servi, depuis trop longtemps, à désigner des hommes qui étaient plus superficiellement catholiques que leurs coreligionnaires, alors que les modernistes le sont, au contraire, plus profondément. En outre, libéralisme semble indiquer une attitude bon enfant, parfois un peu sceptique ou opportuniste devant le dogme. Il y a par exemple un libéralisme catholique américain qui dérive des circonstances : un prêtre de New-York a des allures très différentes d'un prêtre de Rome, de Naples ou de Milan. Ces différences n'ont aucune portée, parce qu'elles sont sans racines.

Le grand public qui voit de loin, en gros, rapproche volontiers le prêtre libéral qui ne prend pas tout à fait au sérieux son ministère, du prêtre qui, ayant pénétré jusqu'au fond la vie de l'Église, trouve dans cette communion intense une force que n'arrête aucun obstacle, un regard qui les dépasse tous. Ils sont tous les deux libres, mais pour des raisons très différentes et avec des résultats opposés.

Le mot de modernisme donne à l'un des caractères du mouvement nouveau une importance tout à fait excessive. Il est très vrai que les hommes dont nous parlons sont modernes, non seulement parce qu'ils vivent aujourd'hui, mais parce qu'ils n'ont pas peur de leurs contemporains et ne font pas tache au milieu d'eux. Nous les sentons, et ils se sentent hommes de leur temps et de leur pays, avec

plus de puissance que les autres. Mais par ce terme de modernistes on a voulu insinuer qu'ils font la cour à la génération actuelle, qu'ils s'apprêtent à signer avec elle des concordats, pour ne pas dire des capitulations. Nous ne nous demanderons pas s'il y aurait plus de mal à signer un concordat avec le peuple du xxe siècle qu'à en signer un avec Napoléon Ier ou tout autre potentat, et nous nous contenterons de constater qu'il n'y a rien, absolument rien, d'un effort pareil de la part de ceux dont nous parlons.

Naguère on les appelait Loisystes. On y a renoncé surtout pour éviter de donner à l'abbé Loisy l'auréole d'hérésiarque. Il est très vrai que Loisy est l'un des hommes les plus représentatifs de la crise, un de ceux par lesquels les nouvelles tendances se sont précisées, mais il s'est toujours regardé, et a toujours été regardé par ses amis et ses disciples, comme un témoin du mouvement et non comme son créateur et son chef. De créateur et de chef, il n'y en a pas ; ou, s'il y en a un, c'est l'esprit qui, après avoir jadis parlé par les patriarches et par les prophètes, a parlé plus tard par Jésus-Christ et par l'Eglise.

Les modernistes ne sont donc pas des néo-catholiques, ni même des réformistes qui, ayant sous les yeux le plan d'une église idéale et parfaite, corrigeraient leur église conformément à ce plan ; ils acceptent tout le passé de l'Église, sans en rien

excepter, pour la bonne raison que le passé est passé, et que nous n'avons pas à le juger. Ils l'acceptent dans l'esprit même où nous acceptons le passé de notre patrie. Vous représentez-vous un homme qui, avant de se reconnaître citoyen, aurait besoin d'étudier tout le passé du pays et de le juger? Nous sentons d'instinct que la patrie n'a pas besoin d'être parfaite pour être aimée et servie ; elle est sainte, non pas comme un dogme métaphysique ou un fantôme irréel ; elle est sainte parce qu'elle nous crée sans cesse des devoirs nouveaux. Elle change sans cesse, et pourtant elle est éternelle, car nous ne pouvons pas imaginer dans le passé une société, si embryonnaire soit-elle, qui n'ait pas créé quelques devoirs à ses membres. Et si nos efforts pour anticiper l'avenir peuvent nous montrer une patrie transfigurée, ils nous montrent encore une société où le devoir social, bien loin de disparaître, n'aura fait que prendre une vigueur nouvelle.

Si on voulait donner aux modernistes leur vrai nom, il faudrait les appeler, tout purement et simplement, catholiques. Ils le sont, en effet, complètement, dans le sens religieux, philosophique et historique du mot. Ils sont catholiques, parce que pour eux l'Église n'est pas une partie ou un détail de leur vie : elle en est à la fois l'atmosphère et l'âme ; ils sont catholiques, parce que sans avoir besoin d'une philosophie complète et définitive, ils ne se sentent isolés ni dans le temps ni dans l'es-

pace : ils sont naturellement les anneaux d'une immense tradition, et sentent qu'il dépend d'eux d'en devenir les anneaux vivants et résolus ; ils sont catholiques parce que s'ils se sentent comme une goutte d'eau dans l'Océan, ils ont la certitude que cette goutte d'eau a sa valeur, sa mission. Par elle-même elle est moins que rien ; mais si, sachant son néant, elle accepte de servir et entre dans l'harmonie de la création, elle a renoncé à elle-même et s'est trouvée, elle a perdu sa vie et l'a retrouvée.

Vous me direz, peut-être, que tout cela n'a rien de spécifiquement catholique, que des protestants peuvent passer par des expériences semblables. Il n'y a évidemment pas de règle sans exception, et les barrières qui séparent les diverses églises sont presque partout en ruines, sans que personne songe à aller les relever. Il y a, dans le protestantisme, bien des âmes catholiques, et dans le catholicisme, bien des âmes protestantes. Toutes ces inconséquences ne font pas qu'il n'y ait pas, entre la mentalité catholique et la mentalité protestante, une différence de direction.

Quelle que soit la dénomination ou la tendance à laquelle appartient un protestant, sa mentalité est une mentalité individualiste. Il subit bien la pression du temps, des circonstances, mais il la réduit au strict minimum ; sa passion pour l'indépendance tend à faire de lui un isolé. S'il arrive à comprendre la nécessité de l'association, il la comprendra par

son intelligence plus que par son cœur; il est porté à en faire une machine commerciale, quand ce n'est pas une machine de guerre. Sa maison à lui est toujours plus belle que le temple ou l'église où il se rencontre avec ses frères.

Pour le catholique, au contraire, l'église où il se rencontre avec ses frères est la vraie maison, son véritable centre, son foyer : en Calabre, dans les villages détruits, il y a deux ans, par les tremblements de terre, les églises ont été presque partout reconstruites en quelques mois ; je veux bien qu'il puisse y avoir là quelque superstition, mais la superstition n'aurait rien pu, s'il n'y avait, au-dessous, l'instinct profond que l'homme n'est pas complet dans son isolement.

Vous voyez combien est erronée l'opinion de ceux qui voient dans le modernisme une infiltration protestante. Les polémistes qui ont inventé le mot ont aussi inventé la chose. Jadis, je les croyais très habiles et pensais qu'ils avaient jeté ce cri à tous les vents, un peu comme celui qui veut se débarrasser d'un chien et court après lui en disant qu'il est enragé. Aujourd'hui je suis tenté de juger un peu autrement et de penser que les Pères Jésuites, qui depuis une quinzaine d'années répètent et amplifient la théorie des infiltrations, ont été simplement naïfs. Ils ont pensé au protestant, comme les bergères de mon village pensent au loup, quoiqu'elles n'en aient jamais vu, simplement parce

que l'aïeule, dans les veillées d'hiver, les en a effrayées.

Un fait certain, c'est que celui des ouvrages de M. Loisy qui a été considéré par l'antimodernisme comme la charte du mouvement nouveau, l'Évangile et l'Église, est une réfutation fondamentale du Dr Harnack et du doyen Auguste Sabatier. Je sais bien qu'on a insinué, dans certains milieux, que c'était là une fiction littéraire, et qu'en réalité l'auteur avait voulu dépister la vigilance des gardiens de l'orthodoxie : il aurait fait semblant d'attaquer le protestantisme alors qu'il ne voulait que le servir et lui préparer les voies. Je ne ferai ni à vous, Messieurs, ni à l'abbé Loisy, l'injure de discuter de pareilles accusations.

On peut voir, il est vrai, dans certaines églises de Paris, j'ai vu moi-même à Saint-Germain-l'Auxerrois, des discussions qui ont ce genre de sincérité. On annonce une conférence contradictoire et, au jour dit, on voit monter en chaire un des prêtres de la paroisse, et sur une estrade en face de lui, une sorte de compère qui joue le rôle d'avocat du diable.

L'avocat du diable — ai-je besoin de l'ajouter ? — se laisse toujours battre misérablement par celui du bon Dieu, et se retire en rendant les armes. Je ne pense pas qu'un seul des lecteurs de M. Loisy ait cru lire à la fin de son livre un dénouement de ce genre.

Des milliers et des milliers de catholiques ont au contraire éprouvé une immense reconnaissance pour celui qui les a en quelque sorte remis en selle, pour celui qui, en prenant le protestantisme chez un de ses hommes les plus représentatifs et les plus autorisés, a su montrer l'opposition profonde qu'il y a entre lui et l'orientation catholique vraie.

Vu de cette hauteur et avec cette sérénité, le catholicisme n'est plus une religion, c'est la religion ; non pas une religion qui ait été, hier, définitive et absolue, ou qui doive l'être demain ; mais une religion vivante et éternelle, qui n'a pas de commencement et qui n'aura pas de fin ; qui, toujours la même et éternellement nouvelle, attirera peu à peu tous les hommes à elle, jettera dans leur cœur des semences que chaque génération lui rapportera en gerbes toujours plus belles, plus nourrissantes.

S'il ne s'agissait que d'exégèse ou d'étude des livres bibliques, la question de l'influence protestante pourrait être discutée : Loisy ne fait guère l'impression d'un vulgarisateur qui excellerait à mettre en œuvre le travail des autres ; et il faudrait aussi constater que c'est au moment même où la science protestante semble, sinon subir un temps d'arrêt, du moins se recueillir pour faire son inventaire, que la science catholique a, coup sur coup, produit des chefs-d'œuvres d'érudition et de synthèse. Les questions d'influence réciproque sont

affaire d'appréciation que personne ne peut espérer juger sans appel. La république des lettres n'est pas un vain mot. Celui qui entreprend un travail d'exégèse sur la question la plus circonscrite, a bien de la peine, même avec la meilleure volonté du monde, à voir où commence son apport personnel, où finit ce qu'il doit aux travaux antérieurs ou à l'atmosphère intellectuelle.

Mais les travaux bibliques ne sont qu'un des champs d'action du mouvement nouveau. Tout au plus, peut-on admettre qu'il a été plus tôt visible là qu'ailleurs, tout comme le printemps annonce son approche par l'amandier qui fleurit, et pourtant l'amandier qui fleurit n'est qu'un bien faible indice de la vie qui revient.

Le modernisme est un printemps spirituel qui pénètre, vivifie, rajeunit tout.

Mais même en ne considérant que l'exégèse, on peut dire qu'il y a une différence profonde entre l'exégèse protestante et celle des modernistes. Sans le vouloir et sans même qu'il s'en doute, l'exégète protestant — tel que nous le connaissons du moins jusqu'ici, en général — n'a sans doute pas l'esprit occupé d'avance par les jugements auxquels il doit arriver, mais il y a, dans ses habitudes intellectuelles, quelque chose qui appauvrit le texte étudié. Il procède à un interrogatoire, et souvent cet interrogatoire ressemble à celui de ces juges qui, au lieu de laisser parler les témoins, leur posent des

questions qui, par la façon même dont elles sont posées, risquent d'altérer le témoignage.

Devant un fait quelconque, le protestant, avec son tour d'esprit doctrinaire, se pose la question : est-il vrai ou faux, bon ou mauvais ? Et vous savez, par exemple, le mot de Luther traitant l'épitre de saint Jacques d'épître de paille. Le moderniste n'a pas cet instrument judicatoire dans le cerveau, ce compas toujours menaçant. Un fait est un fait. Pour une certaine théologie, l'épître de Jacques est une épître de paille, mais elle n'est cela que pour une certaine théologie. Elle n'est ni cela, ni le contraire pour l'historien. Pour celui-ci, elle est un des produits de la vie de l'Église, et il faut lui fournir les moyens de nous donner librement son témoignage. C'est elle qui doit parler et non pas nous.

Le moderniste est donc un homme qui regarde et qui s'efforce de voir le passé dans toute sa complexité ; cette attitude, il est vrai, était déjà celle du pur savant ; lui y ajoute un élément nouveau : il a conscience d'appartenir à ce passé ; il ne se prend pas pour un spectateur de hasard, il a la sensation de la vie qui circule partout ; ce passé vit encore en lui. C'est par cette sensation d'union intime avec le passé que l'exégèse moderniste prend une physionomie tout à fait originale à côté de l'exégèse protestante.

Il est pourtant très vrai qu'il y a quelque part des infiltrations, ou plutôt la répercussion du pro-

testantisme, mais c'est à Rome que je la vois, c'est dans les actes de l'autorité officielle que je la trouve.

Le protestantisme, en exaltant de plus en plus l'individualisme et l'indépendance, a amené peu à peu l'autorité à perdre de vue sa vraie nature ; elle est arrivée, par réaction, à confondre l'antiprotestantisme avec le catholicisme ; et je suis bien obligé de constater qu'ici la pratique ne corrige pas la théorie. Pour Rome, le bon évèque, c'est l'évèque antimoderniste. La littérature a créé, dans presque tous les pays du monde, un prêtre, pas très intelligent, mais qui comble, par la bonté et la bienveillance, les lacunes de son intelligence ; c'est le type du prêtre bénisseur ; Pie X est en train de créer un nouveau type ecclésiastique, celui du prêtre maudisseur.

Il y a quelques mois, on s'est demandé, non sans étonnement, ce qui avait bien pu amener le pape à créer cardinal un de nos prélats les plus ignorés, les plus effacés : Mgr Andrieu, évèque de Marseille. On n'a pas eu besoin de chercher longtemps. Mgr Andrieu, prèchant dans sa cathédrale, le jour de Noël 1906, avait trouvé moyen de tirer de l'hymne des anges de Bethléem une déclaration de guerre contre les principes de la démocratie et de les opposer aux principes de l'Évangile. De plus, cet évêque antidémocrate est aussi l'adversaire acharné de l'érudition historique. On ne trou-

verait plus en France, ni dans le reste de l'Europe, un seul prêtre studieux pour soutenir que l'Évangile a été prêché à Marseille par Lazare le ressuscité de Béthanie, à Tarascon par sainte Marthe, à Aix par sainte Madeleine. Que ces gracieux récits soient purement légendaires, a été surabondamment prouvé par des savants aussi autorisés que Mgr Duchesne, aussi peu iconoclastes que les Jésuites de Bruxelles, les célèbres Bollandistes.

Cet accord général sur une question purement historique aurait fait impression sur un autre. Il n'en fit aucune sur Mgr Andrieu. Cette intransigeance absolue, qui n'ignore pas seulement la démocratie ou les travaux scientifiques, mais qui les excommunie, parut à Pie X le signe d'élection par excellence, et au dernier consistoire, le chapeau rouge venait la récompenser, la consacrer, l'exalter.

Vous voyez, n'est-ce pas, Messieurs, comment, par antithèse avec le protestantisme, et pour se préserver des courants d'idées modernes, une partie de l'Église, son administration actuelle, se cantonne à part, s'entoure de retranchements, se fortifie, s'isole, perd son caractère de catholicité, devient une secte.

Au lieu de ces vieillards apeurés qui, malgré tous les avertissements qu'on leur donne, ne cessent d'engager des combats qu'ils perdent toujours, le modernisme nous montre des jeunes gens qui s'avancent tranquillement, courageusement au-devant

de la vie, de la vie toute entière. Ils n'ont pas besoin d'avoir un code très compliqué, leur disant ce qu'ils doivent au passé : ils se savent fils de leur père, petits-fils de leur grand-père, arrière-petits-fils de leur aïeul ; ils sentent que si cette brève tradition renferme des éléments bien variés, ils en sont issus, et que rien ne peut faire qu'ils n'en soient pas issus. Ils sentent que le vrai respect filial ne consiste pas à répéter mécaniquement les idées de leur père, mais à les prolonger, à les repenser, à les revivre. Le trésor de la tradition religieuse n'est pas un dépôt que nous ayons à rendre intact, c'est une semence vivante qui, entre nos mains, doit fructifier.

Un spectacle singulièrement beau n'est-il pas celui du fils qui, après avoir écouté avec amour les leçons paternelles et se les être assimilées, les éprouve et arrive à la conviction que son devoir est de les corriger? Quelle n'est pas sa joie, en rentrant au foyer domestique, lorsqu'il s'aperçoit que son père, bien loin d'être contristé, le suit du regard et le bénit dans cette marche en avant?

***

Je vous disais tout à l'heure, que le modernisme n'est ni un parti, ni une école, que c'est une orientation. Si on voulait indiquer les signes caractéristiques auxquels on reconnaît ses adhérents, la

tâche serait singulièrement délicate : ils sont si différents les uns des autres ! A côté de l'exégète, de l'historien, du savant, voici le pur et simple démocrate. A côté du poète, l'humble prêtre ouvrier. A côté de l'évêque, voici le simple séminariste. Et pourtant, malgré toutes ces différences de situation, de préoccupations, de vocation, ils se reconnaissent. Nulle part il n'y a de liste dressée, aucun signe de ralliement ; et pourtant ils se devinent, se rapprochent, et ne sont plus qu'un cœur et qu'une âme. Vous savez la gracieuse page des Fioretti, qui nous montre saint Louis, roi de France, arrivant au petit couvent de Monte Ripido, près de Pérouse. Personne ne savait qui c'était ; il entra dans la cellule de frère Égide, s'assit près de lui et resta là longtemps. Puis enfin il se retira sans qu'aucune parole eût été prononcée. Ils s'étaient compris, et dans cette conversation muette avaient dit plus que n'auraient pu en exprimer tous les discours de la terre.

Il y a quelque chose de semblable pour les modernistes. Ils se reconnaissent, sans s'être jamais vus. Ils n'ont pas besoin d'être d'accord sur des thèses ; il y a entre eux un accord plus profond, plus vivant. Ils ne maudissent personne ; ils ne maudissent rien ; ils espèrent tout.

Jésus, dans son évangile, nous a laissé l'immortel portrait de l'antimoderniste, c'est le riche en esprit, celui qui se croit arrivé, celui qui monte au temple.

à l'heure de la prière, et rend grâce à Dieu de ce qu'il n'est pas comme le reste des hommes ; et il nous a laissé aussi le portrait du moderniste idéal dans la parole par laquelle il a caractérisé toute sa mission. Comme les modernistes d'aujourd'hui il fut accusé par l'autorité ecclésiastique de son temps d'être un révolutionnaire, un destructeur, un révolté, et cependant c'est lui qui avait déclaré, par ses actes aussi bien que par ses paroles, qu'il n'était pas venu abolir la loi et les prophètes, mais les accomplir.

On rencontre fréquemment des protestants qui demandent au moderniste : Qui es-tu? quelle est ta doctrine? Fais effort pour systématiser ta pensée et répondre aux questions que nous allons te poser ?

Des demandes de ce genre prouvent que ceux qui les font ne peuvent pas arriver à sortir d'eux-mêmes et à comprendre une orientation nouvelle. Les évangiles nous montrent une foule de scènes de ce genre se passant autour de Jésus, et pour les raconter nous disent : « Les pharisiens s'approchèrent pour le tenter ». Tâchons de ne pas ressembler aux pharisiens.

D'autres viennent et disent aux modernistes : « Vous vous proclamez catholiques, et sans doute en le faisant vous êtes sincères, mais le catholicisme est une religion d'autorité, et voici que l'autorité vous rejette, vous désavoue, vous expulse ». L'ob-

jection a l'air formidable, elle a beaucoup servi, ces derniers temps, et pourtant elle est enfantine. Lorsque dans un pays, un groupe de citoyens est mal vu par le gouvernement, est-il *ipso facto* un groupe de mauvais citoyens? N'a-t-on pas vu bien des occasions où il est le sel du pays et son espoir pour l'avenir? L'Angleterre, pays de liberté, qui ouvre si largement ses portes à tous les exilés, a-t-elle jamais songé à leur dire : « Faites-vous naturaliser ici. Abandonnez votre patrie d'origine ». Elle n'y a jamais pensé. Elle sait bien que le proscrit aime doublement sa patrie. L'autorité pourra exiler les modernistes; ce qu'elle ne pourra pas, ce sera les séparer de l'âme de l'Église et les empêcher d'être attachés à elle par des liens d'amour qu'aucune administration humaine ne peut rompre.

Solidarité, amour, communion, tels sont les mots qui reviennent le plus souvent sur les lèvres quand on s'efforce de voir le caractère du nouveau mouvement. Les modernistes sont bien décidés à se conformer jusqu'au bout, s'ils le peuvent — on sait que les règles monastiques envisagent le cas où le supérieur ordonne quelque chose qui est contre la conscience, et où l'inférieur a le devoir de ne pas obéir — à toutes les lois de l'Église; mais leur obéissance n'est pas la soumission légaliste d'un avocat, ni le servage muet du mercenaire ou de l'esclave, c'est l'obéissance filiale, l'union intime, vivante avec l'Église, union de marche et d'activité.

En définitive, le modernisme est un réveil. S'il s'était produit dans un milieu protestant, il se serait traduit par des conversions ou des régénérations individuelles ; se produisant dans des milieux catholiques, il s'est traduit par un intense besoin de communion. Communion avec le passé, par les travaux de l'exégèse et des études historiques ; avec le présent, par le renouvellement de l'apologétique et les efforts démocratiques ; avec l'avenir, que l'on s'efforce de préparer. C'est un courant inattendu de mysticisme qui traverse notre siècle et communique à ceux qui vont y boire, des ardeurs, des puissances indicibles.

Le 7 juillet dernier, jour de la commémoration de Garibaldi, j'étais à Florence. L'enthousiasme populaire était au comble ; la ville entière vibrait, unie dans un même sentiment de piété patriotique.

Seuls, au cœur même de la cité, trois monuments faisaient tache dans cette symphonie d'enthousiasme ; l'archevêché, la cathédrale et le baptistère ; ces maisons de Dieu, qui jadis furent bâties par le peuple et pour le peuple, restaient muettes, jalousement fermées, veuves de toute décoration. Pendant toute la journée, le dôme superbe eut l'air de dire à l'allégresse de la cité : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, je ne te connais pas ».

Le peuple voulut constater cette abstention et cette antithèse.

Vers le soir des centaines de sociétés défilèrent à travers la ville. Elles décidèrent qu'en passant devant la cathédrale et l'archevêché, elles rendraient silence pour silence, dédain pour dédain. En arrivant sur la place, les chants et la musique cessaient ; devant l'archevêché, les bannières étaient baissées silencieusement, la pointe vers le sol, en signe de réprobation.

Et ce fut un spectacle que je n'oublierai jamais, que celui de cette église ne comprenant plus le peuple qu'elle a élevé, et de ce peuple blessé par sa mère et son éducatrice dans ses instincts les plus profonds.

Or, voici que le défilé touchait à sa fin, lorsque tout à coup, là-haut, dans les combles de l'aveugle et muette demeure archiépiscopale, une petite fenêtre s'ouvrit brusquement. Une tête parut. Une main agita un minuscule drapeau... ô surprise ! le drapeau tricolore de l'Italie libre et unifiée. et dans le grand silence, augmenté encore par la stupéfaction. un cri tomba *Evviva Italia!* Vive l'Italie. Brusque, il se répète, douloureux, angoissé, triomphant. En un clin d'œil le cortège garibaldien s'était arrêté, drapeaux et bannières se relevaient. Une formidable acclamation retentit, et dans les yeux de beaucoup de ces hommes, l'instant d'avant courroucés et aigris, on voyait perler des larmes de joie.

Joie sainte et pure de la vie qui trouve la vie, là où elle ne pouvait plus l'attendre.

Cette scène, Mesdames et Messieurs, n'est-elle pas, en petit, ce que le modernisme nous montre sur un plus vaste théâtre.

Ceux qui régissent l'Église Romaine, boudent la civilisation moderne. Ils se désintéressent de nos préoccupations scientifiques aussi bien que de nos aspirations populaires. Mais voilà qu'à Rome même et au Vatican, à Londres comme à Paris, à Milan comme à Munich, à Louvain comme à Fribourg, du fond des palais, des couvents, des séminaires ou des universités, des voix ont appelé. Là-bas, où tout nous paraissait si mort, la vie palpite encore. Nous l'acclamerons, comme firent les Garibaldiens de Florence, et nous retournerons à notre travail avec une joie, une espérance et un amour de plus.

II

Mesdames, Messieurs,

Dans la précédente conférence, j'ai tâché de caractériser la renaissance catholique elle-même, de vous montrer que c'est une crise de croissance organique et harmonieuse, une élaboration intime aussi naturelle et aussi merveilleuse que celle de la plante qui s'épanouit et produit la fleur. Aujourd'hui je voudrais entrer dans quelques détails moins généraux, vous nommer quelques-uns de ces hommes traqués par Rome sans relâche et sans pitié : on en est arrivé là-bas à regretter le Conseil des Dix et l'Inquisition d'Espagne[1].

1. Cette affirmation est trop grave pour que je ne tienne pas à la documenter. Voici les textes dans leur intégrité et leur crudité. On a pu lire dans la *Corrispondenza Romana* (Voir dans la préface ce qui concerne cet intéressant organe) du 18 septembre 1907.

« Abbiamo rilevato la nota dominante dei primi commenti fatti nei giornali e circoli non cattolici a proposito dell'Enciclica *Pascendi*.

« E generale la costatazione della somma importanza, teorica

Je ne vous parlerai point des modernistes anglais, quoiqu'il y en ait de tout premier ordre : je ne vous en parlerai pas pour deux très bonnes raisons : la première, c'est que vous devez les connaître beaucoup mieux que moi ; la seconde, que Rome ne vous en connaît qu'un seul. Il est vrai que celui-là en vaut beaucoup d'autres, c'est le P. Georges Tyrrell, ancien membre de la Compagnie de Jésus[1].

L'Angleterre aurait-elle donc échappé à la contamination moderniste ? Je regrette de troubler un peu plus la quiétude de ce bon Pie X, et de lui dire que les rapports qu'il reçoit de l'épiscopat anglais, comme tous les documents officiels, sont d'un optimisme exagéré. On dit au Saint-Père : tout va bien, parce que cela lui fait plaisir et qu'on aime mieux lui annoncer de bonnes nouvelles, et puis aussi parce qu'on préfère garder la direction de son diocèse. Les

e pratica, del documento pontificio, nonchè del suo grande valore di concetto e di esposizione nella parte dottrinale. Quanto ai provvedimenti disciplinari della parte dispositiva nei detti fogli e circoli vi si vuole trovare un terrorismo che fa ripetere i nomi dell'Inquisizione di Spagna e del Consiglio dei Dieci.

« Di questa critica abbiamo domandato un giudizio nei più competenti circoli ecclesiastici ; e la risposta può riassumersi così : « — I nomi tanto abusati dell'Inquisizione spagnuola e del Consiglio dei Dieci possono impressionare gli ignari non quelli che sanno quanto contribuì l'Inquisizione a mantenere sempre ed interamente cattolica la Spagna e quanto Venezia dovette al Consiglio dei Dieci se la sua Republica fu così potente e longeva : sicchè quelle due abusate rievocazioni, nel nostro caso, sarebbero, se mai, una giustificazione e un buon auspicio. »

1. Voir aux Additions, p. 223, note 1.

évêques catholiques de la Grande-Bretagne sentent l'invincible soulèvement d'opinion qu'il y aurait ici contre Rome, le jour où elle traiterait votre pays comme elle a traité la France et l'Italie catholique[1].

La Grande-Bretagne a fourni deux des précurseurs les plus écoutés par les modernistes du continent, le Dr Caird et le cardinal Newman. Le Dr Caird a agi sur eux par le dehors. Il a attiré leurs regards sur des problèmes que, sans lui, ils ne se seraient pas posés ; c'est par lui surtout, par Auguste Sabatier et par le professeur R. Eucken, qu'ils ont appris à connaître le protestantisme, et c'est à ce fait, sans doute, qu'on doit la sérénité de leurs discussions ; elles sont si élevées que l'anti-

1. Depuis que ces paroles ont été prononcées, la constitution d'un parti clérical anglais a été étudiée de très près. L'inévitable et précieuse *Corrispondenza Romana* du 3 nov. 1908, dans un article intitulé : « L'organisation catholique en Angleterre », déclare *que le temps est venu de former le plus tôt possible une organisation permanente de catholiques dans tout le royaume dont le but serait : de formuler et de donner avis à l'opinion catholique sur toutes les questions qui affectent les droits et les libertés des catholiques comme citoyens et sujets, et de resister à toute action législative et administrative qui tendrait à contrarier de tels droits et de telles libertés* ».

Inutile d'ajouter que le passage est scrupuleusement transcrit.

Depuis quelques années le Saint-Siège n'a cessé de se féliciter de la liberté dont jouissent les catholiques en Angleterre et aux États Unis. Il semble pourtant n'avoir pas compris que si l'anticléricalisme n'existe pas dans ces deux pays, cela vient simplement de ce que le cléricalisme ne s'y est pas encore montré. Le jour où la curie prétendra envoyer un mot d'ordre politique dans ces pays, elle verra s'organiser une résistance peut-être moins bruyante que l'anticléricalisme des pays latins, mais plus profonde et plus redoutable.

moderniste souvent ne les comprend pas, et prend pour une adhésion ce qui vient au contraire de la pleine conscience qu'a le moderniste de la sécurité de sa position[1].

Le cardinal Newman a agi par le dedans : c'est en sa compagnie que les modernistes sont partis pour étudier la vie du dogme, la vie de l'Église, les questions les plus délicates et les plus complexes de l'autonomie personnelle et de l'obéissance. Récemment on a fait grand bruit pour dire que l'Encyclique *Pascendi* n'atteignait pas le célèbre cardinal, sous la protection duquel se mettaient imprudemment les novateurs. Que la bulle n'ait pas visé Newman, j'en suis très sûr, pour la bonne raison que ses rédacteurs ignoraient Newman. Que ses idées ne soient pas atteintes par les condamnations, le dise qui veut, le dise qui peut.

On pourra toujours citer en faveur de l'affirmation, comme en faveur de la négation, un grand nombre de phrases. Une pensée aussi pénétrante que celle de Newman ne se laisse pas facilement enfermer dans la pauvre cage doctrinaire des théologiens honorés de la confiance de Pie X.

Pie X et Newman ! Quel contraste, Messieurs, et quelle distance ! Ne croyez pas que je veuille insinuer par là que Newman, s'il vivait, se redresserait

1. Voir plus haut ce qui concerne la lettre de M. Loisy à un étudiant de la Faculté de théologie de Genève.

contre le Souverain Pontife. Ce qu'il aurait fait, je n'en sais rien.

L'idée de se révolter ne lui serait probablement même pas venue. En lisant la longue exposition doctrinale de la bulle, il aurait, sans doute, passé par une véritable agonie morale : mais ce que je sais bien, c'est qu'en arrivant aux dernières pages, à celles qui, plus que les autres, se réclament de la paternité de Pie X, quand il aurait vu le chef de son église, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ ne mettre sa confiance pour l'avenir que dans des mesures de répression et d'étouffement, organiser une police des idées plus étroite, plus soupçonneuse, plus tyrannique qu'aucune de celles dont l'histoire ait gardé le souvenir, il lui serait monté au front plus de rouge qu'il n'en avait sur son manteau de cardinal.

Quoiqu'il en soit, l'autorité ecclésiastique a proclamé qu'elle n'avait pas visé Newman et vous savez la très bonne raison que nous avons de l'en croire sur parole. Elle ne l'a pas visé, ce qui ne veut pas dire qu'elle s'interdise de le viser, quand elle s'apercevra de sa présence, ou plutôt de ses idées et de son influence.

Veuillez vous rappeler ceci : si, comme je l'espère, le pontificat de Pie X dure assez pour porter les méthodes de terrorisme et d'inquisition jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes, et si j'ai le privilège de vous retrouver dans une dizaine d'années,

nous verrons si l'orthodoxie de Newman sera restée à l'abri des condamnations romaines. Il est facile d'être prophète sous le pontificat de Pie X[1]. On n'a

1. A la date du 14 mars 1906, dans la préface de la seconde édition de mon *A propos de la Separation des Églises et de l'État* (in-12 de LXXXIV et 216 p.), je prévoyais comme fatale (p. LIII — LX), sous le pontificat de Pie X, une surenchère d'orthodoxie qui ferait que les purs orthodoxes de la veille, seraient fatalement les hérétiques du lendemain.

La presse zélatrice qui monte la garde autour du Vatican ne dénonce plus seulement les deux plus importants journaux catholiques de la Péninsule l'*Unione* de Milan, et l'*Avvenire* de Bologne, elle s'en prend maintenant à la *Civiltà Cattolica*, le célèbre organe des Jésuites ! A l'*Unità Cattolica* (V. n° du 5 juillet 1908) se sont unies la *Riscossa*, la *Difesa*, les *Armonie della Fede*, pour attaquer la Revue qui, jusqu'ici, passait pour le boulevard de la saine doctrine : « Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure ! »

Les feuilles que je viens de nommer ne représentent pas ensemble dix mille abonnés et encore moins de lecteurs, mais qu'importe, si elles ont Pie X avec elles. Or de ceci il n'est pas possible de douter. C'est le pape lui-même qui a réorganisé l'*Unità* au moment où elle expirait; c'est lui qui a prié l'abbé Paolo Tommaso de Totà de quitter Montefalco et d'aller à Florence en assumer la direction.

En France ce ne sont plus seulement les catholiques les plus soutenus par Léon XIII qui sont vilipendés (par ex. M. Fonsegrive), mais quiconque n'a pas trouvé grâce devant les comités clandestins d'action religieuse, c'est-à-dire de réaction politique. Les ignominieuses accusations de l'abbé Garnier contre M. Loisy n'ont pas suffi pour lui faire trouver grâce auprès des « ultras », et à l'heure où j'écris (12 août 1908) son nom vient de disparaître de la manchette du *Peuple Français*.

Mes prévisions d'il y a deux ans se réalisent mieux que je ne l'eusse désiré : la *Revue du Clergé Français* est attaquée avec fureur, par exemple par le P. Portalié (Études du 5 août 1908). Mais voilà que ce pauvre Jésuite lui-même est bien loin de se sentir rassuré ! Il devine, dans l'ombre, des *zelanti* embusqués, prêts à lui sauter à la gorge. « Nous sommes, déclare-t-il (p. 351), dans une phase de défiance illégitime des catholiques

pas besoin, pour cela, de communications célestes. Il suffit d'ouvrir les yeux et de suivre les démarches des familiers de Sa Sainteté.

La besogne est facile, car ils ne sont pas nombreux, ni très actifs. On les voit, depuis quelque temps, avertir les librairies pontificales de Rome, de ne pas se laisser entraîner par la mode, et de ne pas sans cesse mettre en vedette les livres de Newman ou sur Newman. Aux étudiants et aux séminaristes, on insinue que certains de ses livres n'ont peut-être pas été assez expurgés de toute trace protestante, que ce fut un grand littérateur, mais un fort pauvre théologien ; on lance même dans la circulation le terme de Newmaniste, indice déjà bien grave, car dans la bouche de ceux qui l'emploient, ce mot n'est pas un compliment. Un

envers les travailleurs, qui veulent et savent unir la foi intégrale avec le progrès scientifique. »

Pendant que ce qui précède était sous presse, Pie X a voulu donner à l'*Unità* une preuve encore plus éclatante de satisfaction et d'encouragement.

Au moment même où, d'un bout à l'autre de l'Italie, la presse catholique, se figurant que la bonne foi du Souverain Pontife avait été surprise, s'efforçait de l'avertir et s'élevait contre la violence, la perfidie, la vulgarité de ce journal, celui-ci recevait une lettre autographe du pape avec de plus chaleureuses et plus explicites bénédictions que jamais. Cette lettre, datée du 21 septembre, a été traduite en français et publiée par la *Croix* du 3 octobre 1908.

Ayant voulu se serrer autour de l'organe local, le *Momento de Turin*, et en ayant parlé dans une circulaire comme d'un journal loué par le Saint-Siège, le clergé Piémontais a été sèchement rappelé à l'ordre par un communiqué de l'*Osservatore Romano* du 10 novembre 1908. Voir Additions, p. 225, note 10.

Newmaniste est sur la pente qui conduit au modernisme. Il ne s'arrêtera pas, ni les chasseurs d'hérésie non plus, croyez-m'en.

Il y a beaucoup de Newmanistes en Angleterre, et même beaucoup de purs et simples modernistes. Ils ne se cachent pas, mais ils sont très efficacement protégés par l'ignorance providentielle des congrégations romaines, en fait de langues étrangères. La police du Pape a une double ressemblance avec celle du Grand Turc : elle est terriblement sévère et d'une inaptitude comique. Les principaux ouvrages de Tyrrell étaient traduits en français et en italien, que personne encore, à la curie, ne s'occupait de lui. S'il avait eu la précaution de n'écrire que de gros livres, d'aspect un peu rébarbatif, il serait encore aujourd'hui dans son couvent de Jésuites en train de ramener des protestants dans le giron de Sainte-Mère Église.

Pour son malheur — il avait écrit une petite brochure, « La lettre à un professeur d'anthropologie », qui, traduite en italien, s'était répandue là-bas dans les séminaires. Un journaliste y jeta un coup d'œil, en parla, et c'est ainsi que, vers la fin de décembre 1906, les vigilants gardiens de l'autorité apprirent en même temps l'existence et les hérésies de Tyrrell.

Vous savez la suite. On put craindre un instant qu'attiré par cette découverte, le Saint-Siège n'organisât la chasse du modernisme en Angleterre.

mais il était si occupé en Italie et en France, qu'il s'arrêta prudemment.

Ce n'est probablement que partie remise. Ces temps derniers, les bureaux de la curie se sont ouverts — non sans protestation du personnel, exclusivement romain jusqu'ici — à un de vos concitoyens, le Révérend D. Bidwell. Désormais, il y a une vigie là-bas, qui a l'œil fixé tout spécialement sur votre pays. Espérons qu'elle fera bien son métier. On aime toujours les gens qui font bien ce qu'ils font. Ce ne sera pas une sinécure. La plupart des catholiques anglais n'ont aucune idée de ce qu'est la police ecclésiastique, quand elle est organisée comme en Italie et en France. Il sera très salutaire qu'on leur en donne un avant-goût.

Voulez-vous un exemple de ses procédés ?

Ceux d'entre vous qui ont voyagé en Italie connaissent le « Giornale d'Italia », le grand organe conservateur de la Péninsule. Depuis quelques semaines, un grand nombre d'évêques d'Italie l'ont interdit dans leur diocèse. Un prêtre qui le lit est suspens *ipso facto*, il contracte une souillure qui le rend indigne de tout acte du ministère. Or savez-vous quel est le crime du *Giornale d'Italia?* C'est d'avoir pris son rôle d'informateur au sérieux ; d'avoir pensé que, puisque le modernisme existe, est un courant intellectuel, moral, religieux dans le pays, il faut le signaler. Il ne lui a pas suffi d'ouvrir libéralement ses colonnes à toutes les con-

traditions. Dans le procès que l'autorité ecclésiastique fait au modernisme, l'accusé n'a pas la parole.

Je ne sais pas ce que fera le *Giornale d'Italia*, si, devant cette croisade et la masse de désabonnements forcés qu'elle provoquera, il imitera un journal parisien, le *Figaro*, qui, au commencement d'une crise tragique pour l'âme et la politique française, avait vu clair, et qui, effrayé par la marée montante des désabonnements, lâcha pied. Mais ce que je sais bien, c'est que l'indignation publique se soulèvera tôt ou tard contre un pouvoir qui se proclame spirituel, et qui a recours à de tels moyens pour imposer silence.

Je lisais, il y a quelques mois, dans quelques-uns de vos journaux, des lettres de vos compatriotes qui, voyageant en Italie, l'année dernière, avaient été surpris de l'explosion d'anticléricalisme qui s'était produite un peu partout dans la péninsule. Je n'ai aucune espèce de sympathie pour les méthodes de haine, mais croyez-vous que les mouvements dont nous parlons auraient pu réussir, si les couches populaires n'avaient pas été profondément émues à la pensée de ce que deviendrait un pays où triompherait un régime de compression et de terreur, tel que celui que rêve Pie X. La barbarie anticléricale est une bien vilaine chose, mais au moins elle ne profane pas le nom de Dieu et du Christ ; et puis cette barbarie anticléricale ne vient pas au monde spontanément, elle est la très légi-

time fille de la tyrannie cléricale. Que ceux d'entre vous qui croient que ce mot de tyrannie cléricale est un vain mot, un spectre qu'on agite pour faire peur, lisent l'encyclique « Pascendi » jusqu'au bout, à tête reposée. Qu'ils se figurent le doux et bon Pie X, mettant au point la dernière partie, la seule, nous le verrons tout à l'heure, à laquelle il ait vraiment travaillé.

***

Au commencement du pontificat, en voyant à la fois ses vertus personnelles et l'incapacité radicale où il se trouve de comprendre même vaguement une pensée nouvelle, quelqu'un dit que ce pape pourrait bien être le Louis XVI de la papauté. La parole jusqu'ici s'est vérifiée. J'espère bien que Pie X ne sera pas martyr, mais il ne s'agit pas de cela. Par Pie X, la vieille notion d'autorité, basée sur une révélation divine invérifiable et toute mécanique, cette notion s'effondre pour toujours, tout comme, avec Louis XVI, s'est effondrée la notion du droit divin des rois, si bien que pas même les princes de la maison de Bourbon n'auraient aujourd'hui l'idée de la restaurer. Parmi les représentants légitimes des dynasties déchues, il y en a peut-être encore qui songent à remonter sur le trône ancestral, mais soyez sûrs que leur seul espoir est de se faire légitimer par le peuple.

En 1793, ils étaient nombreux, ceux qui croyaient

que la fin de la royauté était la fin de la France et de l'unité nationale ; en réalité, ce ne fut que le douloureux enfantement d'un état de choses nouveau. Les sujets étaient devenus des citoyens ; l'unité du pays, bien loin d'être rompue, se réalisait, prenait un sens nouveau, profond, vivant ; un grand peuple prenait conscience de lui-même, arrivait à la majorité.

La crise que traverse l'Église est tout à fait analogue. Parmi les sujets du Saint-Siège, comme parmi ses ennemis, il y a bien des hommes qui se figurent que la déroute de Pie X sera la fin de tout, la fin de la foi, la fin de l'unité, la fin de toute religion, le règne d'une anarchie matérialiste féroce. Il y aura sûrement bien des douleurs, bien des larmes, d'indicibles déchirements, mais ces déchirements ne vont pas à la mort.

La crise actuelle ne tuera pas l'Église ; elle la transformera. Le catholique de demain ne sera plus un sujet, mais un citoyen.

Nous voilà bien loin des Modernistes anglais. Je vous ai avertis que je ne vous en dirai rien. Il faut laisser à la police pontificale le soin de les découvrir, quitte à sourire un peu plus tard de ses maladresses et de ses erreurs. Mais ce que je puis bien dire, c'est que les Modernistes du continent savent tout ce qu'ils doivent à leurs confrères anglais ! Que de fois, dans les heures douloureuses où les

pionniers des idées nouvelles, en Italie, en France, étaient exposés aux tracasseries et aux persécutions raffinées d'une autorité qui se croit tout permis, parce qu'elle se croit sincèrement l'exécutrice des ordres de Dieu ; que de fois leur est parvenue la voix réconfortante de quelque ami anglais, venant les encourager, venant leur rendre la sensation que nulle puissance au monde n'a le pouvoir de nous séparer de l'Église du Christ, de cette Église dont seront excommuniés beaucoup de gens qui disent Père, Père, beaucoup qui prophétisent, beaucoup qui font des miracles, beaucoup qui exercent l'autorité, et où seront assis beaucoup de pauvres, beaucoup d'excommuniés, des gens venus de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion et du Midi, et qu'on ne s'attendait pas à y voir.

Que mon salut, que la reconnaissance de ceux dont la bouche est fermée, aille à tous ces vaillants, dispersés sur le sol de la Grande-Bretagne, qui ont voulu, dans des instants décisifs, porter des paroles de vie, d'amour, de lumière à des cœurs en détresse. Un prochain avenir leur dira qu'ils n'ont pas travaillé en vain.

Je ne vous parlerai pas non plus des Modernistes allemands, parce qu'au moment où a été écrite l'encyclique, il n'y avait pas de Modernistes en Allemagne. Je veux dire que Pie X n'avait pas l'idée qu'il pût y en exister. Cette « peste » — le mot

n'est pas de moi, il est de lui — cette peste ne lui paraissait pouvoir exister que dans des pays empoisonnés par la Déclaration des Droits de l'homme. Avec quelle pieuse émotion il parlait de l'Allemagne et répétait : *Germania doceat !* Il ne disait pas la sainte Prusse ; mais en parlant du Centre, sa voix se faisait douce et caressante, et parlant de Guillaume II, il disait : « Notre saint empereur d'Allemagne ». Il est vrai qu'il a la canonisation facile lorsqu'il s'agit de personnages couronnés.

Qui sait quels rêves avaient hanté son imagination, lorsque des familiers complaisants lui faisaient entrevoir Guillaume II venant venger le Saint-Siège des injures de la France, et la patrie de Luther restaurant, dans sa plénitude, le principe d'autorité ?

S'il a eu d'apocalyptiques visions, son réveil a dû être singulièrement amer. Dans la plupart des Universités allemandes, les dernières manifestations pontificales ont fait scandale. Des professeurs très titrés, très haut placés, ont dit tout net leur pensée.

L'un d'eux, Mgr Ehrhard, prélat domestique de Sa Sainteté, professeur ordinarius à l'Université de Strasbourg, où il occupe la chaire catholique d'Histoire de l'Église, a publié dans la *Internationale Wochenschrift* [1], un article retentissant où

1. *Internationale Wochenschrift für Wissenschaft Kunst und Technik*, 18 janvier 1908. « Nous sommes menacés, y dit

il dit sa pensée, non seulement sur l'encyclique, mais sur l'orientation que l'autorité est en train de

il, du danger de voir toutes les portes ouvertes à l'arbitraire... Nous sommes mis dans l'impossibilité de réfuter efficacement cette objection de nos collègues des Universités, à savoir que l'Encyclique interdit tout procédé historique et critique. »

« Comment pourrons-nous, en face de nos collègues, légitimer des mesures si incompatibles avec la notion du Professorat d'Université, avec la conscience morale et la dignité personnelle des professeurs et des étudiants, mesures qui tendent à promouvoir la délation chez les étudiants, et qui mettent des professeurs de théologie sous une curatelle intellectuelle. »

Si l'Encyclique avait distingué entre les synthèses de la philosophie moderne et les « méthodes » (*Wege*) de cette même philosophie, elle ne nous aurait pas jetés dans cette situation fausse et compromettante. Ces méthodes n'étant pas une création de quelques individualités, mais le point d'aboutissement naturel de tout le développement antérieur de l'esprit humain, la théologie ne saurait les rejeter, « sous peine de se rendre coupable d'une faute contre le Saint-Esprit. Car il ne faut pas se lasser de dire bien haut que la philosophie et la théologie scolastiques n'ont pas résolu toutes les questions ; que la scolastique, tout comme l'art gothique, est le produit d'une *époque*. Sans doute, la systématisation théologique de cette époque marque une conquête au sein du christianisme ; encore faut-il ajouter qu'elle n'a pas épuisé le contenu de l'enseignement dogmatique, pas plus qu'elle ne l'a créé. »

« La politique d'autruche, en théologie, ne supprime pas et ne saurait supprimer ce fait que, même pour le théologien catholique, il y a une question biblique, une question apologétique, une question d'histoire du dogme, chacune en portant une quantité d'autres en elle-même. »

Comment ces questions — qui demandent impérieusement une solution — trouveraient-elles cette solution dans la philosophie et la théologie d'une époque où elles ne se posaient pas ?

« Aussi bien peut-on dire que la grande scolastique de saint Thomas n'aurait jamais réussi à se constituer si alors, comme aujourd'hui, il y avait eu, dans chaque diocèse, un conseil de vigilance. »

« Et maintenant, quelle est la vraie cause de la crise actuelle,

donner à l'Église, et où il signale dans la *Risposta dei modernisti*[1] — la réponse d'un certain nombre de modernistes romains à l'encyclique — « un événement qui, sans en excepter les troubles jansénistes, n'a pas son pareil dans toute l'histoire du catholicisme moderne ».

Quelques jours après, il a publié une note qui semble calquée sur la réponse que Loisy, sommé de renoncer à ses erreurs, fit à l'archevêque de Paris. Il y dit son étonnement du fracas produit par son étude, son regret des idées erronées qu'on lui a attribuées, et enfin sa volonté bien arrêtée de rester dans la communion de l'Église. D'où vient que cette déclaration, qui avait été regardée comme tout à fait insuffisante et même rebelle, quand Loisy la faisait, ait été bruyamment annoncée comme une rétractation, quand elle sort de la plume de Mgr. Ehrhard. Y aurait-il à Rome deux poids et deux mesures, ou bien l'autorité religieuse s'aperçoit-elle déjà de la nécessité de mettre un peu de discrétion dans la répression ?

L'abbé Schnitzer, professeur ordinarius à l'Université de Munich, pour la chaire catholique d'histoire

crise que les derniers événements n'ont fait que révéler au monde sans la créer, et que l'on pourrait appeler un Kulturkampf au sein même du catholicisme ? »

1 *Il Programma dei Modernisti*, 1 vol. in-fol. de 237 p. Soc. internationale Scientifico-Religiosa, Roma, 1908. Cet ouvrage a été traduit en français : *Le Programme des Modernistes*, in-12, Paris, 1907, in-12 de XVI et 171 pages.

des dogmes, a été plus vif encore que Mgr. Ehrhard.

Écoutez cette page : « La condamnation du modernisme ne pouvait étonner que dans des milieux où l'on ne connait pas, où l'on ne veut pas connaître la curie romaine. Non seulement des catholiques optimistes de la trempe de Schell, mais beaucoup de protestants aussi, dépeignent volontiers une Rome idéale, chargée d'une mission sublime de haute culture, incomparable refuge de pensée, de vie chrétienne et d'amour du prochain. Ils la célèbrent avec enthousiasme. Puis, tout à coup, ils se heurtent à la Rome de l'encyclique et restent profondément malheureux de la trouver si différente de la Rome de leurs songes et de leur solitaire cabinet de travail ! »

Et plus loin :

« L'Université veut étudier et enseigner à étudier. L'Église veut répéter, transmettre la tradition : la Somme de saint Thomas est l'œuvre sublime qui ne saurait plus être égalée, encore moins dépassée ; et tous les nouveaux livres, toutes les nouvelles dissertations ou recherches sur des questions théologiques, ne peuvent jamais, si savantes qu'elles soient, faire autre chose que répéter ce que saint Thomas a déjà beaucoup mieux dit, il y a fort longtemps... Tout ce qui, dans nos livres actuels est bon, n'est pas neuf, et ce qui est neuf n'est pas bon [1]. »

1. *Internationale Wochenschrift* du 1er février 1908

L'abbé Schnitzer n'a publié ni rétractation, ni déclaration. Pour lui montrer, peut-être, combien ce qu'il a dit de l'asservissement des évêques embarrasse peu Rome, Pie X, passant par-dessus la tête de l'archevêque de Munich, l'a suspendu *a divinis* et lui a interdit les sacrements[1].

Vous voyez, Messieurs, combien le mouvement nouveau s'étend et se ramifie partout. La fidèle Belgique est bien loin d'être restée indemne, et la dévote Suisse a accueilli les idées modernistes avec sa coutumière hospitalité. L'Espagne n'a guère préoccupé le Saint-Siège, le Portugal non plus, et

1. Ces faits ont eu un grand retentissement à travers toute l'Allemagne ; et malgré les efforts du Nonce Apostolique de Munich et ceux du gouvernement de Berlin, on peut dire que le mouvement ne s'arrêtera pas. Non seulement les écrits des Modernistes d'Allemagne sont lus avec avidité, mais ceux de l'étranger sont traduits avec un entrain remarquable. La librairie Diederichs, de Iéna, vient de publier toute une série de volumes, dont le premier est le *Programme der italienischen Modernisten*, le second *Lendemains d'encyclique ou reponse des Modernistes français à Pie X.*

Je ne puis pas songer à raconter ici, par le détail, l'affaire de la Ligue allemande contre l'Index. Cet épisode est bien loin d'avoir dit son dernier mot. Voici, en quelques lignes, ce dont il s'agit : La fameuse *Corrispondenza Romana*, qui ne comptait guère que six semaines d'existence (son premier numéro date du 23 mai 1907), publia, le 7 juillet 1907, un numéro de proportions tout à fait insolites (24 pages) intitulé : *Una lega segreta internazionale contro l'Indice e per la Cultura. Rivelazioni documentate.*

Ce jour-là il fallut bien se rendre à l'évidence et s'apercevoir que cette agence mystérieuse, que personne n'avait pris au sérieux, pouvait puiser dans les dossiers les plus secrets du Vatican.

Les plus grands noms de l'Allemagne catholique, et au premier

pourtant, à Lisbonne seulement, il y a au moins trois prêtres imbus des idées nouvelles.

Je ne puis pas songer à vous présenter tous ceux qui ont si profondément labouré le sol religieux. Ce que je puis faire, c'est de me placer par la pensée à Rome, pour suivre le regard du Souverain Pontife et vous indiquer rapidement contre quels hommes, avant tout, il a entendu agir.

*
* *

Quelques remarques préliminaires sont indispensables :

Au Vatican il y a deux choses, le pape et l'administration centrale de l'Église, qu'on peut appeler bureaux de la curie, ou sacrées congrégations ro-

rang celui du baron Von Hertling, étaient donnés comme compromis dans une vaste association secrète qui aurait eu des ramifications dans le monde entier.

Les documents reproduits étaient accompagnés de notes destinées à donner le change sur leur signification.

Cette publication provoqua dans l'élite catholique allemande une sorte de stupeur, accrue encore, lorsque, les jours suivants (en particulier le 16 juillet), on vit par la publication de *Due protocolli segreti della curia vescovile di Wirzburg. Rivelazioni documentate*, que la *Corrispondenza Romana* paraissait décidément avoir son bureau dans le cabinet de travail du Cardinal Secrétaire d'État de Sa Sainteté.

Les prétendus conspirateurs de Münster n'ont jamais été des gens masqués, et en réponse à toutes les attaques dont ils ont été l'objet, ils viennent de répondre par la publication d'un beau volume documentaire intitulé : *Indexbewegung und Kulturgesellschaft* (Bonn, 1908, x et 228 p.), par le Dr A. TEN HOMPEL en collaboration avec le Justizrat H. HELLRAETH et le Prof. Dr J. PLASSMANN, tous de Münster.

maines. Quel que soit le mot, il désigne les rouages très compliqués de la centralisation romaine.

Les papes changent, les bureaux restent; ce sont eux, pratiquement, qui assurent la continuité d'effort qui est si frappante dans l'Église romaine. Le pape, tout omnipotent qu'il soit, est comprimé en tout sens par la bureaucratie qui, en théorie, ne fait que transmettre sa parole.

Pie X est peut-être le pape le plus obstiné, le moins influençable que Rome ait connu depuis un siècle. Il fait son métier de pape infaillible avec une sincérité, une simplicité, une conviction qui ont quelque chose d'émouvant et le rendent personnellement très sympathique. S'il sent sa faiblesse, on pourrait dire qu'il est rassuré par cette faiblesse, par la persuasion qu'il a que Dieu a choisi, en lui, l'instrument le plus imparfait pour manifester sa puissance et faire éclater sa gloire. Il s'en remet donc entre les mains de Dieu, sans s'apercevoir que ce qu'il prend pour des inspirations divines, sont les vues tout à fait personnelles et individuelles que lui a données sa complète réclusion intellectuelle, politique, morale, religieuse. Jamais, peut-être, on ne vit, dans une position si élevée, une pareille absence d'hésitation, un esprit qui ne se laisse pénétrer par rien. On ne se figure pas facilement une mentalité de ce genre, en notre siècle où l'on voit tant d'hommes qui manquent de caractère, de suite, n'ont aucune

personnalité. Pie X n'en a aucune non plus, mais il a comblé ce vide, une fois pour toutes, par l'acceptation pure et simple de l'enseignement tout mécanique et extérieur qu'il reçut dans les séminaires de Castelfranco et de Trévise.

Il était trop timide pour jeter les yeux par-dessus les murs de ces instituts ; plus tard il a été trop honnête pour se laisser gagner par la maladie qui rend si antipathique une partie du clergé d'Italie, faire de la vocation ecclésiastique une carrière.

Je vous dis tout cela pour répondre à la question si fréquente des influences qui agissent sur le pape. On a beaucoup de peine à faire comprendre qu'il ne soit pas mené par les Jésuites, par exemple. Il est très sûr qu'un certain nombre de membres de la fameuse Compagnie ont leurs grandes et leurs petites entrées auprès de lui, mais on pourrait en dire autant de divers Capucins, qui, certes, ne sont pas les amis naturels, ni traditionnels, des Jésuites. On pourrait en dire autant de quelques Assomptionnistes, voire même de quelques Bénédictins, et surtout d'un groupe de Monsignori et de prêtres séculiers invraisemblables, dans le passé desquels Pie X a oublié de fouiller ; auxquels il a remis toute la direction de la police ecclésiastique, et qui se considèrent désormais, non à tort, sans doute, comme l'instrument le plus important de l'autorité et de l'unité. Ils ne font officiellement partie d'aucune des Sacrées Congrégations, mais ils les ravi-

taillent et les font marcher toutes. Ils ne sont rien, et ils sont tout.

Ce n'est donc pas parce que le P. Billot est jésuite ou que le P. Pie de Langogne et le cardinal Vivès sont capucins, qu'ils jouissent auprès du pape d'un crédit particulier; il les a choisis parce qu'il a trouvé en eux des hommes ayant les mêmes désirs et le même idéal que lui.

Est-ce que je veux nier par là la grande influence de certaines sociétés ou de certaines personnalités? Pas le moins du monde. Je vous montre simplement comment Pie X peut se rendre à lui-même le témoignage de ne pas se laisser mener, et au contraire de conduire tout. A l'heure actuelle, les évêques sont comme s'ils n'existaient pas, et le rôle même des cardinaux tend à s'effacer de plus en plus. Malgré cela, le poids de la tradition s'exerce sur le pontife et va même jusqu'à transformer les documents pontificaux, du moins jusqu'à altérer profondément l'empreinte que leur donnerait Pie X, s'il était seul à les écrire.

L'encyclique *Pascendi dominici gregis* ressemble un peu à ces lacs dont les eaux sont traversées par un fleuve, et quoiqu'on ne puisse les séparer de celles du lac, on peut pourtant ne pas les confondre. Ne croyez pas que je me livre à une critique hasardée et subjective. Des feuilles catholiques romaines très autorisées, très conservatrices, très antimodernistes, ont eu la bonté de faire une observation

que j'avais faite à part moi, mais dont j'ai été heureux de trouver la constatation chez elles. Elles ont vu que la troisième et dernière partie, celle qui traite des voies et moyens pour enrayer le modernisme, et enfin des châtiments à infliger aux coupables, était celle qui, de toute évidence, provient le plus immédiatement de Pie X.

Ainsi donc, de l'aveu même de la presse antimoderniste, l'encyclique n'est pas homogène, elle est comme ces monuments qui, de loin, ont une unité parfaite, mais qui, de près, laissent voir qu'ils ont été édifiés par divers architectes. Or, ce sont les dernières pages de la bulle, celles qui l'ont fait baptiser par les étudiants du Collège Germanique de Rome « L'Encyclica ferox », qui sont plus particulièrement l'œuvre du bon, du doux, de l'humble Pie X[1]. La contradiction qu'il y a là est tout à fait superficielle ; ceux qui ont vécu au contact des âmes du moyen âge, qui savent avec quelle tranquillité un inquisiteur, brebis du bon Dieu, quand il était dans sa cellule, pouvait se transformer en bourreau sans pitié, quand il siégeait comme membre du redoutable tribunal, comprendront aisément ces apparentes anomalies.

Veuillez ne pas vous méprendre, Messieurs, sur mon but, en ce moment ; je ne fais pas une plaidoirie. Je ne me mets pas au point de vue de ces

1. V. par ex. le *Temps* du 18 septembre 1907.

groupes de fidèles — fort restreints, à la vérité — qui, chaque fois que Pie X prend la parole, s'épuisent à chercher des formules de soumission nouvelle[1], et font ressembler la barque de Pierre, non pas à une barque où l'on pense surtout à travailler, mais à une gondole qui glisse toujours sur les mêmes eaux, et autour de laquelle évoluent, dans un décor de lanternes vénitiennes, quelques chanteurs qui s'accompagnent de la mandoline.

Je ne me mets pas non plus au point de vue contraire, c'est-à-dire à celui de certains catholiques

1. « Pie X, disait la *Croix*, dans son article de tête du 17 septembre 1907, nous apparaît aujourd'hui en quelque manière, comme le Christ rayonnant en haut de l'immortelle transfiguration de Raphaël au Vatican. Au-dessus de l'épaisse nuée où se débat le monde, il projette sur l'Église l'éclat merveilleux de la lumière surnaturelle. »

L'abbé Delfour qualifia l'encyclique de « prodigieuse », et M. Dimier annonça qu'il avait eu devant elle « un sursaut d'enthousiasme ».

La *Croix* du 19 septembre consacrait encore à l'encyclique son premier article qu'elle terminait par la phrase : « Grâce à Dieu, grâce au Pape, il fait plus clair dans le monde des intelligences et des âmes, depuis le 8 septembre ».

Un mois plus tard (19 octobre) son collaborateur Cyr définissait l'encyclique « un rayon nouveau ajouté au soleil de vérité qui éclaire le monde catholique ». V. Additions, p. 225, note 10.

Le 25 octobre, les *Armonie della Fede* donnaient le la aux effusions officielles, par une phrase, mot d'ordre, que se renvoyèrent bientôt tous les échos cléricaux d'Italie : « I modernisti non sono più ». « Les modernistes n'existent plus. »

Il ne fallut pas avoir une longue patience, pour être fixé sur la valeur et la sincérité de ces feux d'artifice et de ces lampions.

On verra plus loin un extrait des mêmes *Armonie della Fede*, avouant, à la date du 10 novembre, le tragique isolement de Pie X, abandonné par ses troupes, « qui ne comprennent plus

qui, chaque fois que Pie X parle, discutent, épiloguent et ergotent, se demandent si le pape a parlé *ex cathedra* ou non, comme homme ou comme docteur infaillible. Je comprends très bien cette attitude, tout ce qu'elle révèle de piété pour l'Église, je dis simplement que nous ne nous y plaçons pas. Nous nous mettons à un point de vue strictement historique, pour étudier l'origine de la fameuse encyclique.

Pour qui connaît le pape, son manque de culture, son ignorance de ce qui concerne le mouvement actuel des idées, au sein même du catholicisme, il est bien évident qu'il n'est pas l'auteur

ses ordres, ou peut-être ne veulent plus les comprendre » (V. ci-après, p. 91).

Et voici, ces jours-ci, un des Jésuites les plus en vue qui avoue « l'impression d'effroi, de soupçon, de désarroi qui, au lendemain de l'encyclique, se manifesta dans les milieux catholiques ». *Études religieuses* (des Pères de la Compagnie de Jésus), n° du 5 août 1908, p. 350).

On lisait en tête de la *Croix* du 17 sept. 1907, en caractères gras : « Toute la presse annonce et résume l'encyclique sur les erreurs des modernistes ».

« Dans les journaux catholiques il n'y a aucune note discordante.

« L'ardeur avec laquelle les journaux les plus anticléricaux prennent parti pour les modernistes contre le Pape, constitue pour ceux-ci, devant l'opinion catholique, une nouvelle condamnation. »

Par ces lignes, le fameux journal a prouvé seulement son ardent désir qu'il en fût ainsi : mais, en fait, les choses se sont passées tout autrement, et parmi ceux qui applaudissaient — avec sincérité — la bulle, on a pu distinguer deux groupes très nets : celui des politiciens cléricaux et celui des anticléricaux militants. (Voir aux Additions, p. 223, note 5).

de l'exposition du modernisme qui forme les deux tiers de l'encyclique. Le portrait est partial, tendancieux, unilatéral, cruel, mais il suppose une somme de lectures que le successeur actuel de saint Pierre n'a sûrement jamais faites [1].

Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'une thèse juridique, et de savoir si, en couvrant ces pages de son autorité, il ne les a pas faites siennes, il s'agit d'une recherche historique. Son importance est de nous amener à voir comment les modernistes, visés par la première partie de l'encyclique, ne sont pas ceux que Pie X aurait visés.

Pour lui, le prince du Modernisme, c'est l'abbé

1. Les journaux les plus inféodés, je ne dis pas au Saint-Siège, mais à l'orientation actuelle du Saint-Siège, ont bien senti qu'il était impossible de faire remonter à Pie X la paternité pure et simple de ce document. Ils ont donc avoué, provisoirement, les collaborations dont il était le résultat, mais bien vite la légende a repris ses droits, et le récit de l'origine merveilleuse de l'encyclique a été constitué.

Il était intéressant de suivre ce double courant dans les mêmes feuilles. Si par exemple on prend la *Croix* de Paris — de tous les journaux européens celui qui a le plus fait fête à la bulle — on la verra, dans son numéro du 14 novembre, reproduire, sans hésitation, l'information du *Momento*, disant que « le document pontifical est dû presque entièrement à la pensée et à la plume de Mgr Sardi, secrétaire des Brefs aux princes », puis dans son numéro du 21 novembre, elle racontait, en un long article, comment l'encyclique avait été composée.

Cependant M. Cyr, un des principaux collaborateurs, parlant au Congrès de la Bonne Presse, avait commencé son rapport par les paroles suivantes :

« Il y a quelques semaines, un grand événement a profondément ému l'univers chrétien.

« Au fond de la demeure où le retient captif la plus scélé-

Murri, le célèbre chef de la démocratie chrétienne (voir Additions, p. 224, note 6). L'encyclique, au contraire vise surtout et d'abord l'abbé Loisy.

Certes, le pape n'ignore pas ce dernier ; on raconta même, il y a quelques années, qu'il se faisait traduire et lire les pages les plus importantes du volume *L'Évangile et l'Église* ; mais l'abbé Loisy ne lui est jamais apparu que dans la pénombre lointaine où les séminaristes contemplent tous les hérétiques : Arius, Eutychès, Nestorius, tous « ces monstres d'orgueil » que l'Église a fulminés et dont elle a gardé soigneusement les débris dans les bocaux de son musée d'horreurs, pour l'instruction des générations futures.

L'abbé Murri, au contraire, c'est le révolté en chair et en os avec lequel on s'est mesuré, par lequel on a été blessé au vif, par le regard perçant duquel on se sent suivi et avec lequel on entreprend

rate *combinazione* des temps modernes, un vieillard s'est agenouillé devant son crucifix de bronze, il a longuement prié, longuement médité, puis, après s'être mis en Dieu, *in Domino*, il a écrit quelques pages de latin que l'électricité et la vapeur ont semées en vingt-quatre heures dans tous les coins du monde civilisé » (*Croix* du 19 octobre).

Ne sera-t-il pas indiscret, après cet éclat d'ardente admiration, de faire entendre une note plus calme et de parler de l'encyclique, du point de vue de la forme littéraire ?

On n'a jamais dit que l'infaillibilité pontificale engageât la langue des bulles ; on a bien fait : elle serait bien compromise cette fois. Les traductions officielles ne sont pas strictement fidèles, et dans la française, par exemple, le style n'est pas seulement bizarre, il est émaillé de quasi contre-sens. (V. p. 226, note 11).

une sorte de duel à mort[1]. Les lecteurs de l'encyclique *Pascendi* se sont étonnés de sa violence : elle aurait été bien plus violente, si elle avait été tout entière rédigée par le pape. Vous venez en effet de voir que la partie la plus dure était justement celle qui avait le pape pour auteur ; mais il y a plus : la première partie, rédigée par le pape, existe. Il avait tellement à cœur d'être compris qu'il l'a faite en italien : cela s'appelle l'encyclique *Pieni l'animo*, du 28 juillet 1906. Mettez-la en tête de la troisième partie de la bulle Pascendi et vous verrez l'unité d'inspiration et aussi de colère.

Pieni l'animo est tout entière dirigée contre l'abbé Murri et « ses complices ». On ne le désigne pas nommément, par peur de violer avec trop d'éclat la tradition, mais on le désigne du doigt. C'est l'homme qui habite là-bas cette maison de Torrette[2].

1. Je fais allusion ici à un fait qui remonte au temps où le futur Pie X était encore patriarche de Venise. Il crut devoir interdire aux prêtres de son diocèse la lecture des journaux de M. Murri, et ajouta à l'interdiction les plus vilaines insinuations sur la personne du prêtre démocrate. Celui-ci était, à ce moment, l'hôte du cardinal Manara, archevêque d'Ancône, auquel il demanda conseil. Il écrivit ensuite au patriarche de Venise une lettre — datée du palais archiépiscopal d'Ancône — vibrante d'indignation.

Pie X aujourd'hui venge le cardinal Sarto.

2. Petite localité sur les bords de l'Adriatique, entre Ancône et Falconara, où résidait alors le célèbre abbé. Sur l'ordre de Pie X, il est retourné dans son diocèse d'origine (Fermo), où il vit retiré chez son oncle, le curé de *Gualdo di Macerata*. Cette localité se trouve à sept heures de diligence de la station de Tolentino (Marche).

Les deux encycliques méritent, l'une et l'autre, le nom d'*encyclica ferox*, mais la plus féroce des deux est encore *Pieni l'animo*. Dans la bulle *Pascendi*, les rédacteurs n'ont pas pu s'empêcher de reconnaître que les Modernistes se recommandent — si on ne leur en fait pas tout à fait un crime, on le leur reproche du moins comme une inconséquence — se recommandent, dis-je, par leurs vertus. Pie X, lui, voit les choses tout autrement. Par définition, le partisan des idées nouvelles est un être malfaisant, qui a tous les défauts et tous les vices.

« Une atmosphère empoisonnée, dit-il, corrompt grandement les esprits de nos jours, et ses effets mortels sont ceux que déjà l'apôtre saint Jude a décrits : « *Ces hommes eux aussi, souillent leur chair, méprisent la souveraineté, injurient les gloires*[1] ; outre la plus dégradante corruption des mœurs, ils ont le mépris ouvert de toute autorité et de ceux qui l'exercent. »

Ainsi, voilà Pie X qui, à cette génération de jeunes prêtres italiens qu'il devrait connaître, avait le courage d'appliquer les terribles paroles que vous venez d'entendre.

L'originalité de Murri et de ses collaborateurs de la « Lega Democratica Nazionale » a été de poursuivre de front une double rénovation, la rénovation politique et la rénovation intellectuelle et religieuse.

1. *Hi carnem quidem maculant, dominationem autem spernunt, majestatem autem blasphemant*, Jude 8.

Étant arrivés eux-mêmes, par le chemin des idées démocratiques, à n'avoir plus peur du peuple, puis à n'avoir plus peur de la science, ils ont créé, dans l'Italie tout entière, des groupes nombreux, dirigés, plus ou moins ouvertement, par la partie la plus dévouée du clergé, et vus avec sympathie par divers évêques.

Un fait qui a passé inaperçu, ce qui ne l'empêche pas d'être considérable, c'est que la Lega Democratica Nazionale, qui avait été jusqu'ici un mouvement essentiellement masculin, a eu une activité assez profonde pour que les éléments féminins aient voulu y prendre part. Dans diverses régions se sont constituées des « Sections Féminines » auxquelles personne n'aurait pensé, il y a quelques années, et qui ont germé tout naturellement[1]. Cette éclosion non prévue, non préparée, est bien significative, quand on songe à l'effacement dans lequel

1. Du 24 au 30 avril 1908 s'est tenu, à Rome, le Premier Congrès des femmes d'Italie, qui a eu dans toute la Péninsule un immense retentissement. Par contre, on peut dire que les pays étrangers (ou du moins leur presse) n'ont pas apprécié ces discussions à leur juste valeur. Leur importance vient d'abord de ce que toutes les classes de la société s'y sont rencontrées dans un désir de travail, d'effort et de progrès en commun. Les courants d'opinion les plus opposés étaient représentés, et grâce à une bonne volonté réciproque, sans que personne sacrifiât rien de ses convictions, les discussions purent être sérieuses et efficaces. Le rôle joué dans ces importantes assises par les membres ou les amies de la *Lega Democratica Nazionale* a été une des causes de leur succès.

la tradition s'efforce de maintenir la femme en Italie[1].

Un autre groupe, qui entretient avec celui-ci les plus cordiales relations, c'est celui des jeunes gens de Milan qui dirigent le *Rinnovamento*, revue fondée il y a un peu plus d'un an, et qui fait excellente figure, même si on la place à côté des quatre ou cinq périodiques les plus importants de l'Europe, au point de vue intellectuel.

Il est difficile, pour des étrangers, de se faire une idée exacte de l'influence profonde de Murri et de ses disciples, parce que leur activité est très dispersée et se manifeste par une quantité de publications, de conférences, d'efforts très divers, et que tout cela a des centres plutôt qu'un centre. Le groupe de Milan, au contraire, tout en ayant des amis et des ramifications dans toute l'Italie a beaucoup plus d'unité. Il a eu le bonheur et l'enviable honneur d'avoir pour parrain Antonio Fogazzaro. Le filleul, vous l'avez déjà vu, se montre digne d'un tel parrain; je ne crois pas me tromper en allant plus loin et en disant que la fondation du *Rinnovamento*, la constitution d'un public intelligent et sympathique autour de lui, est un indice de vitalité intellectuelle et morale auquel on n'aurait pas pu s'attendre il y a dix ans.

1. Les groupements féminins ont comme centre un « Segretariato Femminile » à Turin, 37, via della Zecca, dirigé par Mme Luisa Giulio-Benso.

Je ne voudrais pas gêner la modestie de ces jeunes gens, mais je ne vois pas pourquoi je tairais que j'éprouve pour eux plus que de la sympathie, du respect et de l'admiration. Voir se constituer définitivement un groupe qui, pendant de longues années, s'était préparé tranquillement dans l'effort intellectuel et dans cet autre effort qui s'appelle la prière, qui avait prêté l'oreille à toutes les voix qui parlaient à leur pays de renaissance et de virilité, voix d'évêques, voix de philosophes, de poètes, de savants, voix de moines réformateurs et aussi voix du peuple, qui se révolte contre le matérialisme clérical et les inénarrables pauvretés du doctrinarisme anticlérical ; voir ces hommes qui, après avoir fait en plein siècle leur noviciat d'apôtres, se présentent devant leurs concitoyens, sourds aux anathèmes de la droite et aux railleries de la gauche, est un spectacle qui partout serait d'une réelle beauté, mais qui, se produisant dans un pays latin, devient un événement considérable [1].

L'autorité ecclésiastique a fait leur procès, et on a vu cet autre spectacle bien suggestif d'hommes qui, s'ils avaient péché contre les mœurs, traîné leur jeunesse dans le vice, auraient trouvé toutes les absolutions possibles ; mais qui, ayant commis le crime de vouloir travailler, dire sincèrement à

1. *Il Rinnovamento*. Milan, 15, via Bigli. Prix de l'abonnement, 16 fr. par an. Paraît six fois par an par fascicules in-8 de 200 pages.

celui qui s'intitule par excellence père, leurs besoins, leurs préoccupations, lui ouvrir leur âme, non seulement n'ont pas été écoutés, mais ont été brutalement excommuniés.

Le décret porté contre eux n'allègue qu'un motif : ils sont accusés de s'être comportés en docteurs de l'Église qui auraient eu l'insupportable orgueil de vouloir en remontrer à leurs maîtres. L'auraient-ils fait, le mal n'eût peut-être pas été bien grand, et je connais des parents qui ne jettent pas par la fenêtre tout enfant qui prétend en savoir plus que père et mère. Mais c'est là une question de fait. La collection du Rinnovamento se vend et s'achète. Je ne crois pas que, dans aucun des articles, vous trouviez l'insupportable orgueil qui a si fort excité la colère du Saint-Siège.

Le groupe du « Rinnovamento » est essentiellement composé de laïques ; celui qui, à Rome, inspire *Nova et Vetera*, publication mensuelle née après l'encyclique — ce qui vous prouve que celle-ci n'a rien tué ni rien arrêté — est au contraire surtout composé d'ecclésiastiques[1].

1. *Nova et Vetera*, revue de quinzaine, 13 fr. 50 par an. Bureaux, 10, via della Scrofa, à Rome. On peut s'adresser à l'administrateur, pour se procurer tous les ouvrages concernant le mouvement moderniste en Italie. Il envoie gratuitement, sur demande, le règlement de la « Société Internationale Scientifique et Religieuse ».

Depuis que ce qui précède a été écrit, la Revue *Nova et Vetera* a été obligée de suspendre sa publication.

La plupart de ses abonnés étaient des prêtres, qui cher-

Interdite sous les peines les plus sévères par le cardinal vicaire, elle continue son chemin et vient de consacrer tout un de ses numéros à l'étude et à l'analyse des derniers ouvrages de l'abbé Loisy. Elle est publiée par la Librairie Internationale scientifique religieuse, qui avait déjà édité la « Réponse des Modernistes », traduite récemment en anglais avec une très importante préface par le Rév. A.-L. Lilley. Un grand nombre d'entre vous ont lu cette œuvre et, guidés par le très sympathique vicaire de Sainte-Marie, ont pu en voir la valeur exceptionnelle. Un détail matériel qu'on a oublié de mentionner, je crois, dans l'édition anglaise et qui est précieux comme indice du réveil d'intérêt en Italie pour les questions religieuses, c'est que le *Programma dei Modernisti*, œuvre anonyme, qu'aucun nom n'imposait par conséquent à l'attention de la foule, lecture non seulement sérieuse, mais par endroits difficile, a été épuisée en quinze jours.

Il s'en faut de beaucoup que ce que je viens vous dire puisse vous donner une idée exacte de l'ampleur du mouvement moderniste en Italie : pour le faire, il faudrait vous signaler encore une foule d'au-

chèrent d'abord à éluder la surveillance, mais à la fin que cela devenait impossible. Voir aux additions, p. 224, note 7.

Autour de Pie X on se réjouit de ces disparitions, comme si elles constituaient des succès pour la cause de la foi !

tres publications qui procèdent à des degrés divers de la nouvelle orientation. La *Vita Religiosa*, la *Rassegna Nazionale*, les *Pagine Buone*, le *Savonarola*, les *Battaglie d'Oggi*, la *Libertà*. Je les nomme pêle-mêle et naturellement sans la moindre préoccupation de les classer ou même d'être complet.

Voilà les hommes et les publications que Pie X poursuit tout d'abord. Don Romolo Murri lui paraît plus coupable et plus redoutable que Loisy, que Tyrrell et que tous les autres, non seulement parce qu'il le connaît, mais parce que Murri se rend coupable d'une hérésie pire que toutes les autres, celle de ne pas adorer l'ordre politique et social actuel comme un fétiche[1].

1. La mesure prise contre les abbés Dabry et Naudet, auxquels un décret de l'Inquisition, en date du 13 février 1908, intimait l'ordre de cesser immédiatement la publication de la *Vie Catholique* et de la *Justice Sociale*, a causé en France une profonde impression. C'était, en effet, la preuve éclatante — ces prêtres ne se sont jamais occupés de questions dogmatiques et sont appuyés par leurs évêques, qui se portent garants de leur orthodoxie — que Rome considère désormais les efforts de Léon XIII comme une erreur, et qu'elle ne tolérera plus que ses prêtres soient, en politique, les adversaires des conservateurs.

S'il en fallait une nouvelle preuve, on la trouverait dans le numéro du 21 novembre 1908 de la *Corrispondenza Romana*. Sous le titre : « Après le jubilé de Pie X », la fameuse agence a donné un de ces articles-programme où on peut aller chercher, par avance, la direction que Mgr Benigni et la Secrétairerie d'État entendent imprimer aux affaires ecclésiastiques. Je le cite d'après l'édition française et regrette de ne pouvoir reproduire toute la pièce.

On y avertit les catholiques de France de ce qu'on attend

De même pour les jeunes gens de Milan. Il les connaît. Jadis, comme évêque, puis comme patriarche, il leur avait distribué des médailles, des bonbons, des bénédictions, toutes ces menues faveurs dont le clergé italien est volontiers prodigue.

Devenu pape, il avait espéré les voir devenir de bons petits garçons soumis, qui demanderaient à l'Église son appui contre les grèves et la Révolution, et qui en retour lui feraient hommage.

La résistance qu'il a rencontrée ne lui parait

d'eux. Le grand devoir désormais est de « jubiler Pie X ».

« Ce serait vraiment superficial *(sic)* de faire tenir l'amour de Pie X dans l'adresse *(sic)* d'hommages même enthousiastes, dans l'offrande de dons magnifiques, ou dans un pieux pèlerinage auprès de son auguste personne. Certes, toutes ces manifestations affectueuses sont excellentes, mais combien passagères ou insuffisantes s'il ne s'y ajoutait la parfaite soumission de l'esprit et une correspondance absolue des intentions et des volontés.

« Jubiler Pie X, c'est donc avant tout (ai-je entendu) se surnaturaliser, car quel Pape fut plus surnaturel que celui-là.....

« Si on me permet d'employer l'expression imparfaite, mais courante, de la politique de Pie X, jubiler Pie X c'est se faire les hommes de cette politique pour la faire mieux et plus vite réussir.....

« Jubiler Pie X, c'est donc, après que toutes nos intentions auront été surnaturalisées — *évangéliser le peuple de France*, village par village, rue par rue, homme par homme. C'est créer partout des *Comités paroissiaux* pour promouvoir les œuvres dans la paroisse, et des *Associations de pères de famille* pour défendre la foi des jeunes générations. »

Je m'arrête ne pouvant tout citer. Un prochain avenir nous dira si le clergé de France acceptera ce programme d'activité. Durant les fêtes du jubilé, le Saint-Siège a trouvé tout naturel que la fille aînée de l'Église apportât son obole, tout comme au temps où elle n'était pas persécutée et réduite à la misère. Si on accepte son argent, on n'accepte guère ses avis. Les évêques

donc pas seulement un fait ecclésiastique, mais un fait politique qui le met encore plus en souci. Il voit tous les fondements renversés, toutes les autorités méprisées, et c'est par là que lui, le Pontife de l'Église Romaine, s'est tout naturellement trouvé l'ami, l'allié du protestant luthérien S. M. l'empereur Guillaume II.

Quel que fût leur désir d'entrer dans cet ordre d'idées, les théologiens que le pape réunit autour de lui, pour préparer la condamnation du modernisme, ne purent cependant pas arriver à ce degré d'ineffable simplisme. Tout aussi mal disposés que

ont été très fêtés, mais fêtés à distance. A la fin de l'an de grâce 1908, ce sont MM. Rocafort, Bellaigue et Flourens qui représentent les catholiques de France à Rome.

Beaucoup de nos compatriotes étaient entrés par avance dans les vues si crûment indiquées par la *Corrispondenza Romana*. Une fièvre d'organisation sévit un peu partout, et il suffit d'un coup d'œil sur les principaux organes catholiques, pour en trouver des preuves. Aux personnes curieuses de psychologie et d'histoire, on peut signaler comme particulièrement intéressant à cet égard, le « Guide d'Action Religieuse » publié à Reims, 48, rue de Venise. On y verra comment certains catholiques sont arrivés à appeler religieuse une activité qui n'est inspirée que par de pauvres préoccupations politiques.

Plus l'effort est grand, plus la défaite sera retentissante : l'enrégimentation des électeurs dans un pays tel que la France ne conduira jamais qu'à des déboires.

Mais nous avons le devoir de regarder au-delà de ces défaites qui ne seront qu'un juste châtiment de ceux qui se servent de Dieu et de l'Église pour de si matérielles entreprises, et de prévoir le jour prochain où l'esprit de secte ainsi créé par le cléricalisme, se retournera contre lui et enrégimentera pour la croisade anticléricale le personnel de toutes ces usines dont lui, le premier, n'a pas su respecter la liberté.

lui pour la démocratie ou les Droits de l'homme, ils avaient pourtant une formation théologique trop forte, pour ne pas voir que la vraie question était plus haut.

De plus, la plupart de ces théologiens n'étaient pas italiens ; ni le P. Billot, ni le P. Janssens, ni le P. Wrenz, ni le P. Fleming, ni le P. Pie de Langogne ne le sont. Se plonger dans la lecture des innombrables productions de Murri, qui leur semblait un tribun populaire plutôt qu'un vrai théologien, ne leur souriait peut-être pas. La place occupée par Murri dans les préoccupations du pape, leur paraissait une sorte d'illusion d'optique. Il y en a même qui ressentaient un peu de mauvaise humeur : ils supportent par habitude que le pape soit italien, mais que l'hérésiarque du modernisme soit italien, leur était désagréable. Cela faisait trop de gloire pour l'Italie.

S'ils ne connaissaient pas Murri, ils connaissent Loisy. Le terme connaître est ici une manière de parler, je veux dire qu'ils avaient lu et relu ses deux petits livres, et s'étaient sentis en face d'un adversaire singulièrement redoutable.

C'est ainsi que la place occupée par Murri dans l'encyclique *Pieni l'animo*, est occupée par Loisy dans l'encyclique *Pascendi* et dans le Syllabus *Lamentabili*.

Et voilà comment le pouvoir le plus absolu qu'il y ait jamais eu sur la terre, au moment même où

il est exercé par un pontife qui croit, sans ombre d'hésitation, à son infaillibilité, dépend de collaborateurs invisibles et sans responsabilité. Il a la plénitude du pouvoir, mais sa liberté est tout à fait limitée, et vous venez de voir quelques-unes des influences qui, en fait, ont supprimé cette liberté dans un de ses actes les plus solennels.

On a calculé que sur LXV propositions condamnées par le Syllabus, Loisy en a fourni à peu près cinquante. La place qu'il occupe dans l'encyclique n'est guère moins grande. Avec lui on a visé pêle-mêle un certain nombre d'autres modernistes, soit que les rédacteurs aient eu honte d'être si peu au courant de l'ensemble du mouvement, soit qu'on ait voulu se donner la joie d'avertir tel ou tel, que le regard vengeur de l'autorité est désormais sur lui.

Dans la bulle *Pieni l'animo*, comme dans le Syllabus *Lamentabili* et dans l'encyclique *Pascendi*, les hommes visés représentent des principes, et ce qui émerge partout, c'est le conflit entre la religion et la science. Pie X, se rendant coupable de ce qu'il reproche si amèrement à ses victimes, part de l'*a priori* que la science doit être la domestique de la foi. Les modernistes ne songent ni à soutenir cette thèse, ni à défendre la thèse contraire. Ils observent les faits, et s'aperçoivent bien vite qu'au moyen âge, la religion a protégé la science, l'a abritée, l'a sauvée.

Pendant cette période, l'Église a pris, tout naturellement, vis-à-vis de celle qu'elle hospitalisait, l'attitude du commandement.

Des relations séculaires de cette sorte laissent des traces qu'une génération ne suffit pas à effacer.

Plus tard, la science, après avoir pendant longtemps senti toute la reconnaissance qu'elle devait, après s'être faite humble et petite devant son hôtesse, lui avoir rendu tous les services qui étaient en son pouvoir, a pourtant peu à peu vu ses sentiments se modifier. Devenue forte et robuste, elle a senti des pensées d'indépendance sourdre en son cœur.

Le jour des grandes explications est venu. L'Eglise a reproché à la science son ingratitude, puis lui a offert de rentrer en grâce, à condition d'en revenir aux antiques relations qui faisaient de l'une une bienfaitrice et de l'autre une obligée.

La science n'a pas prêté l'oreille à ce langage. Volontiers elle penserait que les services qu'on lui a rendus, jadis, n'étaient pas si désintéressés.

Les choses en sont là, et la crise est en ce moment à son état aigu. Mais, comme dit le proverbe italien, le temps est galant homme. Les Modernistes sont arrivés, et je crois bien m'apercevoir qu'ils vont tout arranger. Regardez ce qui va se passer, ce qui déjà se prépare. La science n'est pas une entité, elle est représentée par des hommes qui sont parfois très jeunes, et qui n'ont peut-être

pas toujours eu pour les gens d'Église, ces attentions, ces dévotions, que ceux-ci aiment tant. Mais ce sont d'honnêtes gens qui, au fond, ont très bon cœur. Si je ne me trompe pas tout à fait, ils sont à la veille de rendre à l'Église des services éminents et de lui prouver leur reconnaissance.

Au moyen âge, l'Église a sauvé la science ; au xx[e] siècle, ce sera la science qui sauvera l'Église!

Que sont, en effet, tous ces mouvements d'idées et d'études qui s'organisent autour des questions religieuses, ces chaires d'histoire des religions qui se fondent de tous côtés, sinon la reconnaissance explicite de l'importance du fait religieux. Comment les Églises, qui se sentent établies sur le roc, pourraient-elles songer à trembler ; comment ne verraient-elles pas l'occasion qui leur est offerte d'exposer à tous leurs titres de noblesse?

Je sais bien qu'on s'en va disant : « l'histoire des religions est organisée dans un esprit d'opposition à l'Église. » — Mais qu'importe ? Tous les efforts du monde parviendront-ils à supprimer quelque chose qui existe ? Admettons que la plainte soit justifiée ; mais alors le résultat ne sera que plus éclatant. Certains représentants des Églises s'écrient qu'on fait le procès de la foi ; mais la foi ne doit-elle pas en être contente? Si même on lui proposait de nommer ses juges, ne se récuserait-elle pas, ne dirait elle pas : « Je suis sûre de moi. Qu'aurais-je à craindre ? »

Il est bien possible que quelques égarés soient allés

une fois chercher tel ou tel maître de la science et lui aient murmuré à l'oreille : « Viens et maudis-moi ce peuple ! » Mais alors même qu'il y aurait des savants assez étrangers à l'esprit scientifique, pour se mettre en route avec de pareilles intentions, les hommes de foi véritable pourraient-ils se trouver troublés ou tremblants ? N'ont-ils pas lu, dans le livre sacré, les pages montrant Balac allant suborner Balaam : « Viens, je te prie, maudis-moi ce peuple, car il est plus puissant que moi ; peut-être ainsi pourrai-je le battre et le jeter hors du pays, car je sais que celui que tu bénis est béni, et celui que tu maudis est maudit ».

Mais Balaam, parvenu au sommet de la colline, ne peut pas maudire celui que l'Éternel a béni, et une force qu'il ne connaît pas ne met sur ses lèvres que des paroles de bénédiction :

Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Jacob !
Tes demeures, ô Israël,
Elles s'étendent comme des vallées,
Comme des jardins auprès d'un fleuve !

(Nombres, XXIV.)

III

Mesdames, Messieurs,

Dans les conférences précédentes, je me suis efforcé de vous montrer que l'orientation catholique nouvelle ne détruit rien, mais qu'abandonnant le point de vue purement métaphysique et la méthode dialectique qui a été jusqu'ici celle de toutes les théologies comme de toutes les antithéologies, elle transforme, par là même, notre activité intellectuelle, religieuse, morale.

Soit, par exemple, la question par excellence, celle de l'autorité : vous savez que la philosophie du moyen âge avait fait à peu près le raisonnement suivant : pour avoir le droit de commander et d'être obéi, il faut être la vérité suprême, donc l'Eglise, puisqu'elle commande, est la vérité suprême.

La Réforme vint, et sans se laisser arrêter par ce fait, pourtant bien clair, que c'est l'Eglise qui est antérieure à la Bible, et non pas le contraire, elle

opposa l'autorité de la Bible à celle de l'Église ; elle fut presqu'aussitôt suivie par le pur rationalisme qui, partant toujours des mêmes prémisses, opposa la raison humaine tout à la fois à l'Église et à la Bible.

La philosophie médiévale ne se doute même pas de la vie de l'Église ; le protestant est condamné à de vrais tours de force, parce qu'il ne voit pas que l'unité de la Bible n'est pas une unité de substance et d'essence, mais une unité de développement et de vie ; le rationaliste est obligé de parler comme si la raison d'un anthropophage et celle d'un de nos concitoyens étaient identiques. Ces trois systèmes sont également erronés, puisqu'en contradiction avec les faits. Ce qui les a fait naître et ce qui les a fait durer, ce n'est pas le caprice de la pensée d'un homme ou d'une époque, c'est qu'ils furent nécessaires à un moment donné. Ce sont comme des abris à la fois indispensables et provisoires que l'humanité, dans sa marche vers les hauteurs, a été obligée de se bâtir, pour s'y réfugier, s'y recueillir, y prendre de nouvelles forces.

***

L'immense majorité de l'humanité a besoin de confondre la loi avec le droit, pour la respecter ; elle ne peut pas se faire à l'idée d'une loi qui ne serait pas absolue et ne serait qu'une approximation

pénible et graduelle. Les êtres inférieurs n'obéissent qu'à la force, mais peu à peu, derrière la force brutale, s'épanouit l'idée d'une force morale ; le tyran lui-même place sa tyrannie sous la protection d'une puissance qui le dépasse : c'est de Dieu qu'il a reçu l'investiture. L'humanité ne s'arrête pourtant pas là, et peu à peu le moment arrive où, pour respecter la loi, elle n'a plus besoin de la croire descendue du Sinaï, au moment où la loi oblige, là même où elle ne pourrait pas contraindre, simplement parce qu'elle répond à notre meilleur nous-même.

Qui pourrait dire qu'il n'y a pas là trois étapes réellement parcourues par l'humanité, et que chacun de nous doit parcourir, en quelque sorte, dans sa vie individuelle?

Nous trouvons l'autorité, à notre naissance, dans notre berceau : A peine avons-nous balbutié nos premières paroles, que déjà elle ne s'impose plus ; elle cherche à se légitimer, se fait caressante, persuasive, et veut bien plus évoquer un écho dans la conscience de l'enfant que se faire craindre et obtenir certains résultats.

L'enfant n'est pas une machine destinée à faire ceci et cela ; il est une âme, une individualité. L'éducation n'a pas pour but de lui faire donner notre note, mais la sienne ; elle n'a pas pour but de lui faire éternellement répéter les mêmes paroles, mais de le munir d'un héritage qu'il agrandira, de le gui-

der sur une voie où nous l'accompagnerons encore quelques jours, toujours plus haut.

Cette autorité, d'où vient-elle? est-elle absolue? transcendante? Autant de questions qu'on se posait autrefois et auxquelles personne ne songe plus. Jadis l'autorité comportait le droit de vie et de mort du père sur ses enfants : aujourd'hui cela nous paraît monstrueux, et ce qui, il y a quelques siècles encore, était dans la loi, serait maintenant le plus abominable des crimes. Il n'y a pourtant pas eu de révolution. Notre civilisation est encore, en grande partie, basée sur le droit romain. Il y a eu évolution ; et, notez-le bien, les mœurs ont précédé les lois. Aujourd'hui, les parents se rendent très nettement compte qu'ils sont faits pour leurs enfants, et non leurs enfants pour eux. Ce petit être de rien n'est pas à vous, mais vous êtes à lui.

Il en est tout à fait de même pour l'autorité religieuse. Elle nous prend dès le berceau, nous appelle ses enfants, et nous le sommes en réalité, puisque nous lui devons le langage par lequel nous exprimons nos émotions les plus profondes et nos aspirations les plus élevées ; mais ce langage n'est pas un but, il n'est qu'un moyen, qu'un instrument, qu'une mise en train, pourrait-on dire.

L'Église n'est pas le but ; elle est mère, elle est éducatrice ; mère d'autant plus digne d'être mère, qu'elle s'oublie mieux elle-même. Elle se réjouit de voir ses enfants porter son nom, lui ressembler

Elle se réjouit surtout, quand elle apprend qu'ils ont découvert des horizons qu'elle ne soupçonnait même pas.

Tel est, si je ne me trompe, le point de vue du modernisme, en ce qui concerne l'autorité. Les querelles entre protestants et catholiques, opposant la Bible à l'Église ou l'Église à la Bible, n'ont pour lui qu'un intérêt historique. Elles lui paraissent aussi étranges que la conduite d'un fils qui opposerait l'autorité paternelle à l'autorité maternelle; lui les accepte toutes les deux conjointement, solidairement, dans un esprit de liberté et de vie. Bien loin de les abolir, il les intériorise.

Vous pensez peut-être, Messieurs, que tout cela s'arrange très bien en paroles ou sur le papier; mais que, dans la réalité journalière, l'autorité domestique, comme l'autorité religieuse, est représentée par des êtres humains, dans le royaume desquels la vie n'est pas si facile que dans celui des abstractions. Je n'en disconviens pas. Il est évident que la claire vision du but de l'éducation est aussi rare dans l'Église que dans la famille.

Il y a des pères et même des mères qui sont des monstres, et quelquefois l'autorité religieuse est représentée par des incapables, des indignes ou des inconscients séniles.

Si elle veut être respectée, il faut naturellement que l'autorité se rende respectable et ne veuille pas empiéter maladivement sur un terrain qui n'est pas

le sien. Il n'est pas facile de tracer des limites. Mais qui de vous admettrait qu'un laboureur, dont le fils devient ingénieur, essayât de diriger celui-ci dans ses calculs scientifiques, sous prétexte d'autorité paternelle. Nous avons aimé, naguère, voir le Président de la République française donner la place d'honneur à sa vieille mère, humble paysanne à bonnet blanc; nous avons surtout aimé sentir vibrer dans sa voix l'amour, la reconnaissance, l'admiration, mais qu'aurions-nous pensé si l'humble paysanne, au lieu de savourer et de repasser toutes ces choses en son cœur, avait oublié son rôle de mère et eût prétendu donner à l'homme d'État des directions ou des ordres?

L'histoire a connu des erreurs de ce genre; elle en contemple une en ce moment, quand elle voit l'Église oublier son rôle et prétendre dicter à ses enfants ce qu'ils doivent penser en philosophie, en politique, en histoire, voire même dans les sciences naturelles.

On me dira que l'opinion scientifique est quelque chose de très infirme, très variable, sujet à mille erreurs. Rien n'est plus exact : un enfant de 15 ans en sait toujours beaucoup moins que son père, mais il en sait plus et il sait mieux sur certains sujets. Les parents d'une intelligence moyenne sentent cela. Faut-il penser que l'Église ne finira pas par le comprendre aussi, et qu'elle voudra continuer à imposer les sottes décisions des congrégations

romaines, composées d'hommes qui croient savoir sans avoir appris? Elle l'a déjà compris car il ne faut pas se laisser tromper par les mots. Or c'est précisément la faute que j'ai commise tout à l'heure en me laissant entraîner à appeler Église ce qui n'est que son gouvernement. Pie X, avec ou sans les bureaux de la curie, n'est pas plus l'Église, que Louis XIV n'était l'État, ou qu'un ministère n'est la France.

L'Eglise, c'est la société de ceux qui se réclament du Christ, et c'est surtout cette société, encore plus vaste, de ceux qui, sans le savoir et sans connaître son nom béni, vivent de son esprit et continuent son œuvre. « J'ai aussi d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau; elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Ce n'est pas l'Église, mais le gouvernement actuel de l'Eglise, qui n'a rien compris à la crise de l'autorité. Il n'a vu qu'une révolte que quelques mesures violentes suffiront à étouffer, dans ce qui est la suite normale, légitime, fatale, de l'évolution de la conscience contemporaine.

La notion d'autorité a été transformée dans la famille; elle l'a été aussi dans l'école, où le *Magister dixit* a fait place à la méthode d'excitation intime de l'individu par la pensée traditionelle; elle l'a été dans l'Etat, où le sujet est devenu citoyen; elle se transformera aussi dans le domaine religieux, et là aussi elle s'intériorisera. Il n'y aura pas d'un côté,

omniscience, et de l'autre, ignorance absolue; d'un côté, tyrannie, et de l'autre, servitude : il y aura compréhension, il y aura obéissance; obéissance d'un être qui sent, avec sa faiblesse, le besoin de se laisser guider, mais qui pressent déjà des horizons plus vastes, entend le soupir mystérieux de la création en travail, veut y trouver le poste du vaillant laboureur, donner sa note dans l'harmonie des mondes.

Sachons être patients. Ce que le gouvernement de l'Église d'aujourd'hui ne comprend pas, son gouvernement de demain le comprendra. Ni Pie X, ni le cardinal Merry del Val, ni Mgr Benigni, ni les Éminentissimes cardinaux de la Commission biblique, qui ne tiennent aucun compte des travaux des Consulteurs[1], ne sont éternels.

Ne vous trompez pas sur mes paroles, Messieurs. Je souhaite à tous ces personnages une vie aussi

1. La Commission pontificale des Études bibliques qui a, dans ces derniers temps, donné de si étranges jugements en ce qui concerne le Pentateuque, le Quatrième Évangile et Isaïe, est composée des cardinaux Rampolla, Satolli, Merry del Val, Segna, Vivès y Tuto.

Ces éminents personnages, tout à fait étrangers aux études bibliques, sont seuls membres effectifs, seuls à voter les réponses qui ont si fort étonné le monde savant.

Il y a bien, à côté ou plutôt au-dessous d'eux, une cinquantaine de consulteurs, en partie au moins, au courant des questions, mais de l'avis desquels on ne tient aucun compte, s'il va à l'encontre des vues des cardinaux.

Les décisions de cette commission sont très importantes comme reflet exact du niveau scientifique et intellectuel de la curie romaine.

longue que possible, et c'est de tout mon cœur que je voudrais me prosterner à leurs pieds et leur répéter efficacement le vœu des anciennes liturgies : « Ad multos annos ! » Oui, je souhaite qu'ils aient une vie longue, et qu'aucun obstacle extérieur ne vienne contrarier l'épanouissement du système et n'empêche ses fruits d'arriver à toute leur maturité. Les modernistes n'ont pas de meilleurs collaborateurs.

On ne fait pas des martyrs impunément. La conscience catholique, non seulement la conscience catholique populaire, mais la conscience catholique de la hiérarchie, n'est déjà plus avec l'autorité suprême. Entendez-moi bien. On ne songe pas à rompre avec elle, mais on regrette ses mesures, on en est blessé, voire même scandalisé. Que peut être une autorité spirituelle, lorsqu'elle ne songe même pas que l'épée ne suffit pas, qu'il faudrait tout au moins tenir de l'autre main la lumière, cette lumière ne fût-elle qu'une modeste lanterne ! Que peut être une autorité spirituelle qui ne songe même pas à faire homologuer ses décrets par la conscience de ses membres ! De là l'immense désaffection qui a envahi l'Église et dont on trouve l'aveu dans les colonnes des journaux qui sont les plus fidèles interprètes de la pensée pontificale.

Voici ce qu'on a pu lire, par exemple, dans les *Armonie della Fede*, du 10 novembre 1907 :

« Un fait indéniable, c'est que le modernisme,

cette synthèse de toutes les hérésies, qui a pénétré jusqu'au cœur de l'Église, cette apostasie latente qui préoccupe si fort Pie X, ces erreurs qui se sont glissées dans toutes les branches de la discipline ecclésiastique, allant jusqu'à miner l'ensemble même du dogme, beaucoup, oui, beaucoup, beaucoup de prêtres n'y font pas même attention ! Un fait indéniable, c'est que, même aujourd'hui, la plupart d'entre eux sont là, debout devant l'encyclique, l'air tout étonné comme s'ils ne la comprenaient pas, ou comme s'ils s'ingéniaient à y chercher quelque idée pour s'orienter, et comprendre l'utilité de ce document. Et il s'ensuit que l'acte pontifical perd son efficacité. *Le pape est laissé presque seul dans la bataille*, comme un général qui se porte trop en avant contre les ennemis et qui est *abandonné par ses soldats*, qui n'entendent plus ses ordres ou ne les comprennent pas, ou *peut-être* ne veulent pas les comprendre. »

Cet état d'esprit du troupeau réagira fatalement sur ses conducteurs. Le jour n'est peut-être pas loin où les catholiques du monde entier s'étonneront qu'une église, qui est universelle, soit pratiquement dirigée par une administration exclusivement italienne et romaine.

Et déjà de tous côtés des catholiques, qui ne sont même pas modernistes, posent le problème de l'autorité, non pour nier l'autorité, mais au contraire pour lui mieux obéir. Lui feraient-ils une injure en

préférant obéir dans la lumière plutôt que dans les ténèbres, en se confiant à elle, mais en faisant effort pour voir où elle les conduit?

Vous le voyez, Messieurs, au fond du modernisme, il y a, non un plan plus ou moins étudié pour éliminer des superfétations, comme ce fut le cas dans toutes les tentatives de réforme, mais un effort pour arriver à une notion plus vraie pratiquement, plus vécue, de l'Église. La notion de patrie, chez les peuples contemporains, s'épure, s'agrandit, s'intensifie, s'idéalise. La même évolution se fait dans la notion d'Église.

Croire ce que croit l'Église, pour un moderniste, c'est bien répéter les antiques credos, unir sa voix à celle de la communauté qui chante, mais c'est plus encore, et c'est surtout vivre de la vie de l'Église, de la vie d'une société qui, dans le temps, pense à l'éternité ; ne se laisse pas écraser par les sollicitudes du moment présent, mais sent sa force, sa fécondité. Ce n'est ni mépriser la tradition, ni la canoniser ; c'est y puiser, comme puise une plante dans un sol généreux, des éléments en apparence bien inférieurs, se les assimiler, les élaborer et porter de nouveaux fruits. Être catholique, pour le moderniste, ce n'est pas avoir la pensée d'un homme, d'une époque, d'une école, c'est vibrer à l'unisson de la pensée de tous les siècles, en comprendre la succession, l'évolution, les étapes, la vie, voir comment le paganisme a été le prélude néces-

saire du culte de Jéhovah, comment celui-ci a été la préface des visions prophétiques, comment les voyants d'Israël ont été les précurseurs de celui qui a été doux et humble de cœur et qui, lui-même, a laissé quelques-unes des idées, qui inspirent tout le programme du modernisme : « Je ne suis pas venu abolir la loi et les prophètes, je suis venu les accomplir ».

De lui aussi, l'Évangile nous a conservé une parole qui y est restée comme une semence qui n'a pas encore germé, dont nous n'avons pas encore senti la valeur : le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.

C'est-à-dire : toutes les institutions religieuses du passé sont bonnes, mais à condition d'en saisir l'esprit et la direction ; elles sont vénérables à condition qu'elles soient des instruments d'expansion, d'élévation, d'affranchissement, et non des cages de servitude ou des foyers de haine pour tout ce qui ne pense pas comme nous : le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. L'Église est faite pour l'homme et non l'homme pour l'Église.

Mais, me diront les théologiens officiels, vous insinuez que le Christ lui-même serait tombé dans l'hérésie du relativisme, de l'évolutionisme. Je n'insinue rien, j'affirme que cette parole est dans l'Évangile. J'affirme que Jésus et les apôtres n'ont point cessé de fréquenter les synagogues et que,

chassés, ils y rentraient. Était-ce là un procédé, une méthode opportuniste, une ruse ? Qui oserait leur jeter cette injure ? Ils avaient le droit de se dire plus juifs que les juifs, et malgré toutes les apparences, tous les interdits, toutes les excommunications, de sentir qu'ils étaient, eux, les vrais serviteurs de la loi, les continuateurs des prophètes.

Mais le Saint-Office revient, tenant son décret, et le théologien s'avance, brandissant la bulle. Ils serrent de près celui qui vient de proclamer que l'Église est faite pour l'homme : « Maître que penses-tu de l'immanence et de la transcendance, du relatif et de l'absolu ? » Et il me semble voir le Maître s'éloigner sans répondre ou en mumurant peut-être : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent ».

***

Ces sentiments d'amour qui font que le moderniste se sent le fils de l'Église, le serviteur de l'autorité, et qu'il se sent aussi une liberté de fils, ces mêmes sentiments dirigent toute sa vie, tout son travail, toute sa pensée. Il étudiera la Bible comme un pur savant, et il l'étudiera mieux, même du point de vue scientifique, parce qu'il la regarde comme son livre, celui de sa famille, celui où, peu à peu, il prend conscience de lui-même, de son être moral. L'idée d'avoir peur de la critique ne lui viendra même pas, puisque la certitude qu'il a de

sa valeur est un fait d'expérience en dehors et au-dessus de la critique.

Dans cette étude, il se montrera très différent du protestant orthodoxe qui, sous prétexte de vénération pour le livre divin, se persuade que toutes les parties en sont sur le même plan, sont toutes des oracles. Et il n'est pas moins différent du protestant rationaliste, qui prend et qui laisse, qui approuve et désapprouve, sans s'apercevoir qu'à séparer ainsi le bois de l'écorce, ce qui édifie de ce qui scandalise, il arrive à faire un choix que chaque nouveau venu raccourcira, et qui a un défaut capital, celui d'être un recueil factice et sans vie.

Le moderniste remonte des mots aux choses ; il n'isole rien, ne voit rien dans un état individuel et statique, il introduit partout la notion de la vie et de la solidarité.

Vous voyez les conséquences d'un pareil point de vue, en ce qui concerne les dogmes. Aux antipodes du conservatisme, qui voit dans le dogme une définition métaphysique, un peu comme les théorèmes d'une sorte de géométrie religieuse, le moderniste voit en lui une sorte d'organisme qui, à son origine et durant la période de gestation, est bien difficile à suivre, qui vit et se développe, s'agrandit, se ramifie. A telle ou telle époque de sa vie, un dogme a pu être si séduisant, si en harmonie avec les besoins du temps, si beau et si fécond, qu'on a oublié ses humbles origines, son

enfance et son berceau. Le moderniste le contemple avec joie, à ces moments, mais il ne le méprise pas quand les jours mauvais arrivent, lorsqu'il apparaît vieilli et ridé, car il sait que si les formules dogmatiques vieillissent et peuvent même sembler mourir, c'est pour renaître, l'instant d'après, transfigurées.

Je voudrais ici pouvoir longuement vous raconter les travaux de M. Edouard Le Roy, qui a su poser la question du dogme de façon à obliger le monde catholique tout entier à entendre sa voix, entrer dans ses préoccupations, discuter ses idées. La publication du volume : *Dogme et critique*, marque une date dans l'histoire religieuse. La pensée de l'éminent professeur est à la fois si riche et si sobre, si discrète et si pénétrante, que je ne puis me résigner à la résumer et me borne à vous renvoyer à ce livre, qu'il faut avoir lu et relu, pour comprendre quelle vie palpite dans notre génération.

Livre de foi, livre d'amour, où pas une ligne qui ne soit de nature à nous mieux faire comprendre et aimer le passé, et à nous donner des forces intellectuelles, morales, pour préparer l'avenir.

***

Le modernisme n'est pas une philosophie, mais il y a une philosophie moderniste, celle « qui étudie

le fait religieux par la méthode d'observation ».
(Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 157.)

Il n'est pas une politique, et pourtant il y a une politique moderniste. Tandis que leurs adversaires se réjouissent — je ne parle que pour la France — de ce qu'ils appellent les crimes du gouvernement, espérant que, par lassitude et par peur, le peuple ira se réfugier dans les bras de l'Eglise, les modernistes se défient de ces triomphes ; ils veulent une conversion qui soit l'œuvre de Dieu dans l'homme, et non l'œuvre de la peur ; ils veulent que ce soit l'acte moral où le pays se met tout entier avec la pleine et entière intelligence de son acte, et on l'adhésion d'un pauvre organisme affolé, évanoui.

Et c'est ainsi que, de quelque côté que nous nous tournions, la caractéristique du modernisme est d'avoir le sens de la vie à un degré qu'on ne retrouve que dans les paraboles de Jésus. Il n'en a pas seulement le sens, il en a la possession. Fils du passé, il se sent procréateur de l'avenir.

Son activité en est transformée, et jusqu'à de simples détails de culte et de liturgie. Une foule de questions, angoissantes pour d'autres, ne se posent même pas pour lui. L'idée, par exemple, de remonter aux origines de l'Église et de reconstruire le Cénacle, lui paraît aussi naïve que la tentative de l'homme adulte qui ferait d'impossibles efforts pour redevenir enfant. L'idée de rechercher quelle

a bien pu être l'époque de la plus parfaite expression du christianisme, lui paraît le rêve d'un archéologue organisateur d'expositions rétrospectives.

Encore une fois, le catholique moderniste ne détruit rien et ne renonce à rien ; il accepte tout, il vivifie tout. Ce qui est aujourd'hui le centre du culte, la messe, ne devient pas pour lui un rite de musée, comme ces cérémonies bouddhiques qui se célèbrent quelquefois dans nos capitales, pour la grande joie d'un public sceptique et blasé ; la messe reste ce qu'elle est, ou plutôt elle prend une signification et une vie nouvelle. Le soupir des siècles s'y est fixé, l'effort préhistorique d'une pensée religieuse qui se cherche y a laissé sa trace dans la mystérieuse figure de Melchisédech ; le souvenir de la Pâque juive la pénètre, merveilleusement harmonisé avec celui de la chambre haute. La Pâque chrétienne est née : repas d'amour et de communion, qui n'a pas seulement pour but d'alimenter notre vie au jour le jour, mais de nous donner les forces pour affronter le travail de demain ; repas d'où le disciple ne se lève pas pour dire un passif *Fiat*, d'où il se lève allant à son labeur : « Je vais, Seigneur, dans la mesure de mes forces, aider votre règne à se réaliser ». Banquet d'hommes qui ne se complaisent exclusivement, ni dans l'heure passée, ni dans l'heure présente, mais qui savent se lever pour courir à l'agonie, à la grande lutte. « Levez-vous, partons d'ici ! »

Et le travail qui avait commencé depuis des milliers d'années n'a pas plus cessé après le Christ qu'avant lui. Saint Paul tourne vivement le regard des communiants vers l'avenir : « Chaque fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. XI. 26). Une génération passe, et la perspective s'agrandit. La Didachè met sur les lèvres des chrétiens de son temps une des plus belles prières qu'ait balbutiées l'âme humaine, hymne d'action de grâces où l'Église prend conscience de sa catholicité, de son unité, non seulement avec ses membres, mais avec la nature tout entière, où elle se sent bien faible et bien imparfaite. mais où elle entrevoit l'infinie puissance que lui donne la conscience de sa vocation.

« Comme ce pain rompu, qui fut autrefois du blé disséminé sur les montagnes, a été recueilli pour devenir un seul tout, qu'ainsi ton Église soit rassemblée, des extrémités de la terre. dans ton royaume. Souviens-toi, Seigneur, de délivrer ton Église de tout mal, et de la rendre parfaite dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents. cette Église, sanctifiée, dans ton Royaume que tu lui as préparé. » (Traduction Hemmer, *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, mai-juin 1907.)

Puis vient le moyen âge, la période des grandes définitions dogmatiques, le culte du Saint-Sacrement, les cathédrales et les processions, toutes ces

expressions d'une pensée qui bégaye, mais dont les bégaiements sont de plus en plus clairs. Et quand enfin le prêtre moderniste arrive à l'époque actuelle, sentez-vous de quelle émotion il doit être soulevé, lorsqu'il aperçoit au loin les masses populaires qui n'ont jamais entendu parler ni du Christ, ni de l'Église, et qu'il les voit s'orienter vers les idées d'union, de solidarité, de paix, de travail, de liberté, qui dans le repas eucharistique ont trouvé leur expression la plus complète ?

Pour ce prêtre, la messe, bien loin de constituer un rite, une vaine formule, une incantation, donne à sa vie son ampleur, sa direction, son expression à la fois historique et symbolique. On pourrait dire que son existence tout entière n'est que la transposition dans les faits, du soupir que la liturgie place sur les lèvres du célébrant au moment le plus solennel de la consécration : *Communicantes*, murmure le prêtre bien bas : telles les paroles d'amour que le fiancé articule à peine à sa fiancée, parce qu'il en sent l'infirmité.

Quand le moderniste arrive à ces hauteurs, qui pourrait le séparer de l'Église ? De quoi pourrait-il avoir peur ou seulement être gêné ? L'autorité et l'unité, le dogme, le culte, le pape, bien loin d'être des obstacles pour lui, sont des appuis. Ce sont les *vetera*, les choses anciennes auxquelles il ajoutera les *nova*, les nouvelles choses, non pas des *nova* purement logiques ou dialectiques, ou fan-

taisistes, mais des *nova* engendrées par les *vetera*, épanouies sur leur tige.

Vous le voyez, Messieurs, le modernisme n'a rien d'une synthèse intellectuelle arrêtée *ne varietur*, et c'est encore moins une secte ou un groupement éphémère. Il est né partout à la fois, sans le vouloir, ce qui est encore la seule manière de naître, pour un être vivant. Il n'a ni cherché à fuir la science, ni à s'en faire une alliée, et il ne l'a pas ignorée non plus. Il ne s'est pas plus posé de question à cet égard, que la main droite ne songe à discuter avec la main gauche ou que l'intelligence ne songe à entrer en conflit avec le cœur.

Le modernisme est un grand réconciliateur, et pour ceux qui le regardent du dehors, sa caractéristique est peut-être d'être un messager de paix. Il ne réconcilie pas, en exigeant des deux parties des concessions et des sacrifices qui les amoindriraient l'une et l'autre, il les réconcilie sans y penser, sans s'y être étudié, sans faire office de juge, en les fortifiant toutes les deux et en leur donnant, à chacune, cette pleine et entière possession de soi, qui ne laisse plus d'entrée possible à des préoccupations de jalousie ou de concurrence.

Or, après avoir réconcilié la science et la foi, il n'est pas loin de se rencontrer avec la libre-pensée. Ici, il me semble entendre les cris de joie par lesquels, dans certains milieux, on va saluer ces pa-

roles : on y verra un aveu de l'identité du modernisme avec l'incrédulité, et on m'attribuera tout le contraire de ce que je veux réellement dire. Qu'importe! Ceux qui liront ceci, même pour me réfuter, seront déjà sur le chemin du modernisme, car ils n'auraient qu'une voie ouverte, s'ils veulent ne pas être entraînés, c'est de ne rien voir, de ne rien entendre.

Quand je parle de libre-pensée, il va sans dire, en effet, que j'emploie ce mot dans son sens étymologique, que je parle d'une libre-pensée où il y a à la fois pensée et liberté, et non pas d'hommes ou de groupes qui confondent la libre-pensée avec un doctrinarisme antireligieux, je ne parle pas de gens qui, ayant eu le malheur de ne jamais voir que les maladies de la religion se suicident pour leur échapper.

Mais s'il y a des libres-penseurs de cette sorte et qui mènent grand tapage, je me garderai bien d'oublier qu'il y en a d'évidemment irréligieux par religion. J'en sais, parmi ceux-là, et parmi les plus éminents qui, en lisant les livres de Tyrrell ou de Loisy, étaient secoués d'émotion, à la pensée que le jour allait venir où la vieille Église élargirait sa tente et crierait : « Paix à celui qui est loin comme à celui qui est près ! »

Ces sentiments ne sont pas restés purement intimes, ils se sont manifestés. En Italie comme en France, on a vu quelques-uns des chefs les plus

écoutés de la libre-pensée, rejeter toute solidarité avec ce qu'on pourrait appeler la mission antireligieuse. Les noms de Arturo Graf et de Vandervelde, de Séailles et de Desjardins, ainsi que l'institution des « Libres Entretiens[1] », évoquent une libre-pensée qui mérite vraiment ce nom.

Ces préoccupations ont encore donné lieu à la création d'une appellation nouvelle, celle de libre-pensée religieuse. Ce mouvement n'est plus simplement un *pium votum*, il est devenu une réalité, et pendant tout cet hiver on a pu voir, à Paris, des réunions[2] où se rencontraient et parlaient successivement des libres-penseurs aussi représentatifs que Leclerc de Pulligny, Buisson, Pécaut, Séailles, et des chrétiens aussi connus que le P. Hyacinthe Loyson, Charles Wagner ou Wilfred Monod.

Les adversaires de ces rencontres et de ces contacts me diront sans doute qu'il n'y a point là de prêtres catholiques romains. Je puis dire qu'il y en a eu, et je puis ajouter que s'il n'y en a plus, c'est que défense expresse leur a été faite de s'y rendre. Que pourrait bien valoir, comme argument, cette absence matérielle, forcée, alors que d'esprit, de cœur et de volonté, des prêtres romains sont assis à côté de ceux que je viens de nommer? Est-il nécessaire de répéter que, dans ces rencontres, il n'est pas question de sacrifier quoi que ce soit

1. Voir aux Additions, p. 225 ss., note 8.
2. Voir aux Additions, p. 225, note 9.

de sa pensée? On y va dans l'esprit de foi et d'amour qui mettait sur les lèvres d'un des précurseurs du modernisme, le P. Lacordaire, la belle pensée : « Il ne m'importe pas de convaincre d'erreur mes adversaires; j'aspire à m'unir avec eux dans une vérité plus haute ».

*
* *

On dira encore qu'avant de convertir le monde, les modernistes devraient bien se mettre d'accord entre eux et que l'unité de pensée est loin d'être complète entre ceux dans lesquels le modernisme salue ses représentants les plus incontestés.

Non, il n'y a pas unité de pensée ; et non seulement je le constate, mais je suis heureux de le constater. Et à ceux qui seraient tentés de regarder ces diversités comme un gage de mort, je conseille fort de lire, même superficiellement, le Nouveau Testament, et de voir si dans les premières communautés chrétiennes, il n'y avait pas des diversités aussi grandes, et si même des questions de principe ne furent pas en jeu.

Le modernisme est déjà virtuellement vainqueur. Mais qu'allons-nous parler de vainqueur ou de vaincu? Peut-être, aux approches de l'hiver, avez-vous erré dans la forêt et remarqué certains platanes dont les feuilles ne semblent pas pouvoir tomber. Les autres arbres se dépouillent peu à peu : à la moindre brise leurs feuilles glissent mélanco-

liques et silencieuses. Pour ces platanes, au contraire, il faut que le vent souffle avec violence, et alors en quelques minutes, l'arbre perd le tiers ou la moitié de sa frondaison. Pour enlever ce qui lui reste, il faudra quelque nouvelle tempête, et voici que, quand janvier arrive, au bout des branches dépouillées on voit encore s'agiter quelques grandes feuilles qui ont résisté.

Le printemps vient, la sève monte; çà et là des bourgeons se montrent, et là-haut les vieilles feuilles sont toujours. Que pensent-elles de ce qui se passe là-bas dans le tronc? Que pensent-elles des bourgeons? Il y a si longtemps qu'elles furent jeunes et, depuis, elles ont été battues par tant d'orages, qu'elles ne comprennent plus. Et voici cependant qu'un tremblement étrange les saisit. Le vent du soir, les enveloppe, les berce. « C'est le manteau royal qu'il m'apporte, pense la vieille, la vénérable feuille. N'ai-je pas résisté triomphalement à tous les orages, vu disparaître toutes mes sœurs? » Ce n'était qu'un suaire qu'il lui apportait, et celle qui avait tant résisté, à son tour glisse silencieuse.

N'est-il pas vrai que quelque chose d'analogue se passe dans le monde des institutions et des idées?

Le modernisme est aussi sûr de l'avenir que la sève qui monte dans l'arbre, et toutes les forces lancées contre lui seront aussi inefficaces que le serait une armée envoyée contre le printemps, ou

plutôt je me trompe, les persécutions de l'autorité ecclésiastique ont rendu au modernisme un inestimable service en le préservant des sceptiques, des arrivistes, des dilettanti.

Pie X ne s'arrêtera pas à mi-chemin. On le verra se tromper, non seulement sur l'origine du mouvement nouveau, ses intentions, mais sur les faits les plus évidents et les plus caractéristiques. On verra cette autorité qui prétend scruter les secrets de Dieu, ne pas savoir faire des citations correctes, attribuer à ses enfants exactement le contraire de leur pensée et de ce qu'ils ont dit le plus clairement du monde.

Je n'ai pas à juger les bases métaphysiques de la bulle *Pascendi*; mais quand elle prétend offrir un portrait fidèle du modernisme, j'ai le droit de dire que ce portrait n'altère pas seulement la physionomie de ceux qu'il condamne, mais qu'il les défigure complètement.

Non, il n'est pas exact que les modernistes partent d'un *a priori*, et que leur exégèse soit la fille de leur philosophie. L'abbé Loisy, comme l'abbé Minocchi, comme tant d'autres qu'on pourrait nommer et dont je tais le nom, par prudence, prêtres ou laïques, religieux ou prélats, sont partis de l'étude patiente des textes[1].

1. Cette idée est développée avec un bonheur particulier dans *Catholici* : « Lendemains d'encyclique » (p. 10 et suivantes). On y montre que, non seulement les initiateurs du modernisme

Et même ceux qui se sont cantonnés dans la philosophie, comme les Blondel, les Laberthonnière, les Fonsegrive, les Le Roy, ne sont pas partis d'*a priori*, mais de l'observation du fait religieux.

Non, il n'est pas exact que le modernisme provienne de l'ignorance de la scolastique, puisque ses chefs en ont été nourris et que des hommes comme Tyrrell et Murri furent, il n'y a pas très longtemps, remarqués et signalés par les maîtres officiels de l'enseignement scolastique actuel.

L'incompréhension de l'autorité devant Loisy est un fait plus grave que la condamnation de Galilée. Rapprocher son volume *l'Évangile et l'Église*, du Syllabus *Lamentabili* ou de l'encyclique *Pascendi*, est un travail qui ne dépasse pas des capacités même moyennes[1]. Et on est bien forcé de voir que personne autant que lui n'a ébranlé la position de ceux qui font de la doctrine au lieu d'histoire, et ne comprennent rien à celle-ci. (Voir *Autour d'un petit livre*, pages 18 et 19.)

***

Après cela, est-il nécessaire de nous arrêter longuement aux mesures prises par Pie X, à l'orga-

sont partis d'études spéciales scientifiques, mais que le mouvement général provient de l'élan donné à l'érudition et aux études historiques dans les Instituts catholiques.

1. Ce travail a été fait par M. Loisy lui-même, dans le troisième petit livre rouge : *Simples réflexions*.

nisation policière qu'il a rêvée plus serrée et plus implacable que l'Inquisition ? Est-il nécessaire de vous rappeler tous ces tribunaux occultes, secrets, entre les mains desquels sera la réputation et le sort des évêques aussi bien que celui des simples prêtres !

Que penser de l'aveuglement de ceux qui aujourd'hui font un gigantesque — et inutile — effort contre les libertés les plus élémentaires, et qui, demain, quand s'ouvrira en France le grand débat sur l'enseignement supérieur, deviendront les paladins de la liberté.

Mais il faut que j'aille jusqu'au bout de ma pensée, et que je vous dise un mot des difficultés, encore plus tristes, au milieu desquelles vit le modernisme. Je vous les dirai, non pour jeter en vos cœurs des ferments de colère, mais pour vous montrer combien ces pauvres modernistes, dont le pape trace un si sinistre portrait, ont besoin de virilité pour ne pas se décourager.

On ne leur envoie pas seulement quelquefois des inquisiteurs officiels, plus souvent officieux, on est tout heureux quand, devant leur porte ou sur leur passage, se lève quelque équivoque personnage, pour les injurier et proférer contre eux les accusations les plus saugrenues.

Je plains Pie X, en voyant ceux qui se sont faits les thuriféraires de l'encyclique, et dont il a un peu la responsabilité, puisqu'il leur fait accor-

der l'imprimatur et ne se lasse pas de leur envoyer ses félicitations et ses bénédictions.

Il est tristement instructif de voir quelles grossièretés ont reçu, en quelques heures, toutes les permissions nécessaires, tandis que les travaux d'hommes, comme le P. Lagrange ou le P. Rose, attendent depuis des années un *Nihil obstat* qui ne vient pas. Voulez vous un échantillon ? je le prends au hasard dans une brochure de Monsignor Matone, imprimée à Rome, à la typographie pontificale de l'Institut de Pie IX, et intitulée : *Un po di coerenza. Saggio di logica et di religione modernista*[1].

Veuillez m'excuser de ne pas le traduire, mais il y a quelques-uns de ces mots dont on ne trouve pas facilement l'équivalent dans un dictionnaire de bonne compagnie.

Ce prélat, après avoir déploré que les galères n'existent plus pour y envoyer les modernistes, assassins des âmes, se demande qui sont ceux-ci. Voici la réponse qu'il se fait à lui-même (p. 20).

« E una razza invereconda, che si diletta dell'inganno e della calunnia ; una razza di degenerati, di ambiziosi senza fede ; senza vero ingegno, senza seri studi, senza decoro, che da qualche tempo si è data ad attaccare la religione degli avi nostri, la Chiesa, il Romano Pontefice, con accanimento di bestie ferce ed affamate, con brigantesca ferocia, con

1. In-12 de 120 p. Le passage cité se trouve p. 20.

cretinismo ereditario della razza abbietta dei persecutori della Chiesa. Questi vigliacchi che sidilettano del turpiloquio, appreso nelle putride cloache dell'eresia, sono resi piu arditi dalla nostra prudenza, dalla nostra longanimità. dal nostro silenzio. »

Et plus loin, parlant de la lettre ouverte d'un groupe de prêtres à Pie X, il continue (p. 21) : « In quel libello la miseria del concetto, la degenerazione dei sentimenti religiosi, la diarrea di spropositi teologici, la volgarità delle espressioni arroganti, fa riscontro alla forma involuta del mattoide, agli errori ripugnanti, alle calunnie stupidi e volgari ».

« ... (23) E dopo il Sillabo pareva che i farabutti dovessero acquietarsi o almeno tacere. Ma per questi mattoidi in cui il disordine del pensiero, la lacrimevole ignoranza e pari all' abiettezza dell' animo gonfio nulla e piu sacro. »

Voilà quelle sorte de littérature a germé autour de l'encyclique. Et ne croyez pas que ce soit un exemple isolé ; il y en a bien d'autres, depuis le gros livre du P. Gioachino Ambrosini, de la Cie de Jésus, — où, sous le titre : *Occultisme et modernisme*[1], on insinue contre ce dernier des accusations qui rappellent de très près celles des prêtres païens contre le christianisme naissant, — jusqu'à celui de l'abbé Hector Deho ou à celui d'un prêtre français, l'abbé Emmanuel Barbier : *La démocratie et le moder-*

1. *Occultismo e Modernismo*, xxiv et 368 p. in-12.

nisme, dont un évêque me recommandait, il y a quelques semaines, la lecture en m'écrivant : « Lisez cela, c'est un chef-d'œuvre de délation jésuitique ».

Ces étranges apologistes qui, sous prétexte de servir le bon Dieu, excitent les plus vilaines passions et ne dédaignent pas l'accusation équivoque, celle qui, ne pouvant pas renverser son adversaire ou le supprimer, s'efforce du moins de le salir ; ces étranges personnages avaient commencé leur triste besogne dans les dernières années de Léon XIII, et sournoisement, à mesure que la vie abandonnait le pauvre vieillard, ils s'approchaient et cernaient l'autorité. Ils n'osèrent pourtant jamais placer bruyamment leur marchandise sous la protection de ce pontife. L'incorporation officielle de ces recrues devait être l'œuvre du pontificat de Pie X. Et c'est aussi à lui qu'était réservée la gloire de patronner toute une série de journaux illustrés dont vous détourneriez d'instinct les yeux. La fondation du journal satirique « Il Mulo », *le Mulet*, créé sous le regard bienveillant du Saint-Siège, avec des souscriptions recueillies dans toutes les parties de l'Italie catholique, est un fait qui a sans doute passé inaperçu en Angleterre, mais qui en dit long sur la mentalité du clergé antimoderniste. Il y en a qui, en patronnant cette littérature de trottoir et de ruisseau croient aller au peuple.

Pour avoir une idée des bassesses auxquelles on arrive, il faut lire, si on en a le courage, la brochure

du P. Ilario Rinieri, — encore un Jésuite ! — très recommandée par la fameuse *Civiltà Cattolica !*

Cela se présente, daté du jour de Pâques, sous les apparences d'un livre de dévotion ; cela a une belle couverture crème, et chaque page est encadrée de filets rouges comme les livres de messe destinés à d'élégantes mains. Cela est intitulé : *Le Amazzoni del Cattolicismo puro*, les Amazones du catholicisme pur (V. p. 225, note 10).

Lisez ces pages, si vous voulez comprendre à quoi peut descendre un prêtre qui vient de consacrer l'hostie pure, l'hostie sans tache, le pain sacré, contre une femme qu'il sent désarmée.

La lutte entreprise par les Jésuites contre Mlle Antonietta Giacomelli, qui a consacré sa vie à révéler au peuple d'Italie le sens des pratiques religieuses, restera, elle aussi, un des plus tristes chapitres du pontificat de Pie X. Noblement, elle avait pensé que le jour était venu où on devrait apprendre aux masses populaires ce qu'est la messe, leur montrer que les rites ne sont pas des formules vides, mais une expression de vie qui doit à la fois enrichir notre vie et s'enrichir de nos émotions nouvelles. Courageusement, elle s'était mise au travail et avait publié les quatres volumes intitulés : « *Adveniat regnum tuum* ».

De plus elle avait écrit trois nouvelles qui, non seulement avaient attiré l'attention en Italie, mais qui furent remarquées à l'étranger, traduites en

8

français sous les auspices d'un catholique que Léon XIII avait honoré de son amitié, M. Georges Goyau.

Rien de tout cela n'a arrêté le Jésuite. Il n'y a pas de mauvaises armes pour celui qui veut bâillonner des femmes qui ont la folie de penser par elles-mêmes.

*
* *

Dans une des précédentes conférences, je vous disais qu'il y a des modernistes en Angleterre. On y rencontre aussi des antimodernistes. Naturellement, ils n'ont pas le degré de perfection des antimodernistes de France ou de Rome. En Angleterre, des livres du genre de ceux que je viens de vous nommer déconsidéreraient leur auteur à tout jamais.

Mais peut-être vos antimodernistes seront-ils bientôt jaloux des peu enviables lauriers de leurs confrères du Continent. Soyez sûrs qu'on tâchera de les exciter à une sainte émulation. *L'Osservatore Romano*, journal qui a l'honneur de recevoir les communiqués officiels du Saint-Siège, s'occupe bien peu de l'Angleterre, mais naguère il reproduisait, avec les éloges que méritait une si belle page, une lettre du T. R. Père Bernard Vaughan, lettre qui a, paraît-il, été lue par son auteur dans la chaire de la cathédrale de Westminster[1].

Cette lettre est adressée à un étudiant du Nord

1. J'emprunte ces renseignements à la *Croix de Paris*, du

de l'Angleterre et débute ainsi : « Cher ami — vous me demandez ce que c'est que le modernisme et ce que j'en pense? Je veux répondre à votre question suivant la méthode socratique et je vous en pose une autre : Qu'est-ce que l'appendicite et qu'en pensez-vous ? »

D'après le T. Révérend et bon Père, il y a pourtant une différence entre l'appendicite et le modernisme, celui-ci est bien plus pernicieux, c'est un chancre.

L'histoire ne nous dit pas ce que l'étudiant a pensé de la lettre. S'il n'en sait pas plus après qu'avant, c'est qu'évidemment il a mauvais caractère. Je n'ai jamais acheté d'autographes ; celui-là, je le paierais volontiers quelque chose pour le donner à un musée, et qu'on sache, dans deux ou trois siècles, quel genre d'apologétique faisait la joie des adversaires du modernisme.

Pie X a expliqué le modernisme par l'ignorance, l'orgueil, la curiosité. Tout près de lui, on l'a expliqué par des causes encore moins complexes : à Rome, par l'or juif et l'or maçonnique ; en France, par l'or protestant et l'or anglais. Oui, parmi les antimodernistes qui savent tenir une plume et

22 décembre 1907, qui traduit la lettre publiée, dit-elle, dans le *Standart* du 16 décembre, p. 4.

Un an presque passé depuis que ce qui précède était écrit n'a pas encore épuisé le succès de la lettre du P. Vaughan. Elle vient d'être reproduite dans la *Corrispondenza Romana* du 21 novembre 1908. Voir aux Additions, p. 225, note 10.

diriger des journaux, beaucoup sont persuadés que leurs coreligionnaires sont assez stupides pour se laisser séduire par des intrigants, assez méprisables pour se laisser acheter. D'après eux, tout le mouvement actuel serait le résultat d'un complot international.

Sur ce point spécial, je ne sais pas ce que pense Pie X, mais ce que je sais bien, c'est que parmi les évêques beaucoup sentent la honte leur monter au visage. On n'a pas besoin d'être moderniste pour avoir honte d'un Montagnini, honte de la délation, honte de cette presse de haine et de cette « camorra » qui, bruyamment, se substituent à la personne du pontife et finit par s'imposer.

Pour tout cela il suffit d'être un honnête homme.

On a déclaré la guerre aux modernistes, ils ne perdront pas leur temps à répondre. S'ils étaient théologiens, ils auraient pu et dû songer à attaquer la canonicité de l'élection de Pie X. Il leur aurait suffi, pour cela, de montrer que le fameux Veto, l'Exclusive prononcée par le cardinal Puzyna, ce que M. Eugène Veuillot dans l'*Univers* (23 août 1903) appelait « l'outrage fait par l'empereur d'Autriche au conclave, et son effort pour limiter l'action du Saint-Esprit », avait, en fait, altéré la liberté des cardinaux. Or comme une élection qui n'est pas libre n'est pas canonique, il s'ensuit que l'élection de Pie X n'est pas canonique[1].

1. Quand parut, dans la *Revue des Deux-Mondes* (mars 1904)

Mais heureusement, les modernistes ne sont pas théologiens, et l'idée ne leur vient même pas de chercher des querelles d'avocat à l'autorité. Ils l'acceptent telle qu'elle est, et voient dans les erreurs qu'elle fait à leur sujet, la preuve qu'il faut non pas la supprimer où s'y soustraire, mais l'amener à envisager sa mission dans un autre esprit.

Quel beau spectacle, Messieurs, de voir des hommes qui, avec un peu de savoir faire, de doigté, auraient pu arriver aux plus hautes charges de la hiérarchie, ne pas même s'apercevoir de ce à quoi ils renoncent, partir pour l'exil, supporter la solitude, la froideur des uns, les lâchetés des autres! Avec un pape opportuniste et habile comme Léon XIII, le modernisme aurait eu peu à peu sa place dans les dicastères pontificaux ; il aurait eu ses cardinaux. Avec Pie X il aura ses martyrs. Vive Pie X !

Conscients des efforts que l'Église a toujours dû faire pour précéder la civilisation, sentant que son rôle est un travail continuel, ils s'offrent, vaillants ouvriers pour tracer le sillon d'aujourd'hui dans un sol particulièrement durci ; ils ne prétendent pas

le fameux article du cardinal Mathieu, intitulé : Les derniers jours de Léon XIII et le conclave de 1903, signé : *Un témoin*, un grand journal catholique eut la naïveté de faire le raisonnement suivant : Ce que raconte cet article ne peut pas être vrai, car si cela était vrai, l'élection pontificale n'eût pas été libre, et par conséquent, nous n'aurions pas un pape canoniquement élu. Or nous avons un pape canoniquement élu, donc ce que raconte la *Revue* est inexact !

être toute l'Église, il leur suffit d'être de l'Église, d'être ses éclaireurs. Leur belle largeur, celle du Rinnovamento, par exemple, faisant appel et à Eucken, et à Caird et à Briggs, n'est pas de la tolérance, ni le résultat d'un raisonnement comme dans le Cœnobium, ni celui du scepticisme, comme dans certaines entreprises de librairie ou certaines enquêtes, c'est le « tout est à nous et nous sommes à tous » de la jeunesse, de la foi, de l'Évangile.

Tout est à nous! nous vaincrons, non pas en desséchant les âmes, en les opposant à elles-mêmes, mais en les soulevant jusqu'à leur meilleur elle-même, en les accomplissant.

A une génération enlisée dans le matérialisme, la vie au jour le jour, l'agitation fébrile et vide, la course effrénée après des sensations qui aient une âme, le modernisme vient dire le grand, l'éternel secret, celui de la valeur du sacrifice, le secret de cet épanouissement de tout l'être moral que saint François a appelé la *joie parfaite*.

***

Si nous repassons tout ce qui a été dit dans ces trois conférences, nous verrons que deux idées les pénètrent, y reviennent sans cesse, toujours présentes, alors même qu'elles ne sont pas exprimées ; deux idées qui sont en contradiction logique l'une avec l'autre : la première, c'est que l'orientation

moderniste serait quelque chose de si profond et si nouveau que ce serait une transformation complète, non seulement de la vie religieuse, mais de la vie intellectuelle, et que le moderniste organise toute son existence sur des principes différents de ceux sur lesquels on vivait jusqu'ici.

Et en même temps, je vous ai dit que les modernistes étaient les fils très légitimes et très soumis de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. N'y a-t-il pas là une formidable contradiction ? N'y a-t-il personne parmi vous qui ait pensé : ces modernistes sont des gens à deux faces? Quand ils ont à faire à l'autorité, ils se font humbles et soumis, protestent de leur attachement ; puis quand ils sont devant le public hostile à l'Église, ils entonnent, avec plus d'enthousiasme que lui, les refrains des revendications révolutionnaires. Ils ne s'arrêtent pas aux limites fixées par le protestantisme orthodoxe ; ils passent, sans même avoir l'air de s'en apercevoir, par-dessus les derniers vestiges laissés debout par le protestantisme libéral.

Oui, c'est vrai, le triomphe du modernisme sera, en apparence, le triomphe de la contradiction et de l'illogique. Qu'est-ce que cela prouvera, sinon que les lois de la vie n'ont pas grand chose à voir avec nos pauvres idées de logique formelle ?

Oui, il y a quelque chose qui est en train de mourir dans l'Église, et il y a aussi quelque chose qui est en train de naître, ou plutôt il y a quelque

chose qui est déjà mort et qui se survit, comme ces pétales de la fleur que l'on retrouve encore parfois attachés à la cerise.

Cette idée du progrès indéfini des institutions religieuses, de la vie qui succède à la mort, avait été déjà profondément saisie par les architectes de nos grandes cathédrales du moyen âge. Allez en contempler une ; demandez-lui non seulement des impressions artistiques ou pittoresques, demandez-lui sa pensée, son secret, ou plutôt l'âme de ceux qui l'ont bâtie.

Sur la principale façade, de chaque côté du grand portail, bien en vue et en saillie, vous verrez deux grandes statues. L'une représente une reine à la démarche mal assurée, elle a les yeux couverts d'un bandeau, la couronne lui glisse de la tête, le sceptre lui tombe des mains, par terre gît le livre de ses lois ; peut-être aura-t-elle encore le temps de se réfugier dans quelque coin, de prononcer quelques ordres entrecoupés, virtuellement elle est déjà morte.

En face d'elle, une autre reine, qui n'aurait pas besoin de diadème pour que nous le sachions, tant elle a d'autorité dans la démarche, s'avance, les yeux fixés sur nous ; son sceptre est une houlette ; elle n'a pas besoin de code, parce qu'elle est une parole vivante. Cette reine pleine de vie, qui vient bien moins pour gouverner que pour être la voix d'un peuple libre et réaliser son unité, vous le savez

aussi bien que moi, Mesdames et Messieurs, c'est l'Église. L'autre reine aux yeux bandés, c'est la Synagogue.

La première parole que nous disent nos vieilles cathédrales c'est : « Ceci a tué cela ». L'Église a tué la Synagogue.

Pourtant, veuillez regarder de plus près, examinez les voussures et tous les saints personnages qui peuplent le porche, vous vous apercevrez bien vite que l'unité qu'il y a dans la Bible, entre l'Ancien et le Nouveau Testament, se retrouve là. Patriarches, prophètes, évangélistes, Pères de l'Église, méditent sur un rouleau de parchemin qui n'a pas de solution de continuité, dont vous ne voyez ni le commencement, ni la fin. Ceci n'a pas tué cela, ceci est sorti de cela.

Il y a de même, aujourd'hui, une synagogue chrétienne qui périra — cette synagogue qui, autant qu'il était en elle, a fait de l'Église une société politique et antiscientifique, une secte religieuse — et la cathédrale moderniste de demain aura le droit de placer à son fronton le souvenir de cette lamentable erreur.

Mais cette synagogue n'est pas l'Église. Les modernistes vont déchiffrer quelques lignes de plus du rouleau mystérieux.

Soyons heureux de vivre en des années où les clameurs matérialistes ne parviennent pas à étouffer le souci des choses morales, et où, à travers le monde

entier, il semble qu'on sente courir des préoccupations indicibles et des soupirs vers des réalités inconnues[1].

1. Au moment où ces trois conférences étaient données à Londres, paraissait une réponse à l'encyclique *Pascendi*, œuvre d'un groupe de Modernistes français, intitulée : *Lendemains d'encyclique*, par CATHOLICI, in-12 de x et 125 p. Librairie Nourry, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris-IXe, où l'on trouve toute la littérature moderniste de langue française.

Je ne puis que renvoyer à ces belles et émouvantes pages dont voici les grandes divisions :

I. Le Modernisme de Pie X et les Modernistes.

II. Les causes du Modernisme : celles que le pape dit et celles qu'il ne dit pas.

III. La persécution des Modernistes. Ce qu'elle ne fera pas et ce qu'elle fera.

IV. L'inévitable conflit. l'histoire et le dogme.

V. L'encyclique et l'avenir du catholicisme.

L'harmonieuse charpente de ce sommaire ne fait que refléter fidèlement la belle ordonnance du livre lui-même.

La bataille entre Modernistes et Antimodernistes est singulièrement inégale, car s'il est vrai que c'est le Saint-Esprit lui-même qui, suivant la Bible, *linguas infantium facit disertas* (la sagesse rendit éloquente la langue des enfants, Sap. 10 21), il est évident que l'effusion divine s'est répandue, avec une préférence marquée, sur les novateurs.

I

SUPPLIQUE

D'UN

GROUPE DE CATHOLIQUES FRANÇAIS

Au Pape Pie X

(Septembre 1906)

Très Saint-Père,

Nous sommes quelques catholiques français très attachés à leur foi et à leur culte, mais d'esprit libre et de cœur résolu, qui, avec l'affectueuse hardiesse de fils s'adressant à leur père, venons expliquer à Votre Sainteté les graves conséquences qu'aurait le rejet pur et simple des associations cultuelles. Nos noms ne figureront pas au bas de cette lettre. Non pas certes qu'il nous répugne de prendre la responsabilité de notre démarche. Mais après l'accueil qui fut fait, il y a trois mois, à la lettre des académiciens et des juristes dont plusieurs sont nos collègues ou nos amis, après la campagne d'insinuations perfides, d'ironies lourdes et parfois grossières qui fut menée par une certaine presse religieuse contre les signataires de ce document d'allure pourtant si noble, de forme si déférente, d'inspiration si haute, nous avons pensé qu'il valait mieux laisser nos idées et nos observations se présenter pour ainsi dire elles-mêmes, avec le seul appui de la raison et de la vérité.

Il serait puéril et même coupable de chercher à vous dissimuler, Très Saint-Père, l'impression produite par votre récente lettre encyclique à l'épiscopat français.

Dans les milieux éclairés, c'est-à-dire parmi tous ces professeurs, ces médecins, ces avocats, ces ingénieurs, ces industriels, ces commerçants qui se rattachent au catholicisme non pas seulement par leur baptême, mais encore par des actes religieux très positifs, qu'ils accomplissent sans hésiter aux principales étapes de leur vie; parmi cette bourgeoisie française, cultivée et réfléchie, raisonneuse aussi, mais dont l'opinion raisonnable finit toujours par entraîner le reste de la nation, la surprise a été immense, la déception profonde et lamentable. Dans les familles où le catholicisme est le plus vivant, comme dans celles aussi où les croyances sont plus tièdes, une sorte d'angoisse patriotique et religieuse a étreint tous les cœurs. On ne s'abordait plus, entre parents et amis, qu'en se demandant si pareille décision — qui paraît s'inspirer de principes auxquels nous ne sommes plus habitués — n'allait pas précipiter le pays dans une véritable guerre civile, celle que les anciens appelaient la guerre « inexpiable ».

Il est utile que vous le sachiez encore, Très Saint-Père, si votre lettre a attristé tous les bons citoyens, elle a réjoui, au contraire, tous les fauteurs de violence, de haine et de discorde, ceux qui, depuis trente-cinq ans, font une opposition irréductible et systématique au gouvernement de la République, et considèrent comme un triomphe pour leur cause tous les événements extérieurs ou intérieurs qui sont de nature à créer de l'embarras à ce régime abhorré. Pour s'en convaincre, il suffit de dresser la liste des journaux de Paris et de province et de collationner les innombrables articles consacrés à l'encyclique. Ceux-là seuls ont applaudi qui sont les tenants affichés du royalisme, de

l'impérialisme et de l'antisémitisme. Après s'être ouvertement ou hypocritement insurgés pendant dix ans contre les sages directions de votre grand prédécesseur, ils étalent aujourd'hui un zèle bruyant, tout verbal, pour la religion, parce que c'est le seul moyen qui leur reste de ramener à eux les populations simples et ignorantes qui ont déserté leur drapeau. Mais la démocratie française, qui les a vus trop souvent à l'œuvre, ne sera pas dupe de ces démonstrations. Elle sait que pour ces brouillons incorrigibles, la religion n'a jamais été qu'un masque dont on se débarrasse quand la comédie est jouée.

Seulement, Très Saint-Père, en voyant de quel côté vous viennent les applaudissements, cette même démocratie sera amenée à conclure que le catholicisme, chez nous, a définitivement cause liée avec tous les partis vaincus. Et comme la France tient par-dessus tout — elle l'a montré dans des scrutins de plus en plus clairs et éloquents — à conserver le régime qu'elle s'est donné, en ce moment où elle va aborder les réformes sociales profondes qui font frissonner d'espérance ce noble pays épris de justice et d'équité, n'y a-t-il pas lieu de craindre qu'elle ne fasse payer cher à la religion l'imprudence que les chefs du catholicisme commettraient en se solidarisant une fois de plus avec les pires ennemis de la République ?

Que la loi de séparation doive être tenue pour mauvaise, qu'elle contienne à l'égard des personnes des dispositions mesquines et iniques, enfin que dans plusieurs articles percent de perfides menaces contre les libertés dont l'Eglise a besoin pour l'exercice de son ministère, pas un de vos enfants n'oserait le contester, après la solonnelle condamnation que vous avez portée contre cette loi dans l'encyclique *Vehementer*. Ce qu'il fallait

dire au nom de Dieu et au nom des intérêts suprêmes dont vous avez la garde, vous l'avez dit le 11 février, en termes très nobles et très énergiques auxquels la France catholique tout entière semble avoir souscrit.

Mais cette question de principe mise hors de conteste, la vérité nous oblige à reconnaître que la loi, telle qu'elle est sortie du vote final des Chambres, sans s'être dépouillée de tout ce que le projet primitif portait avec lui de vexatoire et d'illogique, ne laisse pas de présenter de réels avantages. Ces avantages ont en eux-mêmes une telle importance, que certains législateurs les ont trouvés excessifs, et que d'autres, plus bienveillants et nullement sectaires, s'en sont prévalus pour déclarer, avec une entière bonne foi, que la loi était sincèrement libérale. Le plus considérable de ces avantages est assurément la liberté des nominations ecclésiastiques. Mais il en est d'autres: l'abandon gratuit et indéfini des édifices du culte, la jouissance provisoire, mais renouvelable, des évêchés, des presbytères et des séminaires, le soin laissé aux associations cultuelles d'administrer, sous un contrôle de pure forme, les *deux cents millions* de biens qui constituent le patrimoine actuel des églises de France, enfin les pensions et allocations qui, toutes restreintes qu'elles sont, assurent pourtant immédiatement le pain à nos prêtres. Jamais on ne fera croire au peuple qu'une loi qui stipule de tels bénéfices au profit de l'Église est une loi absolument hostile à la religion. En tous cas, les hommes les plus au courant des choses parlementaires les regardent tous comme le *maximun* de concessions qu'il était possible d'obtenir des Chambres françaises à l'heure actuelle.

Or, si le sens de votre encyclique, Très Saint-Père, est bien celui que nos législateurs et nos publicistes ont cru découvrir, dans quelques mois ces avantages, qui

n'étaient pas tous contenus dans le projet primitif de la loi, et qu'ont arrachés, au prix de tant de peine et d'éloquence, les défenseurs de la liberté, seront perdus. Quand se lèvera, dans l'angoisse, l'aube de l'année 1907, vous n'ignorez pas quelle sera la situation terrible, mais légale et certaine, de l'Église de France. Nos 50 000 cathédrales, églises et chapelles, feront retour à l'État ou aux communes, qui pourront, avec le temps, en disposer à leur gré; les évêques et les prêtres, expulsés de leurs évêchés et de leurs presbytères, seront obligés de chercher un abri pour eux-mêmes et pour leur famille ; leurs archives paroissiales ou diocésaines, si indispensables au fonctionnement normal de la vie chrétienne, seront confisquées et iront tomber en des mains qui seront peu respectueuses des secrets qu'elles détiennent.

Du même coup aussi, les pensions et les allocations ayant été vraisemblablement supprimées par mesure de représailles, l'entretien du clergé incombera tout entier aux fidèles ; et rien n'autorise à prévoir que ceux-ci seront longtemps en état ou en disposition de fournir les *quarante* millions qui seront nécessaires pour la subsistance des prêtres et les *vingt* autres millions qu'exigera le fonctionnement du culte. Les séminaires, grands et petits, dont les bâtiments sont, pour la plupart, propriétés d'État, seront fermés, le recrutement sacerdotal sera tari dans sa source, et l'on se demande comment sera dès lors assuré le service des paroisses. Le culte étant ainsi réduit à être strictement privé, suspect au pouvoir politique, interdit aux familles de nos sept cent mille fonctionnaires, il faut s'attendre à ce que, dans des pays comme le nôtre, où la foi est si ébranlée, où le respect humain est si puissant, où l'État dispose d'une force d'intimidation presque sans limite, il se produise d'innombrables défections. Après quelques an-

nées seulement d'un pareil régime, ce serait miracle si le catholicisme n'avait pas perdu la plus grande partie des fidèles qui lui restent. Et dès maintenant nous devons regarder comme certain que le protestantisme, qui, par le fait de ses associations cultuelles déjà constituées et toutes prêtes à fonctionner, jouira de la faveur de l'État, occupera vite plusieurs des positions que nous aurons été contraints d'abandonner, et qu'il menacera peu à peu de s'installer dans nos églises et nos presbytères, et surtout dans l'âme de nos fidèles.

La perspective de ruines si étendues, de détresses morales et matérielles si prochaines et si inévitables, n'aurait cependant, pour des chrétiens, rien d'humiliant ni de décourageant, s'il s'agissait, dans ce conflit entre les décisions de Votre Sainteté et la législation de la République, d'une de ces questions vitales de dogme ou de morale, où il apparaîtrait à tous que l'Église ne pourrait céder sans cesser d'être ce qu'elle a toujours été et ce qu'il faut qu'elle continue d'être pour rester l'Église de Jésus-Christ.

Mais nous osons vous demander publiquement et tout haut ce que des milliers de catholiques se demandent entre eux tout bas, à savoir si vraiment le dogme est mis en péril par la loi de séparation.

Catholiques nous sommes, parce que nous sommes avec vous ; catholiques nous demeurerons jusque dans le déchirement d'une guerre fratricide, parce que, quoi qu'il arrive, nous resterons avec vous. Seulement, Très-Saint-Père, ne nous en veuillez pas si nous vivons au pays des idées claires. Notre langue, que vous ne connaissez pas, et notre esprit, dont on ne vous a pas expliqué les habitudes de franchise séculaire, répugnent aux situations indécises et aux formules énigmatiques. Vous ne trouverez pas mauvais si nous sommes

désireux d'apprendre les raisons véritables et valables de ce *non possumus* inattendu, les considérants de ce « verdict » auquel nous n'étions pas préparés et d'où sortiront fatalement, vous en convenez vous-même, « tant et de si grandes épreuves ».

Des voix nombreuses et qui n'étaient pas toutes désintéressées vous ont répété habilement, longuement, qu'accepter l'institution des associations cultuelles où la loi n'introduit l'élément religieux que sous une forme « certaine et légale » sans doute, mais implicite et générale, c'était accepter que l'autorité émanât des fidèles associés et non pas de la hiérarchie. Vous avez craint que le régime démocratique n'envahit l'Église. A mieux regarder les choses, il ne nous semble pas que la loi, — avec les garanties que l'État ne prescrivait pas, mais qu'il n'empêchait pas l'Église de prescrire aux associations, — ait fait aux humbles fidèles une part beaucoup plus grande, ni bien différente de celle qui est la leur depuis longtemps, à savoir de fournir aux prêtres et aux évêques les ressources financières dont ils auront encore plus besoin demain qu'aujourd'hui. Et au cas contraire, si cette part devait un peu grandir, que Votre Sainteté ne s'en effraye pas! N'était-ce pas là l'une des réformes que souhaitait le plus, dans son testament spirituel, le pieux et peu révolutionnaire cardinal Manning ? Avons-nous donc à regretter ces temps glorieux et féconds où les fidèles, moins détachés des destinées de l'Église, ne laissaient pas de jouer un rôle singulièrement plus considérable qu'il ne le sera jamais, dans la désignation de leurs prêtres et de leurs évêques ?

N'est-ce pas quelqu'une de ces considérations qui a dû impressionner les *soixante-quatorze* évêques de France, assemblés à la fin de mai pour chercher à concilier, avec le respect de nos institutions nationales, « les droits immuables du pontife romain ? » Et ce pro-

blème d'accorder les droits de la loi et de la hiérarchie n'était sans doute pas bien difficile, puisque deux jours de délibération avaient suffi à le résoudre très simplement et très sagement. Car nous savons maintenant, à n'en pouvoir douter, ce qui s'est dit et s'est fait. Ce n'est pas vous malheureusement, Très Saint-Père, qui nous l'avez appris. Le texte savamment préparé de votre encyclique risquait même de nous laisser ignorer la vérité. Aujourd'hui nous savons que nos évêques, malgré les menaces, les injures et les habiles sollicitations de tout un grand parti, le Saint-Esprit invoqué et la France sous leurs yeux, avaient résolu à une importante majorité, de faire l'essai loyal de la loi, et accepté *à l'unanimité* le projet d'*associations fabriciennes*, « à la fois *légal et canonique* », présenté par un très prudent archevêque. Nous savons aussi qu'à ces décisions si graves et si mûries de tout l'épiscopat de la plus grande des Églises catholiques, Votre Sainteté a cru devoir préférer les volontés secrètement arrêtées d'une commission de prélats allemands, italiens ou espagnols, où les intérêts de cette Église n'étaient représentés que par un seul Français impuissant et débordé. L'histoire fera le départ des responsabilités. Nous ne protestons pas contre votre autorité souveraine, mais nous vous crions, Très Saint-Père, attristés et effrayés : « Il y a là quelque chose que nous ne comprenons pas, que les chefs de nos diocèses ne comprennent pas plus que nous. En dépit de leurs déclarations officielles, nous devinons que leurs âmes, comme nos âmes à tous, sont irrémédiablement troublées ».

Il faut qu'il y ait eu autre chose. Cette loi d'inspiration antireligieuse, dont la véritable portée restera inconnue aussi longtemps qu'elle n'aura pas été expérimentée, nous ne nous dissimulons pas qu'on a fait à Votre Sainteté l'injure gratuite de l'élaborer et de la

promulguer sans votre concours, en dehors de toute participation des représentants de l'Église. Cette injure nous a été, autant qu'à vous, amère et blessante, parce qu'elle voulait marquer aux yeux de tous la déchéance nationale des croyances chrétiennes. Et sans doute, dans ce pays chevaleresque, où le premier de tous les cultes est celui de l'honneur, si le gouvernement de l'Eglise était pareil à un autre gouvernement, on aurait compris la légitimité des représailles et acclamé la fierté du geste que vous auriez fait contre les insulteurs en leur disant : « Vous êtes tout un peuple, un peuple grand et puissant. Vous avez la force. Moi, je ne suis qu'un vieillard, et je suis seul. Mais j'ai à défendre l'honneur de mon Dieu, de l'Église, de quelques deux cent soixante pontifes qui ont fait avant moi ce que d'autres feront après moi. Vous voulez la guerre ? J'accepte. »

Oui ! Mais vous êtes autre et plus grand que vos adversaires. Vous êtes vicaire de Jésus-Christ Votre royaume est un royaume de paix, de mansuétude et de pardon. Vous êtes le chef de ceux à qui Jésus a donné mission d'aimer, non pas seulement les hommes qui leur font du bien, mais aussi les hommes qui leur font du mal. A ceux qui, n'ayant pas compris l'Évangile, pourraient vous reprocher de ne pas lancer l'anathème, vous pourriez encore répondre que les générations d'un peuple sont solidaires et qu'un moment de mauvaise humeur ne doit pas faire oublier douze cents ans de magnifique dévouement et la générosité d'une nation qui donna sans compter aux successeurs de Pierre son or, son amour et son sang. Quand Léon XIII, après quinze années d'une persécution tracassière et brutale, signait la paix avec l'Allemagne du prince de Bismarck et ratifiait une législation, à coup sûr plus agressive que celle de nos législateurs, nous autres, catholiques fran-

çais, nous ne nous sommes pas plaints que le geste de miséricorde et d'oubli fût trop beau ou trop prompt. Faits comme nous sommes, nous n'arriverons jamais à comprendre que Pie X puisse être moins tolérant pour la France que Léon XIII n'a été bon pour l'Allemagne. Aux jours mauvais de l'Année terrible, quand la France agonisait, souvenez-vous, Très Saint-Père, que si nous étions seuls, si nos alliés n'étaient pas au rendez-vous, c'est uniquement que le chef du gouvernement français avait refusé jusqu'au bout d'abandonner la Rome des papes à ceux qui la convoitaient depuis longtemps, et que si des régiments nous ont manqué aux premières batailles, c'est que la route était longue pour les ramener des casernes pontificales dans les plaines de l'Alsace.

A plusieurs, il est vrai, votre encyclique apparait moins comme un refus définitif qu'une invitation d'ouvrir des négociations et de modifier la loi. Hélas! une telle démarche était peut-être encore possible hier, avant ce grand éclat; elle l'était sûrement aux jours où la loi se discutait, si Votre Sainteté eût autorisé quelqu'un à présenter, en votre nom, des propositions fermes; mais elle ne l'est plus en ce moment. Il est *trop tard* ou il est *trop tôt*. Les catholiques, avertis de la situation politique, ne s'y trompent pas. La presse vous aura fait connaître l'attitude unanime, très résolue et très dégagée, des principaux groupes de la démocratie. Les plus modérés ont tranquillement répété que tous les citoyens de l'État, quels qu'ils soient, doivent obéir à la loi, et que le gouvernement brisera toutes les résistances. Les partis avancés, qui sont puissants et dont rien n'a pu encore arrêter les progrès, se réjouissent bruyamment de pouvoir continuer pendant de longues années l'agitation anticléricale, de toutes les politiques la plus facile et la plus populaire. Et si quelques-uns chez

nous gardent des doutes sur l'opinion profonde du pays, elle vient, une fois de plus, de se faire entendre par l'organe des conseils généraux. Elle n'hésite pas, elle ne discute pas. Impérieuse et effrayante comme la voix des peuples, elle demande « l'application intégrale et énergique » d'une loi approuvée avec éclat par le suffrage universel et que nous-mêmes paraissions avoir implicitement acceptée, en usant tout de suite de ceux de ses articles qui nous sont favorables. Enfin, Très Saint-Père, si la discussion close par le vote des Chambres était rouverte, croyez bien que les modifications apportées au texte ne constitueraient pour nous que des aggravations.

L'heure est solennelle. Les événements désormais iront vite. La violence des violents va grandir et s'exaspérer. Avec la majorité de nos évêques et la grande majorité de nos coreligionnaires capables de penser, nous sommes convaincus qu'il est encore possible d'éviter la bataille. S'il y a bataille, Saint-Père, nous nous battrons avec vous et pour vous. Laissez-nous cependant vous rappeler dans quelles conditions peu rassurantes la lutte s'engagera.

Les catholiques de France, compromis dans les excès d'une politique plus remuante qu'intelligente, sont une minorité. Certaines scènes des inventaires ont témoigné de leur bon vouloir; les résultats des élections législatives, qui suivaient de près, ont fait voir les limites très étroites de leur influence et la médiocrité irrémédiable de leur organisation.

Quant aux masses sombres de la démocratie, qui montent lentement à l'assaut de nos vieilles institutions sociales, nous voulons croire qu'elles ne sont pas pleinement irréligieuses; elles gardent le souvenir et le besoin de quelques rites; mais elles ne sont pas croyantes;

elles vont au matérialisme et à l'athéisme. Bien que notre clergé soit recruté dans le peuple, bien qu'il ne cesse de lui témoigner le plus entier dévouement, il n'est plus à l'abri d'insultes grossières. La seule vue de la soutane irrite l'ouvrier. Aux grandes étapes de l'existence, baptêmes, mariages, enterrements, le culte traditionnel et hiératique, célébré dans une langue morte, lui est de plus en plus incompréhensible. Dans les bribes d'Évangile qu'il entend lire, il ne sait plus reconnaître la voix douce et puissante qui a divinement enrichi tant de pauvres à travers les siècles.

D'autres craintes plus troublantes encore nous sont inspirées par l'attitude du monde intellectuel vis-à-vis de l'Église. Des brèches sont ouvertes béantes aux remparts de la cité sainte. Beaucoup désertent. Quant à ceux qui continuent d'adhérer sans enthousiasme aux enseignements de l'Église, pourquoi vous le cacher ? Très Saint-Père, leur embarras, déjà grand devant tant de questions insolubles ou fâcheusement résolues à l'encontre de la science, a beaucoup augmenté avec quelques-unes de vos récentes décisions. Il faudrait peut-être ne pas oublier indéfiniment ces fortes paroles d'un catholique qui n'est pas atteint de la manie d'innover et dont les conseils avaient quelque poids auprès de votre prédécesseur : « Quand l'assemblée des évêques de France aura décidé quelle doit être l'attitude de l'Église en face de la loi de séparation, nous lui demanderons d'essayer de nous dire, en les définissant avec largeur et précision, les moyens dont l'Église dispose pour résister à l'assaut de la libre-pensée. Des lamentations ne sauraient y suffire, ni des invectives contre la franc-maçonnerie, ni des manœuvres électorales, ni généralement de la littérature ou de la politique. Il faut chercher et trouver autre chose. »

En élevant notre voix vers votre trône apostolique,

Très Saint-Père, nous qui sommes respectueux de décisions que nous déplorons, nous avons tenu à nous séparer des catholiques brouillons dont l'aveuglement nous a conduit aux abîmes. L'histoire, qui jugera entre eux et nous, dénoncera leur manque de sens chrétien autant que leur manque de sens critique. Mais en même temps nous avons tenu à ne pas nous confondre avec ces catholiques complaisants, dont le langage toujours flatteur ou le silence équivoque n'est pas ce qu'on était en droit d'attendre de leur conscience religieuse et de la clairvoyance de leur patriotisme. Nous nous sommes inspirés de notre amour de l'Église, dont il n'y a pas plus à désespérer malgré tout chez nous qu'ailleurs. Nous nous sommes pareillement inspirés des intérêts sacrés de la France, aussi noble dans le présent qu'elle l'a été dans le passé. Et s'il est vrai que le vote de l'épiscopat concordataire, placé en face d'une loi de son propre pays, vous ait arraché ce cri qui voulait être un blâme et qui restera comme son plus bel éloge : « Ils ont voté comme des Français ! ». sachez, Très Saint-Père, que la vraie France, qui ne fait pas de ligues. qui ne s'agite pas, qui n'intrigue pas, qui pense et qui travaille, était ce jour-là tout entière avec ses évêques.

La plus merveilleuse des filles de la vieille France, que nos petits-enfants invoquent à genoux et dont vous ferez demain une sainte à prier dans les églises, — Jeanne d'Arc, — s'émouvait et pleurait quand elle entendait les archanges descendus du ciel lui raconter « la grande pitié qui était au royaume de France ».

Pardonnez-nous, père de tous les chrétiens, si nous avons osé vous dire, pendant qu'il est temps encore, la grande pitié qui est en ce moment aux âmes des chefs de nos diocèses et des meilleurs de leurs fidèles, aux âmes de nos femmes, de nos filles et de nos mères, aux âmes de tous ceux qui comprennent que les choses du

catholicisme restent chez nous liées aux destinées de ce grand pays et d'une civilisation qui ne reniera jamais les principes de la Révolution française, mais qui tire son origine de plus loin et de plus haut : de l'Évangile et du cœur même du Christ.

Un groupe de catholiques français.

II

SYLLABUS DE PIE X

OU

Décret de la Sainte Inquisition Romaine et Universelle.

TRADUCTION FRANÇAISE[1]

Mercredi, 3 juillet 1907.

Notre temps, qui ne souffre aucun frein dans ses recherches sur les raisons profondes des choses, suit fréquemment les nouveautés et délaisse ce qui est comme l'héritage du genre humain, de telle sorte que, par une issue lamentable, il tombe en des erreurs très graves. Ces erreurs sont beaucoup plus périlleuses, s'il s'agit des sciences sacrées, de l'interprétation de la sainte Écriture, des principaux mystères de la foi. Or il est

1. Cette traduction est celle qu'a publiée la *Croix* du 20 juillet 1907. On nous avertit qu'elle « a été faite avec soin par un collaborateur très entendu », mais qu' « elle n'a aucun caractère officiel ». (*Revue du Clergé français* du 1er août 1907, p. 300.)

Comme cela a été indiqué plus haut, le volume de Loisy intitulé : *Simples réflexions* (V. p. XVII, n. 1), est une étude du Syllabus de Pie X, proposition par proposition.

Souvent, il suffit d'isoler une phrase d'un travail et de la séparer de son contexte pour en altérer quelque peu le sens; dans le Syllabus il y a plus que cela : les Éminentissimes Inquisiteurs y ont non seulement inséré des propositions qui n'ont jamais été soutenues, ils se sont encore mépris sur le sens même de ce qu'ils lisaient.

déplorable de rencontrer, même parmi les catholiques, d'assez nombreux écrivains qui, sortant des limites fixées par les Pères et par la sainte Église elle-même, poursuivent, sous prétexte de les approfondir et sous couleur d'investigation historique, un progrès des dogmes qui en constitue, en réalité, la corruption.

Afin d'empêcher ces erreurs de prendre racine dans l'esprit des fidèles, parmi lesquels elles sont quotidiennement répandues, et de corrompre la pureté de la foi, il a plu à N. T. S. P. Pie X, pape par la divine Providence, de confier à cette Sacrée Inquisition romaine et universelle la mission de noter et de réprouver les principales de ces erreurs.

En conséquence, après un examen approfondi, et l'avis préalable des Révérends Consulteurs, les Éminentissimes et Révérendissimes cardinaux, Inquisiteurs généraux en matière de foi et de mœurs, ont jugé les propositions suivantes dignes d'être réprouvées et proscrites, comme ils les réprouvent et proscrivent par ce Décret général :

I. La loi ecclésiastique qui prescrit de soumettre à la censure préalable les livres qui concernent les divines Écritures, ne s'étend pas aux écrivains qui cultivent la critique et l'exégèse scientifique de l'Ancien et du Nouveau Testament.

II. L'interprétation par l'Église des Livres saints n'est pas à dédaigner sans doute ; elle est sujette cependant à un jugement plus approfondi des exégètes et à correction.

III. Des jugements et des censures ecclésiastiques portés contre l'exégèse libre et plus savante, on est en droit d'inférer que la foi proposée par l'Église est en contradiction avec l'histoire, et que les dogmes catholiques ne peuvent réellement pas se concilier avec les vraies origines de la religion chrétienne.

IV. Le magistère de l'Église ne peut pas déterminer le sens propre des saintes Écritures, même par des définitions dogmatiques.

V. Le dépôt de la foi ne contenant que des vérités révélées, il n'appartient à aucun égard à l'Église de porter des jugements sur les affirmations des sciences humaines.

VI. L'Église enseignée et l'Église enseignante collaborent à ce point dans les définitions doctrinales, que l'Église enseignante n'a plus qu'à sanctionner les opinions communes de l'Église enseignée.

VII. Lorsque l'Église proscrit des erreurs, elle ne peut exiger des fidèles qu'ils adhèrent par un assentiment intérieur aux jugements qu'elle a rendus.

VIII. On doit estimer exempts de toute faute ceux qui tiennent pour non avenues les condamnations de la Sacrée Congrégation de l'Index ou des autres Sacrées Congrégations romaines.

IX. Ceux-là font preuve d'une simplicité et d'une ignorance excessive qui croient que Dieu est vraiment l'auteur de la sainte Écriture.

X. L'inspiration des livres de l'Ancien Testament a consisté en ce que les écrivains d'Israël ont transmis les doctrines religieuses sous un certain aspect, peu connu ou même inconnu des païens.

XI. L'inspiration divine ne s'étend pas de telle sorte à toute la sainte Écriture, qu'elle la préserve de toute erreur dans toutes et chacune de ses parties.

XII. L'exégète, s'il veut s'adonner utilement aux études bibliques, doit écarter avant tout toute opinion préconçue sur l'origine surnaturelle de l'Écriture sainte, et ne pas l'interpréter autrement que les autres documents purement humains.

XIII. Ce sont les évangélistes eux-mêmes et les chrétiens de la seconde et de la troisième génération qui

ont artificiellement élaboré les paraboles évangéliques, et qui ont ainsi rendu raison du peu de fruit de la prédication du Christ auprès des Juifs.

XIV. En beaucoup de récits, les évangélistes ont rapporté non pas tant la réalité que ce qu'ils ont estimé, quoique faux, plus profitable à leurs lecteurs.

XV. Les Évangiles se sont enrichis d'additions et de corrections continuelles jusqu'à la fixation et à la constitution du Canon; dès lors, il n'y subsista de la doctrine du Christ que des vestiges ténus et incertains.

XVI. Les récits de Jean ne sont pas proprement de l'histoire, mais une contemplation mystique de l'Évangile; les discours contenus dans son Évangile sont des méditations théologiques dénuées de vérité historique sur le mystère du salut.

XVII. Le quatrième Évangile a exagéré les miracles, non seulement afin de les faire paraître plus extraordinaires, mais encore pour les rendre plus aptes à signifier l'œuvre et la gloire du Verbe Incarné.

XVIII. Jean revendique, il est vrai, pour lui-même, le caractère de témoin du Christ; il n'est cependant en réalité qu'un témoin éminent de la vie chrétienne ou de la vie du Christ dans l'Église, à la fin du premier siècle.

XIX. Les exégètes hétérodoxes ont rendu plus fidèlement le vrai sens des Écritures que les exégètes catholiques.

XX. La Révélation n'a pu être que la conscience acquise par l'homme de sa relation avec Dieu.

XXI. La Révélation qui constitue l'objet de la foi catholique n'a pas été complète avec les Apôtres.

XXII. Les dogmes que l'Église propose comme révélés ne sont pas des vérités tombées du ciel, mais c'est une certaine interprétation des faits religieux que l'esprit humain s'est acquise par un laborieux effort.

XXIII. Il peut exister et il existe réellement entre les faits consignés dans la sainte Écriture et les dogmes de l'Église auxquels ils servent de base, une oppositon telle que le critique peut rejeter comme faux des faits que l'Église croit comme très certains.

XXIV. On ne doit pas condamner un exégète qui pose des prémisses, d'où il suit que les dogmes sont historiquement faux ou douteux, à condition qu'il ne nie pas directement les dogmes mêmes.

XXV. L'assentiment de foi se fonde en définitive sur une accumulation de probabilités.

XXVI. Les dogmes de la foi sont à retenir seulement selon leur sens pratique, c'est-à-dire, comme règle préceptive d'action, mais non comme règle de croyance.

XXVII. La divinité de Jésus-Christ ne se prouve pas par les Évangiles ; mais c'est un dogme que la conscience chrétienne a déduit de la notion de Messie.

XXVIII. Pendant qu'il exerçait son ministère, Jésus n'avait pas en vue dans ses discours d'enseigner qu'il était lui-même le Messie, et ses miracles ne tendaient pas à le démontrer.

XXIX. On peut accorder que le Christ que l'histoire présente est bien inférieur au Christ qui est l'objet de la foi.

XXX. Le nom de *Fils de Dieu*, dans tous les textes évangéliques, équivaut seulement au nom de *Messie;* il ne signifie point du tout que le Christ est le vrai et naturel Fils de Dieu.

XXXI. La doctrine christologique de Paul, de Jean et des Conciles de Nicée, d'Ephèse, de Chalcédoine, n'est pas celle que Jésus a enseignée, mais celle que la conscience chrétienne a conçue au sujet de Jésus.

XXXII. Le sens naturel des textes évangéliques est inconciliable avec l'enseignement de nos théologiens touchant la conscience de Jésus et sa science infaillible.

XXXIII. Il est évident pour quiconque n'est pas conduit par des opinions préconçues, ou bien que Jésus a enseigné l'erreur sur le prochain avènement messianique, ou bien que la majeure partie de sa doctrine contenue dans les Évangiles Synoptiques est dénuée d'authenticité.

XXXIV. Le critique ne peut pas attribuer au Christ une science illimitée, si ce n'est dans l'hypothèse historiquement inconcevable et qui répugne au sens moral, que le Christ, comme homme, a possédé la science de Dieu, et qu'il a néanmoins refusé de communiquer à ses disciples et à la postérité la connaissance de tant de choses.

XXXV. Le Christ n'a pas toujours eu conscience de sa dignité messianique.

XXXVI. La Résurrection du Sauveur n'est pas proprement un fait d'ordre historique, mais un fait d'ordre purement surnaturel, ni démontré, ni démontrable, que la conscience chrétienne a insensiblement déduit d'autres faits.

XXXVII. La foi en la Résurrection du Christ, à l'origine, porta moins sur le fait même de la résurrection que sur la vie immortelle du Christ auprès de Dieu.

XXXVIII. La doctrine sur la mort expiatoire du Christ n'est pas évangélique, mais seulement paulinienne.

XXXIX. Les opinions dont les Pères de Trente étaient imbus sur l'origine des sacrements, opinions qui influencèrent sans aucun doute leurs canons dogmatiques, sont bien éloignées de celles qui prévalent aujourd'hui à bon droit parmi les historiens du christianisme.

XL. Les sacrements sont nés de ce que les Apôtres et leurs successeurs ont interprété une idée, une intention du Christ, sous l'inspiration et la poussée des circonstances et des événements.

XLI. Les sacrements n'ont d'autre but que d'évoquer

à l'esprit de l'homme la présence toujours bienfaisante du Créateur.

XLII. La communauté chrétienne a introduit la nécessité du Baptême, en l'adoptant comme un rite nécessaire et en y annexant les obligations de la profession chrétienne.

XLIII. L'usage de conférer le Baptême aux enfants fut une évolution de la discipline, qui fut une des causes pour lesquelles ce sacrement se dédoubla en Baptême et en Pénitence[1].

XLIV. Rien ne prouve que le rite du sacrement de Confirmation ait été usité par les Apôtres ; au contraire, la distinction formelle des deux sacrements, savoir le Baptême et la Confirmation, n'appartient pas à l'histoire du christianisme primitif.

XLV. Tout n'est pas à entendre historiquement dans le récit de l'institution de l'Eucharistie par Paul (I Cor., xi, 23-25).

XLVI. Le concept du chrétien pécheur réconcilié par l'autorité de l'Église ne s'est pas présenté dans la primitive Église; mais l'Église ne s'est faite à ce concept que très lentement. Bien plus, même après que la Pénitence eut été reconnue comme une institution de l'Église, elle ne portait pas le nom de sacrement, regardée qu'elle était comme un sacrement honteux.

XLVII. Les paroles du Seigneur : *Recevez l'Esprit-Saint; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (Jo., xx, 22-23), ne se rapportent point du tout au sacre-

1. Cette traduction est plus exacte que celle de l'*Univers* (20 juillet 1907) : « L'usage de conférer le baptême aux enfants fut une évolution disciplinaire, dont une des raisons était de faire deux sacrements d'un seul, le baptême d'une part et la pénitence de l'autre. »

[Note de la *Revue du Clergé français*.] J. B.

ment de Pénitence, quoi qu'il ait plu aux Pères de Trente d'affirmer.

XLVIII. Jacques n'entend pas, dans son épître (vers. 14 et 15), promulguer un sacrement du Christ, mais recommander un pieux usage, et s'il voit peut-être dans cet usage un moyen de grâce, il ne l'entend pas avec la même rigueur que les théologiens qui ont fixé la notion et le nombre des sacrements.

XLIX. La Cène chrétienne prenant peu à peu le caractère d'une action liturgique, ceux qui avaient coutume de présider la Cène acquirent le caractère sacerdotal.

L. Les anciens, qui étaient chargés de la surveillance dans les assemblées des chrétiens, ont été établis par les Apôtres prêtres et évêques, en vue de pourvoir à l'organisation nécessaire des communautés croissantes, non pas proprement en vue de perpétuer la mission et le pouvoir apostoliques.

LI. Le mariage n'a pu devenir sacrement de la Nouvelle Loi que beaucoup plus tard ; en effet, pour que le mariage fût tenu pour un sacrement, il fallait au préalable que la doctrine théologique de la grâce et des sacrements eût acquis son plein développement.

LII. Il n'était pas dans la pensée du Christ de constituer l'Église comme une société destinée à durer sur la terre une longue série de siècles : au contraire, dans la pensée du Christ, la fin du monde et le royaume du ciel étaient également imminents.

LIII. La constitution organique de l'Église n'est pas immuable ; mais la société chrétienne est sujette, comme toute société humaine, à une évolution perpétuelle.

LIV. Les dogmes, les sacrements, la hiérarchie, tant dans leur notion que dans la réalité, ne sont que les interprétations et les évolutions de la pensée chrétienne, qui ont développé et perfectionné [par des ap-

ports extérieurs le petit germe latent dans l'Évangile.

LV. Jamais, en vérité, Simon Pierre n'a même soupçonné que le Christ lui eût délégué la primauté de l'Église.

LVI. L'Église romaine est devenue la tête de toutes les Églises, non pas par une disposition de la divine Providence, mais en vertu de circonstances purement politiques.

LVII. L'Église se montre ennemie du progrès des sciences naturelles et théologiques.

LVIII. La vérité n'est pas plus immuable que l'homme lui-même, puisqu'elle évolue avec lui, en lui et par lui.

LIX. Le Christ n'a pas enseigné un corps déterminé de doctrine qui fût applicable à tous les temps et à tous les hommes, mais il a plutôt inauguré un mouvement religieux qui s'adapte ou qui doit être adapté à la diversité des temps et des lieux.

LX. La doctrine chrétienne fut, en ses origines, judaïque, mais elle est devenue, par évolutions successives, d'abord paulinienne, puis johannique, enfin hellénique et universelle.

LXI. On peut dire sans paradoxe que, du premier chapitre de la Genèse au dernier de l'Apocalypse, aucun chapitre de l'Écriture ne renferme une doctrine absolument identique à celle que l'Église enseigne sur la même matière, et, par conséquent, qu'aucun chapitre de l'Écriture n'a le même sens pour le critique et pour le théologien.

LXII. Les principaux articles du symbole des Apôtres n'avaient pas, pour les chrétiens des premiers siècles la même signification qu'ils ont pour ceux de notre temps.

LXIII. L'Église se montre incapable de défendre efficacement la morale évangélique, parce qu'elle se tient obstinément attachée à des doctrines immuables qui

ne peuvent pas se concilier avec les progrès modernes.

LXIV. Le progrès des sciences exige que l'on réforme les concepts de la doctrine chrétienne sur Dieu, sur la Création, sur la Révélation, sur la Personne du Verbe Incarné, sur la Rédemption.

LXV. Le catholicisme d'aujourd'hui ne peut se concilier avec la vraie science que s'il se transforme en un christianisme non dogmatique, c'est-à-dire en un protestantisme large et libéral.

Le jeudi suivant, 4 du même mois de la même année, rapport de tout ceci ayant été fait très soigneusement à Notre Très Saint-Père le pape Pie X, Sa Sainteté a approuvé et confirmé le décret des Éminentissimes Pères, et Elle a ordonné que toutes et chacune des propositions ci-dessus consignées fussent tenues par tous comme réprouvées et proscrites.

Pierre Palombelli,
notaire de la S. I. R. U.

III

LETTRE ENCYCLIQUE[1]

DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE X

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et aux autres Ordinaires qui sont en paix et en communion avec le Siège apostolique.

SUR LES DOCTRINES DES MODERNISTES

—

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES
ET AUTRES ORDINAIRES
QUI SONT EN PAIX ET EN COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

PIE X PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

GRAVITÉ DES ERREURS MODERNISTES (1-13)

1. A la mission qui Nous a été confiée d'en haut de paître le troupeau du Seigneur, Jésus-Christ a assigné, comme premier devoir, de garder avec un soin jaloux le dépôt traditionnel de la foi, à l'encontre des profanes nouveautés de langage, comme des contradictions de la fausse science. **2.** Nul âge, sans doute, où une telle vigi-

1. Le texte suivant de l'Encyclique *Pascendi* a été soigneusement collationné sur la traduction officielle distribuée aux Cardinaux (fascicule de 59 pages numérotées. Rome, Imprimerie du Vatican, 1907). (Voir aux Additions, p. 226, note 11).

Certains éditeurs français ont pris la liberté de faire des corrections, quand ils ont cru trouver des fautes d'impression.

Les Assomptionnistes, dans les « Questions Actuelles », ont de plus bouleversé toute la ponctuation, et adopté des normes

lance ne fût nécessaire au peuple chrétien : car, il n'a jamais manqué, suscités par l'ennemi du genre humain, *d'hommes au langage pervers*[1], *diseurs de nouveautés et séducteurs*[2], *sujets de l'erreur et entraînant à l'erreur*[3].
3. Mais, il faut bien le reconnaître, le nombre s'est accru étrangement, en ces derniers temps, des ennemis de la Croix de Jésus-Christ qui, avec un art tout nouveau et souverainement perfide, s'efforcent d'annuler les vitales énergies de l'Église, et même, s'ils le pouvaient, de renverser de fond en comble le règne de Jésus-Christ.
4. Nous taire n'est plus de mise, si Nous voulons ne point paraître infidèle au plus sacré de Nos devoirs, et que la bonté dont Nous avons usé jusqu'ici, dans un espoir d'amendement, ne soit taxée d'oubli de Notre charge.

à eux pour l'emploi des majuscules. D'autres fois, ils ont ajouté des guillemets. Ces petits changements ne sont pas toujours sans importance : si on se fie à ce texte, qu'ils ont si abondamment répandu, on pourrait croire, par exemple, que le pape, qui parle toujours de lui avec une majuscule « Nous, » parlerait des évêques avec une minuscule : *évêques*. Or il n'en est rien, et très courtoisement, le pape écrit : *Évêques*. Par contre, les Assomptionnistes gratifient séminaires d'un grand S, alors que la curie écrit : séminaires. Il est sans doute inutile de multiplier ces exemples, je n'en citerai qu'un autre où le grand N donné à *Nous* (§ 43, note 1) pourrait faire croire au lecteur distrait que c'est Léon X qui parle et non pas Luther !

Dans beaucoup de cas les changements faits par les célèbres religieux apparaissent, à vrai dire, comme d'heureuses corrections, mais n'est-ce pas déjà un commencement de modernisme que de se permettre de corriger un texte officiel ? Où s'arrêter dans cette voie ?

La seule liberté que nous ayons cru pouvoir prendre a été d'ajouter les subdivisions de l'abbé Élie Blanc, les alinéas des Assomptionnistes, et les titres des principales parties adoptés par l'Univers et diverses *Semaines religieuses*.

1. *Act.* xx, 30.
2. *Tim.* I, 10.
3. *II, Tim.* III, 13.

5. Ce qui exige surtout que Nous parlions sans délai, c'est que, les artisans d'erreurs, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent, et c'est un sujet d'appréhension et d'angoisse très vives, dans le sein même et au cœur de l'Église, ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils le sont moins ouvertement. **6.** Nous parlons, Vénérables Frères, d'un grand nombre de catholiques laïques et, ce qui est encore plus à déplorer, de prêtres, qui, sous couleur d'amour de l'Église, absolument courts de philosophie et de théologie sérieuses, imprégnés au contraire jusqu'aux moëlles d'un venin d'erreur puisé chez les adversaires de la foi catholique, se posent, au mépris de toute modestie, comme rénovateurs de l'Église ; qui, en phalanges serrées, donnent audacieusement l'assaut à tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'œuvre de Jésus-Christ, sans respecter sa propre personne qu'ils abaissent, par une témérité sacrilège, jusqu'à la simple et pure humanité.

7. Ces hommes-là peuvent s'étonner que Nous les rangions parmi les ennemis de l'Église. Nul ne s'en étonnera avec quelque fondement qui, mettant leurs intentions à part, dont le jugement est réservé à Dieu, voudra bien examiner leurs doctrines, et conséquemment à celles-ci, leur manière de parler et d'agir. Ennemis de l'Église, certes ils le sont, et à dire qu'elle n'en a pas de pires, on ne s'écarte pas du vrai. **8.** Ce n'est pas du dehors, en effet, on l'a déjà noté, c'est du dedans qu'ils trâment sa ruine : le danger est aujourd'hui presque aux entrailles mêmes et aux veines de l'Église : leurs coups sont d'autant plus sûrs, qu'ils savent mieux où la frapper. **9.** Ajoutez que ce n'est point aux rameaux ou aux rejetons qu'ils ont mis la cognée, mais à la racine même, c'est-a-dire à la foi et à ses fibres les plus profondes. Puis, cette racine d'immortelle vie une fois tran-

chée, ils se donnent la tâche de faire circuler le virus par tout l'arbre : nulle partie de la foi catholique qui reste à l'abri de leur main, nulle qu'ils ne fassent tout pour corrompre. **10.** Et tandis qu'ils poursuivent par mille chemins leur dessein néfaste, rien de si insidieux, de si perfide que leur tactique : amalgamant en eux le rationaliste et le catholique, ils le font avec un tel raffinement d'habileté qu'ils abusent facilement les esprits mal avertis. D'ailleurs, consommés en témérité, il n'est sorte de conséquences qui les fassent reculer, ou plutôt qu'ils ne soutiennent hautement et opiniâtrément. **11.** Avec cela, et chose très propre à donner le change, une vie toute d'activité, une assiduité et une ardeur singulières à tous les genres d'études, de mœurs recommandables d'ordinaire pour leur sévérité. **12.** Enfin, et ceci parait ôter tout espoir de remède, leurs doctrines leur ont tellement perverti l'âme, qu'ils en sont devenus contempteurs de toute autorité, impatients de tout frein : prenant assiette sur une conscience faussée, ils font tout pour qu'on attribue au pur zèle de la vérité, ce qui est œuvre uniquement d'opiniâtreté et d'orgueil. — **13.** Certes, Nous avions espéré qu'ils se raviseraient quelque jour : et, pour cela, Nous avions usé avec eux, d'abord de douceur, comme avec des fils, puis de sévérité, enfin et bien à contre-cœur, de réprimandes publiques. Vous n'ignorez pas, Vénérables Frères, la stérilité de Nos efforts : ils courbent un moment la tête, pour la relever aussitôt plus orgueilleuse. Ah ! s'il n'était question que d'eux, Nous pourrions peut-être dissimuler : mais, c'est la religion catholique, sa sécurité qui sont en jeu. Trêve donc au silence, qui désormais serait un crime ! Il est temps de lever le masque à ces hommes-là et de les montrer à l'Église universelle tels qu'ils sont.

DIVISION DE L'ENCYCLIQUE (14)

14. Et comme une tactique des modernistes (ainsi les appelle-t-on communément et avec beaucoup de raison), tactique en vérité fort insidieuse, est de ne jamais exposer leurs doctrines méthodiquement et dans leur ensemble, mais de les fragmenter en quelque sorte et de les éparpiller çà et là, ce qui prête à les faire juger ondoyants et indécis, quand leurs idées au contraire sont parfaitement arrêtées et consistantes, il importe ici et avant tout, de présenter ces mêmes doctrines sous une seule vue, et de montrer le lien logique qui les rattache entre elles. Nous Nous réservons d'indiquer ensuite les causes des erreurs et de prescrire les remèdes propres à retrancher le mal.

Première partie : Analyse des doctrines modernistes (15)

15. Et pour procéder avec clarté dans une matière en vérité fort complexe, il faut noter tout d'abord que les modernistes assemblent et mélangent, pour ainsi dire en eux, plusieurs personnages : c'est à savoir le philosophe, le croyant, le théologien, l'historien, le critique, l'apologiste, le réformateur : personnages qu'il importe de bien démêler si l'on veut connaître à fond leur système et se rendre compte des principes, comme des conséquences de leurs doctrines.

§ I. FONDEMENT PHILOSOPHIQUE DU SYSTÈME (16-33)
Agnosticisme (16-18)

16. Et pour commencer par le philosophe, les modernistes posent comme base de leur philosophie religieuse, la doctrine appelée communément *agnosticisme*. La raison humaine, enfermée rigoureusement dans le cercle des phénomènes, c'est-à-dire des choses qui appa-

raissent, et telles précisément qu'elles apparaissent, n'a ni la faculté ni le droit d'en franchir les limites; elle n'est donc pas capable de s'élever jusqu'à Dieu, non, pas même pour en connaître, par le moyen des créatures, l'existence : telle est cette doctrine. D'où ils infèrent deux choses : que Dieu n'est point objet direct de science; que Dieu n'est point un personnage historique.

17. Qu'advient-il, après cela, de la *théologie naturelle*, des *motifs de crédibilité*, de la *révélation extérieure ?* Il est aisé de le comprendre. Ils les suppriment purement et simplement et les renvoient à l'*intellectualisme*, système, disent-ils, qui fait sourire de pitié, et dès longtemps périmé. Rien ne les arrête, pas même les condamnations dont l'Église a frappé ces erreurs monstrueuses : car le Concile du Vatican a décrété ce qui suit : *Si quelqu'un dit que la lumière naturelle de l'humaine raison est incapable de faire connaître avec certitude, par le moyen des choses créées, le seul et vrai Dieu, notre Créateur et Maître, qu'il soit anathème*[1]. Et encore : *Si quelqu'un dit qu'il ne se peut faire, ou qu'il n'est pas expédient que l'homme soit instruit par révélation divine du culte à rendre à Dieu, qu'il soit anathème*[2]. Et enfin : *Si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut être rendue croyable par des signes extérieurs, et que ce n'est donc que par l'expérience individuelle ou par l'inspiration privée que les hommes sont mûs à la foi, qu'il soit anathème*[3].

18. Maintenant, de l'agnosticisme qui n'est après tout qu'ignorance, comment les modernistes passent-ils à l'athéisme scientifique et historique, dont la négation fait au contraire tout le caractère ; de ce qu'ils ignorent, si Dieu est intervenu dans l'histoire du genre humain

1. *De revel.* can. I.
2. *Ibid.* can. II.
3. *De Fide* can. III.

par quel artifice de raisonnement en viennent-ils à expliquer cette même histoire absolument en dehors de Dieu, qui est tenu pour n'y avoir point eu effectivement de part? Le comprenne qui pourra. Toujours est-il qu'une chose, pour eux, parfaitement entendue et arrêtée, c'est que la science doit être athée, pareillement l'histoire; nulle place, dans le champ de l'une, comme de l'autre, sinon pour les phénomènes : Dieu et le divin en sont bannis.

Quelles conséquences découlent de cette doctrine absurde, au regard de la personne sacrée du Sauveur, des mystères de sa vie et de sa mort, de sa résurrection et de son ascension glorieuse, c'est ce que nous verrons bientôt.

L'immanentisme (19-22)

19. L'agnosticisme n'est que le côté négatif dans la doctrine des modernistes; le côté positif est constitué par ce qu'on appelle l'*immanence vitale*. Ils passent de l'un à l'autre en la manière que voici. Naturelle ou surnaturelle, la religion, comme tout autre fait, demande une explication. Or, la théologie naturelle une fois répudiée, tout accès à la révélation fermé par le rejet des motifs de crédibilité, qui plus est, toute révélation extérieure entièrement abolie, il est clair que, cette explication, on ne doit pas la chercher hors de l'homme. C'est donc dans l'homme même qu'elle se trouve, et comme la religion est une forme de vie, dans la vie même de l'homme. Voilà l'*immanence religieuse*. Or, tout phénomène vital — et, on l'a dit, telle est la religion — a pour premier stimulant, une nécessité, un besoin; pour première manifestation, ce mouvement du cœur appelé sentiment. Il s'ensuit, puisque l'objet de la religion est Dieu, que la foi, principe et fondement de toute religion, réside dans un certain sentiment intime, engendré lui-même

par le besoin du divin. Ce besoin, d'ailleurs, ne se trahissant que dans de certaines rencontres déterminées et favorables, n'appartient pas de soi au domaine de la conscience : dans le principe, il gît au-dessous, et selon un vocable emprunté de la philosophie moderne, dans la *subconscience*, où il faut ajouter que sa racine reste cachée entièrement inaccessible à l'esprit.

Veut-on savoir maintenant en quelle manière ce besoin du divin, si l'homme vient à l'éprouver, se tourne finalement en religion ?

20. Les modernistes répondent. La science et l'histoire sont enfermées entre deux bornes : l'une extérieure, du monde visible ; l'autre intérieure, de la conscience. Parvenues là, impossible à elles de passer outre : au delà, c'est l'*inconnaissable*. Justement, en face de cet *inconnaissable*, de celui, disons-nous, qui est hors de l'homme, par delà la nature visible, comme de celui qui est en l'homme même, dans les profondeurs de la *subconscience*, sans nul jugement préalable (ce qui est du pur *fidéisme*), le besoin du divin suscite dans l'âme portée à la religion, un sentiment particulier. Ce sentiment a ceci de propre qu'il enveloppe Dieu, et comme objet et comme cause intime, et qu'il unit en quelque façon l'homme avec Dieu. Telle est, pour les modernistes, la foi, et dans la foi ainsi entendue, le commencement de toute religion.

21. Là ne se borne pas leur philosophie, ou, pour mieux dire, leurs divagations. Dans ce sentiment ils trouvent donc la foi ; mais aussi avec la foi et dans la foi, la *révélation*.

Et pour la révélation, en effet, que veut-on de plus? Ce sentiment qui apparaît dans la conscience, et Dieu qui, dans ce sentiment, quoique confusément encore, se manifeste à l'âme : n'est-ce point là une révélation, ou tout au moins un commencement de révélation ?

Même, si l'on y regarde bien, du moment que Dieu est tout ensemble cause et objet de la foi, dans la foi, on trouve donc la révélation et comme venant de Dieu et comme portant sur Dieu, c'est-à-dire que Dieu y est dans le même temps révélateur et révélé. **22.** De là, Vénérables Frères, cette doctrine absurde des modernistes, que toute religion est à la fois naturelle et surnaturelle, selon le point de vue. De là, l'équivalence entre la conscience et la révélation. De là, enfin, la loi qui érige la *conscience religieuse* en règle universelle, entièrement de pair avec la révélation et à laquelle tout doit s'assujettir, jusqu'à l'autorité suprême, dans sa triple manifestation, doctrinale, cultuelle, disciplinaire.

Conséquence : déformation de l'histoire religieuse (23-28)

23. On ne donnerait pas une idée complète de l'origine de la foi et de la révélation, telle que l'entendent les modernistes, si l'on n'attirait l'attention sur un point fort important, à raison des conséquences historico-critiques qu'ils en tirent.

Il ne faut pas croire que l'*inconnaissable* s'offre à la foi, isolé et nu ; il est, au contraire relié étroitement à un phénomène qui pour appartenir au domaine de la science et de l'histoire, ne laisse pas de le déborder par quelque endroit : ce sera un fait de la nature, enveloppant quelque mystère ; ce sera encore un homme dont le caractère, les actes, les paroles paraissent déconcerter les communes lois de l'histoire. Or, voici ce qui arrive : l'*inconnaissable*, dans sa liaison avec un phénomène, venant à amorcer la foi, celle-ci s'étend au phénomène lui-même et le pénètre en quelque sorte de sa propre vie. Deux conséquences en dérivent. Il se produit, en premier lieu, une espèce de *transfiguration* du phénomène, que la foi hausse au-dessus de lui-même et de sa vraie réalité, comme pour le mieux adapter, ainsi

qu'une matière, à la forme divine qu'elle veut lui donner. Il s'opère en second lieu, une espèce de *défiguration* du phénomène, s'il est permis d'employer ce mot, en ce que la foi, l'ayant soustrait aux conditions de l'espace et du temps, en vient à lui attribuer des choses qui, selon la réalité, ne lui conviennent point. Ce qui arrive surtout, quand il s'agit d'un phénomène du passé, et d'autant plus aisément que ce passé est plus lointain. De cette double opération, les modernistes tirent deux lois qui, ajoutées à une troisième déjà fournie par l'agnosticisme, forment comme les bases de leur critique historique.

24. Un exemple éclaircira la chose, et Jésus-Christ va nous le fournir. Dans la personne du Christ, disent-ils, la science ni l'histoire ne trouvent autre chose qu'un homme. De son histoire, donc, au nom de la première loi, basée sur l'agnosticisme, il faut effacer tout ce qui a caractère de divin. La personne historique du Christ a été *transfigurée* par la foi : il faut donc retrancher encore de son histoire, de par la seconde loi, tout ce qui l'élève au-dessus des conditions historiques. Enfin, la même personne du Christ a été *défigurée* par la foi : il faut donc, en vertu de la troisième loi, écarter en outre de son histoire les paroles, les actes, en un mot, tout ce qui ne répond point à son caractère, à sa condition, à son éducation, au lieu et au temps où il vécut. — Étrange paraîtra, sans doute, cette façon de raisonner : telle est pourtant la critique moderniste.

25. Le sentiment religieux, qui jaillit ainsi, par *immanence vitale*, des profondeurs de la *subconscience*, est le germe de toute religion, comme il est la raison de tout ce qui a été ou sera jamais, en aucune religion. Obscur, presque informe à l'origine, ce sentiment est allé progressant sous l'influence secrète du principe qui lui donna l'être, et de niveau avec la vie humaine, dont on se rappelle qu'il est une forme. Ainsi naquirent toutes

les religions, y comprises les religions surnaturelles : elles ne sont toutes que des efflorescences de ce sentiment. **26.** Et que l'on n'attende pas une exception en faveur de la religion catholique : elle est mise entièrement sur le pied des autres. Son berceau fut la conscience de Jésus-Christ, homme de nature exquise, comme il n'en fut ni n'en sera jamais : elle est née là, non d'un autre principe que de l'*immanence vitale*. — **27.** On est saisi de stupeur en face d'une telle audace dans l'assertion, d'une telle aisance dans le blasphème. Et ce ne sont point les incrédules seuls, Vénérables Frères, qui profèrent de telles témérités : ce sont des catholiques, ce sont des prêtres même, et nombreux, qui les publient avec ostentation. Et dire qu'ils se targuent, avec de telles insanités, de rénover l'Église ! **28.** Certes, il ne s'agit plus de la vieille erreur qui dotait la nature humaine d'une espèce de droit à l'ordre surnaturel. Que cela est dépassé ! En l'homme qui est Jésus-Christ aussi bien qu'en nous, notre sainte religion n'est autre chose qu'un fruit propre et spontané de la nature. Y a-t-il rien en vérité qui détruise plus radicalement l'ordre surnaturel ? C'est donc avec souverainement de raison que le Concile du Vatican a décrété ce qui suit : *Si quelqu'un dit que l'homme ne peut être élevé à une connaissance et à une perfection qui surpassent la nature, mais qu'il peut et qu'il doit, par un progrès continu, parvenir enfin de lui-même à la possession de tout vrai et de tout bien ; qu'il soit anathème* [1].

Comment naissent les dogmes (29-33)

29. Nous n'avons vu jusqu'ici, Vénérables Frères, aucune place faite à l'intelligence. Selon les modernistes, elle a pourtant sa part dans l'acte de foi, et il importe de

1. *De Revel.* can. III.

dire laquelle. — Le sentiment dont il a été question — précisément parce qu'il est sentiment et non connaissance — fait bien surgir Dieu en l'homme, mais si confusément encore, que Dieu, à vrai dire, ne s'y distingue pas ou à peine, de l'homme lui-même. Ce sentiment, il faut donc qu'une lumière le vienne irradier, y mettre Dieu en relief, dans une certaine opposition avec le sujet. C'est l'office de l'intelligence, faculté de pensée et d'analyse, dont l'homme se sert pour traduire, d'abord en représentations intellectuelles, puis en expressions verbales, les phénomènes de vie dont il est le théâtre. De là ce mot devenu banal chez les modernistes : l'homme doit *penser* sa foi. L'intelligence survient donc au sentiment et se penchant en quelque sorte sur lui, y opère à la façon d'un peintre qui, sur une toile vieillie, retrouverait et ferait reparaître les lignes effacées du dessin : telle est, à peu de chose près, la comparaison fournie par l'un des maîtres des modernistes. Or, en ce travail, l'intelligence a un double procédé : d'abord, par un acte naturel et spontané, elle traduit la chose en une assertion simple et vulgaire ; puis, faisant appel à la réflexion et à l'étude, *travaillant sur sa pensée*, comme ils disent, elle interprète la formule primitive, au moyen de formules dérivées, plus approfondies et plus distinctes. Celles-ci, venant à être sanctionnées par le magistère de l'Église, constitueront le dogme.

30. Le dogme, son origine, sa nature, tel est le point capital, dans la doctrine des modernistes. Le dogme, d'après eux, tire son origine des formules primitives et simples, essentielles, sous un certain rapport, à la foi, car la révélation, pour être vraie, demande une claire apparition de Dieu dans la conscience. Le dogme lui-même, si on les comprend bien, est contenu proprement dans les formules secondaires. Maintenant, pour

bien entendre sa nature, il faut voir avant tout quelle sorte de rapport il y a entre les formules religieuses et le sentiment religieux.

Ce qui ne sera pas malaisé à découvrir, si l'on se reporte au but de ces mêmes formules, qui est de fournir au croyant le moyen de se rendre compte de sa foi.

Elles constituent donc entre le croyant et sa foi, une sorte d'entre-deux : par rapport à la foi, elles ne sont que des signes inadéquats de son objet, vulgairement des *symboles* ; par rapport au croyant, elles ne sont que de purs *instruments*.

D'où l'on peut déduire qu'elles ne contiennent point la vérité absolue : comme symboles, elles sont des images de la vérité, qui ont à s'adapter au sentiment religieux, dans ses rapports avec l'homme : comme instruments, des véhicules de vérité, qui ont réciproquement à s'accommoder à l'homme dans ses rapports avec le sentiment religieux. Et comme l'absolu, qui est l'objet de ce sentiment, a des aspects infinis, sous lesquels il peut successivement apparaître ; comme le croyant, d'autre part, peut passer successivement sous des conditions fort dissemblables, il s'ensuit que les formules dogmatiques sont soumises à ces mêmes vicissitudes, partant sujettes à mutation.

Ainsi est ouverte la voie à la variation substantielle des dogmes. Amoncellement infini de sophismes, où toute religion trouve son arrêt de mort.

31. Évoluer et changer, non seulement le dogme le peut, il le doit : c'est ce que les modernistes affirment hautement et qui d'ailleurs découle manifestement de leurs principes. — Les formules religieuses, en effet, pour être véritablement religieuses, non de simples spéculations théologiques, doivent être vivantes, et de la vie même du sentiment religieux : ceci est une doctrine capitale dans leur système, et déduite du principe de

l'immanence vitale. Ne l'entendez pas en ce sens qu'il soit nécessaire de construire les formules, surtout si elles sont imaginatives, précisément en vue du sentiment : non, leur origine, leur nombre, jusqu'à un certain point leur qualité même, importent assez peu : ce qu'il faut, c'est que le sentiment, après les avoir convenablement modifiées, s'il y a lieu, se les assimile ***vitalement***.

Ce qui revient à dire que la formule primitive demande à être acceptée et sanctionnée par le cœur ; le travail subséquent, d'où s'engendrent les formules secondaires, à être fait sous la pression du cœur. C'est en cette vue surtout, c'est-à-dire afin d'être et de rester vivantes, qu'il est nécessaire qu'elles soient et qu'elles restent assorties et au croyant et à sa foi. Le jour où cette adaptation viendrait à cesser, ce jour-là elles se videraient du même coup de leur contenu primitif : il n'y aurait d'autre parti à prendre que de les changer. — **32.** Étant donné le caractère si précaire et si instable des formules dogmatiques, on comprend à merveille que les modernistes les aient en si mince estime, s'ils ne les méprisent ouvertement. Le sentiment religieux, la vie religieuse, c'est ce qu'ils ont toujours aux lèvres, ce qu'ils exaltent sans fin. En même temps, ils réprimandent l'Église audacieusement, comme faisant fausse route; comme ne sachant pas discerner de la signification matérielle des formules, leur sens religieux et moral; comme s'attachant opiniâtrément et stérilement à des formules vaines et vides, cependant qu'elle laisse la religion aller à sa ruine. **33.** *Aveugles et conducteurs d'aveugles* qui, enflés d'une science orgueilleuse, en sont venus à cette folie, de pervertir l'éternelle notion de la vérité, en même temps que la véritable nature du sentiment religieux; inventeurs d'un système *où on les voit, sous l'empire d'un amour aveugle et effréné de nouveauté,*

ne se préoccuper aucunement de trouver un point d'appui solide à la vérité, mais, méprisant les saintes et apostoliques traditions, embrasser d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines, condamnées par l'Église, sur lesquelles, hommes très vains eux-mêmes, ils prétendent appuyer et asseoir la vérité[1].

§ II. LA CROYANCE CHEZ LE MODERNISTE (34-44)

L'expérience individuelle,
source de la certitude religieuse (34-37)

34. Tel est, Vénérables Frères, le moderniste philosophe. Si maintenant, passant au croyant, nous voulons savoir en quoi, chez ce même moderniste, il se distingue du philosophe, une chose est premièrement à noter : c'est que le philosophe admet bien la *réalité* divine comme objet de la foi ; mais cette réalité, pour lui, n'existe pas ailleurs que dans l'âme même du croyant, c'est-à-dire comme objet de son sentiment et de ses affirmations : ce qui ne sort pas, après tout, du monde des phénomènes. Si Dieu existe en soi, hors du sentiment et hors des affirmations, c'est de quoi il n'a cure : il en fait totalement abstraction. Pour le croyant, au contraire, Dieu existe en soi, indépendamment de lui, croyant, il en a la certitude, et c'est par là qu'il se distingue du philosophe. **35.** Si maintenant vous demandez sur quoi, en fin de compte, cette certitude repose, les modernistes répondent : sur l'*expérience* individuelle. Ils se séparent ainsi des rationalistes, mais pour verser dans la doctrine des protestants et des pseudo-mystiques. Voici, au surplus comme ils expliquent la chose. Si l'on pénètre le sentiment religieux, on y découvrira facilement une certaine intuition du cœur, grâce à laquelle et sans nul intermédiaire, l'homme atteint la réalité même de Dieu : d'où une cer-

1. Grégoire XVI, Enc. VII, k. Jul. 1834.

titude de son existence, qui passe très fort toute certitude scientifique. Et cela est une véritable expérience et supérieure à toutes les expériences rationnelles. Beaucoup, sans doute, la méconnaissent et la nient, tels les rationalistes : mais c'est tout simplement qu'ils refusent de se placer dans les conditions morales qu'elle requiert. Voilà donc, dans cette expérience, ce qui, d'après les modernistes, constitue vraiment et proprement le croyant. Combien tout cela est contraire à la foi catholique, nous l'avons déjà lu dans un décret du Concile du Vatican ; comment la voie s'en trouve ouverte à l'athéisme, de même que par les autres erreurs déjà exposées, Nous le dirons plus loin. **36.** Ce que Nous voulons observer ici, c'est que la doctrine de l'*expérience*, jointe à l'autre du *symbolisme*, consacre comme vraie toute religion, sans en excepter la religion païenne. Est-ce qu'on ne rencontre pas, dans toutes les religions, des expériences de ce genre ? Beaucoup le disent. Or, de quel droit les modernistes dénieraient-ils la vérité aux expériences religieuses qui se font, par exemple, dans la religion mahométane ? et en vertu de quel principe, attribueraient-ils aux seuls catholiques le monopole des expériences vraies ? Ils s'en gardent bien : les uns d'une façon voilée, les autres ouvertement, ils tiennent pour vraies toutes les religions. C'est aussi bien une nécessité de leur système. Car, posés leurs principes, à quel chef pourraient-ils arguer une religion de fausseté ? Ce ne pourrait être évidemment que pour la fausseté du sentiment, ou pour celle de la formule. Mais, d'après eux, le sentiment est toujours et partout le même, substantiellement identique ; quant à la formule religieuse, tout ce qu'on lui demande, c'est l'adaptation au croyant — quel que soit par ailleurs son niveau intellectuel — en même temps qu'à sa foi. Tout au plus, dans cette mêlée des religions, ce qu'ils pourraient

revendiquer en faveur de la religion catholique, c'est qu'elle est plus vraie, parce qu'elle est plus vivante; c'est encore qu'elle est plus digne du nom de chrétienne, parce qu'elle répond mieux que toute autre, aux origines du christianisme. — **37.** De telles conclusions ne sauraient surprendre : elles découlent des prémisses. Ce qui est fort étrange, c'est que des catholiques, c'est que des prêtres, dont Nous aimons à penser que de telles monstruosités leur font horreur, se comportent néanmoins, dans la pratique, comme s'ils les approuvaient pleinement; c'est que des catholiques, des prêtres, décernent de telles louanges, rendent de tels hommages aux coryphées de l'erreur, qu'ils prêtent à penser que ce qu'ils veulent honorer par là, c'est moins les hommes eux-mêmes, non indignes peut-être de toute considération, que les erreurs par eux ouvertement professées et dont ils se sont faits les champions.

L'expérience religieuse et la tradition (38-39)

38. Un autre point où les modernistes se mettent en opposition flagrante avec la foi catholique, c'est que le principe de l'expérience religieuse, ils le transfèrent à la tradition ; et la tradition, telle que l'entend l'Église, s'en trouve ruinée totalement. Qu'est-ce que la tradition, pour les modernistes ? La communication faite à d'autres de quelque expérience originale, par l'organe de la prédication, et moyennant la formule intellectuelle. Car, à cette dernière, en sus de la vertu représentative, comme ils l'appellent, ils attribuent encore une vertu suggestive s'exerçant, soit sur le croyant même, pour réveiller en lui le sentiment religieux, assoupi peut-être, ou encore pour lui faciliter de réitérer les expériences déjà faites, soit sur les non-croyants pour engendrer en eux le sentiment religieux et les amener aux expériences qu'on leur désire. C'est ainsi que l'ex-

périence religieuse va se propageant à travers les peuples, et non seulement parmi les contemporains, par la prédication proprement dite, mais encore de génération en génération, par l'écrit ou par la transmission orale.
39. — Or, cette communication d'expériences a des fortunes fort diverses : tantôt elle prend racine et s'implante ; tantôt elle languit et s'éteint. C'est à cette épreuve, d'ailleurs, que les modernistes, pour qui vie et vérité ne sont qu'un, jugent de la vérité des religions : si une religion vit, c'est qu'elle est vraie ; si elle n'était pas vraie, elle ne vivrait pas. D'où l'on conclut encore : toutes les religions existantes sont donc vraies.

La foi expulsée de la science (40)

40. Au point où nous en sommes, Vénérables Frères, nous avons plus qu'il ne faut pour nous faire une idée exacte des rapports qu'ils établissent entre la foi et la science, entendant aussi sous ce dernier mot l'histoire. — En premier lieu, leurs objets sont totalement étrangers entre eux, l'un en dehors de l'autre. Celui de la foi est justement ce que la science déclare lui être à elle-même *inconnaissable*. De là, un champ tout divers : la science est toute aux phénomènes, la foi n'a rien à y voir ; la foi est toute au divin, cela est au-dessus de la science. D'où l'on conclut enfin qu'entre la science et la foi, il n'y a point de conflit possible : qu'elles restent chacune chez elle, et elles ne pourront jamais se rencontrer, ni partant se contredire. — Que si l'on objecte à cela qu'il est certaines choses de la nature visible qui relèvent aussi de la foi, par exemple la vie humaine de Jésus-Christ : ils le nieront. Il est bien vrai, diront-ils, que ces choses-là appartiennent par leur nature au monde des phénomènes ; mais, en tant qu'elles sont pénétrées de la vie de la foi, et que, en la manière qui a été dite.

elles sont transfigurées et défigurées par la foi, sous cet aspect précis, les voilà soustraites au monde sensible et transportées, en guise de matière, dans l'ordre divin. Ainsi, à la demande, si Jésus-Christ a fait de vrais miracles et de véritables prophéties ; s'il est ressuscité et monté au ciel : non, répondra la science agnostique : oui, répondra la foi. Où il faudra bien se garder pourtant de trouver une contradiction : la négation est du philosophe parlant à des philosophes, et qui n'envisage Jésus-Christ que selon la *réalité historique* ; l'affirmation est du croyant s'adressant à des croyants, et qui considère la vie de Jésus-Christ, comme *vécue à nouveau* par la foi et dans la foi.

... *Mais assujettie à la science* (41-44)

41. Or, l'on se tromperait très fort, si l'on s'imaginait, après cela, qu'entre la science et la foi il n'existe de subordination d'aucune sorte. C'est fort bien et fort justement pensé de la science ; mais non certes de la foi, assujettie qu'elle est à la science, non pas à un titre mais à trois. — Il faut observer, premièrement, que, dans tout fait religieux, à la réserve de la *réalité divine* et de l'*expérience* qu'en a le croyant, tout le reste, notamment les *formules religieuses*, ne dépasse point la sphère des phénomènes, n'est point soustrait par conséquent au domaine scientifique. Que le croyant s'exile donc du monde, s'il lui plaît ; mais, tant qu'il y reste, il doit subir les lois, le contrôle, le jugement de la science. — En second lieu, si l'on a dit que la foi seule a Dieu pour objet, il faut l'entendre de la réalité divine, non de l'*idée* : car l'idée est tributaire de la science, attendu que celle-ci, dans l'ordre logique, comme on dit, s'élève jusqu'à l'absolu et à l'idéal. A la science, donc, à la philosophie, de connaître de l'idée de Dieu, de la guider dans son évolution et, s'il venait

à s'y mêler quelque élément étranger, de la corriger. D'où, cette maxime des modernistes, que l'évolution religieuse doit se coordonner à l'évolution intellectuelle et morale, ou, pour mieux dire, et selon le mot d'un de leurs maîtres, s'y subordonner. — Enfin, l'homme ne souffre point en soi de dualisme : aussi le croyant est-il stimulé par un besoin intime de synthèse à tellement harmoniser entre elles la science et la foi, que celle-ci ne contredise jamais à la conception générale que celle-là se fait de l'univers. Ainsi donc, vis-à-vis de la foi, liberté totale de la science ; au contraire, et nonobstant qu'on les ait données pour étrangères l'une à l'autre, à la science asservissement de la foi.

42. Toutes choses, Vénérables Frères, qui sont en opposition formelle avec les enseignements de Notre prédécesseur, Pie IX. Il écrivait, en effet, qu'il *est de la philosophie, en tout ce qui regarde la religion, non de commander, mais d'obéir, non de prescrire ce qui est à croire, mais de l'embrasser avec une soumission que la raison éclaire, de ne point scruter les profondeurs des mystères de Dieu, mais de les révérer en toute piété et humilité*[1]. Les modernistes renversent cet ordre, et méritent qu'on leur applique ce que Grégoire IX, un autre de Nos prédécesseurs, écrivait de certains théologiens de son temps : *Il en est parmi vous, gonflés d'esprit de vanité ainsi que des outres, qui s'efforcent de déplacer, par des nouveautés profanes, les bornes qu'ont fixées les Pères ; qui plient les Saintes Lettres aux doctrines de la philosophie rationnelle, par pure ostentation de science, sans viser à aucun profit des auditeurs... qui, séduits par d'insolites et bizarres doctrines, mettent queue en tête, et à la servante assujettissent la reine*[2].

1. Brev. ad Ep. Wratislav., 15 iun. 1857.
2. Ep. ad Magistros theol. Paris., non. iul. 1223.

43 Ce qui jettera plus de jour encore sur ces doctrines des modernistes c'est leur conduite, qui y est pleinement conséquente. A les entendre, à les lire, on serait tenté de croire qu'ils tombent en contradiction avec eux-mêmes, qu'ils sont oscillants et incertains. Loin de là : tout est pesé, tout est voulu chez eux, mais à la lumière de ce principe, que la foi et la science sont, l'une à l'autre étrangères. Telle page de leurs ouvrages pourrait être signée par un catholique ; tournez la page : vous croyez lire un rationaliste. Écrivent-ils histoire : nulle mention de la divinité de Jésus-Christ ; montent-ils dans la chaire sacrée : ils la proclament hautement. Historiens, ils dédaignent Pères et Conciles ; catéchistes, ils les citent avec honneur. Si vous y prenez garde, il y a pour eux deux exégèses fort distinctes : l'exégèse théologique et pastorale, l'exégèse scientifique et historique. — De même, en vertu de ce principe que la science ne relève à aucun titre de la foi, s'ils dissertent de philosophie, d'histoire, de critique, ils affichent en mille manières — n'ayant pas horreur de marcher en cela sur les traces de Luther[1] — leur mépris des enseignements catholiques, des Saints Pères, des Conciles œcuméniques, du magistère ecclésiastique : réprimandés sur ce point, ils jettent les hauts cris, se plaignant amèrement qu'on viole leur liberté. **44.** — Enfin, vu que la foi est subordonnée à la science, ils reprennent l'Église — ouvertement et en toute rencontre — de ce qu'elle s'obstine à ne point assujettir et accommoder les dogmes aux opinions des philosophes ; quant à eux, après avoir

1. Prop. 29 condamnée par Léon X, Bulle « *Exurge Domine* », 16 Mai 1520 : « *Il nous a été donné de pouvoir infirmer l'autorité des Conciles, de contredire librement à leurs actes, de nous faire juges des lois qu'ils ont portées, et d'affirmer avec assurance tout ce qui nous paraît vrai ; que cela soit approuvé ou réprouvé par n'importe quel Concile.* »

fait table rase de l'antique théologie, ils s'efforcent d'en introduire une autre, complaisante, celle-ci, aux divagations de ces mêmes philosophes.

§ III. LE MODERNISTE THÉOLOGIEN (45-82)

Les deux principes générateurs : immanence et symbolisme (45-50)

45. Ici, Vénérables Frères, se présente à nous le moderniste théologien. La matière est vaste et compliquée : Nous la condenserons en peu de mots. Ce dont il s'agit, c'est de concilier la science et la foi, tout naturellement par subordination de la foi à la science. La méthode du moderniste théologien, est toute entière à prendre les principes du philosophe et à les adapter au croyant : et c'est à savoir, les principes de *l'immanence* et du *symbolisme.* Fort simple est le procédé. Le philosophe disait : *Le principe de la foi est immanent*; le croyant ajoutait : *Ce principe est Dieu ;* le théologien conclut : *Dieu est donc immanent dans l'homme. Immanence théologique.* De même, le philosophe disait : *Les représentations de l'objet de la foi sont de purs symboles ;* le croyant ajoutait : *L'objet de la foi est Dieu en soi;* le théologien conclut : *Les représentations de la réalité divine sont donc purement symboliques. Symbolisme théologique.* Insignes erreurs, plus pernicieuses l'une que l'autre, ainsi qu'on va le voir clairement par les conséquences.

46. Et, pour commencer par le symbolisme, comme les symboles sont tout ensemble et *symboles* au regard de l'objet, et *instruments* au regard du sujet, il découle de là deux conséquences : la première, c'est que le croyant ne doit point adhérer précisément à la formule en tant que formule, mais en user purement pour atteindre à la vérité absolue, que la formule voile et dévoile en même temps, qu'elle fait effort pour exprimer, sans y parvenir

jamais. La seconde c'est que le croyant doit employer ces formules dans la mesure où elles peuvent lui servir, car c'est pour seconder sa foi, non pour l'entraver, qu'elles lui sont données; sous réserve toujours du respect social qui leur est dû, pour autant que le magistère public les aura jugées aptes à traduire la conscience commune, et jusqu'à ce qu'il ait réformé ce jugement. — **47.** Pour ce qui est de *l'immanence*, il est assez malaisé de savoir sur ce point la vraie pensée des modernistes, tant leurs opinions y sont divergentes. Les uns l'entendent en ce sens que Dieu est plus présent à l'homme, que l'homme n'est présent à lui-même : ce qui, sainement compris, est irréprochable. D'autres veulent que l'action de Dieu ne fasse qu'un avec l'action de la nature, la cause première pénétrant la cause seconde : ce qui est en réalité la ruine de l'ordre surnaturel. D'autres enfin expliquent tellement la chose qu'ils se font soupçonner d'interprétation panthéiste : ceux-ci sont d'accord avec eux-mêmes et vraiment logiques.

48. A ce principe d'*immanence*, il s'en rattache un autre que l'on peut appeler de *permanence divine :* il diffère du premier, à peu près comme l'expérience transmise par tradition de la simple expérience individuelle. **49.** Un exemple éclaicira la chose, et il sera tiré de l'Église et des Sacrements. Il ne faut pas s'imaginer, disent-ils, que les Sacrements et l'Église aient été institués immédiatement par Jésus-Christ. Cela est en contradiction avec l'agnosticisme qui, en Jésus-Christ, ne voit autre chose qu'un homme, dont la conscience, à l'instar de toute conscience humaine, est allée se formant peu à peu : avec la loi d'immanence, qui répudie les *applications* faites du dehors, comme ils disent ; avec la loi d'évolution, qui demande du temps pour le développement des germes, ainsi qu'une série changeante de circonstances; avec l'histoire enfin, qui constate que les choses se sont

passées effectivement selon les exigences de ces lois. Ce qui n'empêche point, et il faut l'affirmer, que l'Église et les Sacrements aient été institués *médiatement* par Jésus-Christ. Voici de quelle manière. Toutes les consciences chrétiennes furent enveloppées en quelque sorte dans la conscience du Christ, ainsi que la plante dans son germe. Et de même que les rejetons vivent de la vie du germe, ainsi faut-il dire que tous les chrétiens vivent de la vie de Jésus-Christ. Or la vie de Jésus-Christ est divine, selon la foi : divine sera donc aussi la vie des chrétiens. Et c'est pourquoi, s'il arrive que la vie chrétienne, dans la suite des temps, donne naissance aux Sacrements et à l'Église on pourra affirmer en toute vérité que l'origine en vient de Jésus-Christ, et qu'elle est divine. C'est par le même procédé que la divinité sera octroyée aux Saintes Écritures, qu'elle le sera aux dogmes. — **50.** Là se borne à peu près la théologie des modernistes : mince bagage sans doute, mais plus que suffisant, si l'on tient, avec eux, que la foi doit en passer par tous les caprices de la science. De tout ceci, Nous laisserons à chacun le soin d'en faire l'application à ce qui va suivre : elle est aisée.

Ce que deviennent le dogme et les sacrements (51-55) ....

51. Nous avons surtout parlé jusqu'ici de l'origine et de la nature de la foi. Or dans le système des modernistes, la foi a plusieurs rejetons, dont voici les principaux : l'Église, le dogme, le culte, les Livres Saints. Voyons ce qu'ils en disent. **52.** Pour commencer par le dogme, il est si connexe avec la foi, que Nous avons déjà dû en retracer plus haut l'origine et la nature. Il naît du besoin qu'éprouve le croyant de travailler sur sa pensée religieuse, en vue d'éclairer de plus en plus et sa propre conscience et celle des autres. Ce travail consiste à pénétrer et à expliquer la formule primitive : ce qui ne doit

point s'entendre d'un développement d'ordre rationnel et logique, mais commandé entièrement par les circonstances : ils l'appellent d'un mot assez obscur pour qui n'est pas au fait de leur langage, *vital*. Il arrive ainsi qu'autour de la formule primitive, naissent peu à peu des formules secondaires : organisées par la suite en corps de doctrine, ou, pour parler avec eux, en constructions doctrinales, sanctionnées en outre par le magistère public, comme répondant à la conscience commune, elles reçoivent le nom de dogme. **53.** Du dogme, il faut distinguer avec soin les pures spéculations théologiques. Celles-ci, d'ailleurs pour n'être point vivantes, à proprement parler, de la vie de la foi, ne laissent pas d'avoir leur utilité : elles servent à concilier la religion avec la science, à supprimer entre elles tout conflit ; de même à éclairer extérieurement la religion, à la défendre ; elles peuvent enfin constituer une matière en préparation pour un dogme futur. — **54.** Du culte, il y aurait peu à dire, si ce n'était que sous ce mot sont compris les Sacrements ; et sur les Sacrements les modernistes greffent de fort graves erreurs. Le culte naît d'une double nécessité, d'un double besoin : car on l'a remarqué, la nécessité, le besoin, telle est, dans leur système, la grande et universelle explication. Le premier besoin, ici, est de donner à la religion un corps sensible ; le second, de la propager, à quoi il ne faudrait pas songer sans formes sensibles ni sans les actes sanctifiants que l'on appelle Sacrements. **55.** Les Sacrements, pour les modernistes, sont de purs signes ou symboles, bien que doués d'efficacité. Ils les comparent à de certaines paroles, dont on dit vulgairement qu'elles ont fait fortune, parce qu'elles ont la vertu de faire rayonner des idées fortes et pénétrantes, qui impressionnent et remuent. Comme ces paroles sont à ces idées, de même les Sacrements au sentiment religieux. Rien de plus. Autant dire, en vérité, et plus

clairement, que les Sacrements n'ont été institués que pour nourrir la foi : proposition condamnée par le Concile de Trente : *Si quelqu'un dit que les Sacrements n'ont été institués que pour nourrir la foi, qu'il soit anathème*[1].

... *Les Livres Saints* (56-58)

56. De l'origine et de la nature des Livres Saints. Nous avons déjà touché quelque chose. Ils ne constituent, non plus, que de simples rejetons de la foi. Si l'on veut les définir exactement, on dira qu'ils sont le recueil des expériences faites dans une religion donnée, non point expériences à la portée de tous et vulgaires, mais extraordinaires et insignes. Ceci est dit de nos Livres Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament aussi bien que des autres. Et une remarque qu'ils ajoutent, fort avisée à leur point de vue, c'est que si l'expérience roule toujours sur le présent, elle peut puiser néanmoins sa matière et dans le passé et dans l'avenir, attendu que le croyant vit *sous la forme du présent*, et les choses du passé qu'il fait renaître par le souvenir, et celles de l'avenir qu'il anticipe par la prévision. De là, parmi les Livres Saints, les Livres historiques et les apocalyptiques. —

57. C'est Dieu qui parle dans ces Livres, par l'organe du croyant ; mais, selon la théologie moderniste, par voie d'immanence et de permanence vitale. —

58. Demande-t-on ce qu'il en est de l'inspiration. L'inspiration, répondent-ils, ne diffère pas, si ce n'est par l'intensité, de ce besoin qu'éprouve tout croyant de communiquer sa foi, par l'écrit ou par la parole. On trouve quelque chose de semblable dans l'inspiration poétique, et on se souvient du mot fameux : Un Dieu est en nous ; de lui qui nous agite, vient cette flamme.

1. Sess. VII, *de Sacramentis in genere*, can. 5.

C'est ainsi que Dieu, dans leur doctrine, est le principe de l'inspiration des Saints Livres. —

Cette inspiration, ajoutent-ils, rien, dans ces mêmes Livres, qui lui échappe. En quoi vous les croiriez plus orthodoxes que certains autres de ce temps, qui la rétrécissent quelque peu, en lui dérobant, par exemple, ce qu'ils appellent les citations tacites. Jonglerie de mots et apparences pures. Si l'on commence par déclarer, selon les principes de l'agnosticisme, que la Bible est un ouvrage humain, écrit par des hommes et pour des hommes : sauf à les dire théologiquement divins par immanence, le moyen de rétrécir l'inspiration ? Universelle, l'inspiration, oui, au sens moderniste : nulle, au sens catholique.

L'Église (59-61).

59. Nous voici à l'Église, où leurs fantaisies vont nous offrir plus ample matière.

L'Église est née d'un double besoin : du besoin qu'éprouve tout fidèle, surtout s'il a eu quelque expérience originale, de communiquer sa foi : ensuite, quand la foi est devenue commune, ou, comme on dit, *collective*, du besoin de s'organiser en société, pour conserver, accroître, propager le trésor commun.

Alors, qu'est-ce donc que l'Église ?

Le fruit de la *conscience collective*, autrement dit de la collection des consciences individuelles : consciences qui, en vertu de la permanence vitale, dérivent d'un premier croyant — pour les catholiques, de Jésus-Christ.

Or toute société a besoin d'une autorité dirigeante, qui guide ses membres à la fin commune, qui, en même temps, par une action prudemment conservatrice, sauvegarde ses éléments essentiels, c'est-à-dire, dans la société religieuse, le dogme et le culte. De là, dans

l'Église catholique, le triple pouvoir, *disciplinaire, doctrinal, liturgique*. — **60**. De l'origine de cette autorité, se déduit sa nature ; comme de sa nature, ensuite, ses droits et ses devoirs. Aux temps passés, c'était une erreur commune que l'autorité fût venue à l'Église du dehors, savoir de Dieu immédiatement : en ce temps-là, on pouvait, à bon droit, la regarder comme *autocratique*. Mais on en est bien revenu aujourd'hui. De même que l'Église est une émanation vitale de la conscience collective, de même, à son tour, l'autorité est un produit vital de l'Église.

La conscience religieuse, tel est donc le principe d'où l'autorité procède, tout comme l'Église, et s'il en est ainsi, elle en dépend. Vient-elle à oublier ou méconnaître cette dépendance, elle tourne en tyrannie. **61**. Nous sommes à une époque où le sentiment de la liberté est en plein épanouissement : dans l'ordre civil, la conscience publique a créé le régime populaire. Or, il n'y a pas deux consciences dans l'homme, non plus que deux vies. Si l'autorité ecclésiastique ne veut pas, au plus intime des consciences, provoquer et fomenter un conflit, à elle de se plier aux formes démocratiques. Au surplus, à ne le point faire, c'est la ruine. Car il y aurait folie à s'imaginer que le sentiment de la liberté, au point où il en est, puisse reculer. Enchaîné de force et contraint, terrible serait son explosion : elle emporterait tout, Église et religion. — Telles sont, en cette matière, les idées des modernistes, dont c'est, par suite, le grand souci, de chercher une voie de conciliation entre l'autorité de l'Église et la liberté des croyants.

Les rapports de l'Église et de l'État (62-71)

62. Mais l'Église n'a pas seulement à s'entendre amicalement avec les siens ; ses rapports ne se bornent pas au dedans : elle en a encore avec le dehors. Car elle

n'occupe pas seule le monde : en regard, il y a d'autres sociétés, avec qui elle ne peut se dispenser de communiquer et d'avoir commerce. Vis-à-vis de celles-ci, quels sont donc ses droits et ses devoirs : c'est ce qu'il s'agit de déterminer, et non pas sur d'autre principe (*sic*), bien entendu, que sa nature même, telle qu'ils l'ont décrite. — Les règles qu'ils appliquent sont les mêmes que pour la science et la foi, sauf que là il s'agissait d'objets, ici de fins. De même donc que la foi et la science sont étrangères l'une à l'autre, à raison de la diversité des objets, de même l'Église et l'État, à raison de la diversité des fins, spirituelle pour l'Eglise, temporelle pour l'État.

63. Autrefois, on a pu subordonner le temporel au spirituel : on a pu parler de questions *mixtes*, où l'Église apparaissait comme reine et maîtresse. La raison en est que l'on tenait alors l'Église, comme instituée directement de Dieu, en tant qu'il est auteur de l'ordre surnaturel. Mais cette doctrine, aujourd'hui, philosophie et histoire s'accordent à la répudier. Donc séparation de l'Église et de l'État, du catholique et du citoyen. Tout catholique, car il est en même temps citoyen, a le droit et le devoir, sans se préoccuper de l'autorité de l'Église, sans tenir compte de ses désirs, de ses conseils, de ses commandements, au mépris même de ses réprimandes, de poursuivre le bien public en la manière qu'il estime la meilleure. Tracer et prescrire au citoyen une ligne de conduite, sous un prétexte quelconque, est un abus de la puissance ecclésiastique, contre lequel c'est un devoir de réagir de toutes ses forces.

Les principes, dont toutes ces doctrines dérivent, ont été solennellement condamnés par Pie VI, Notre prédécesseur, dans sa Constitution *Auctorem fidei*[1].

1 Prop. 2. *La proposition qui établit que le pouvoir a été*

64. Il ne suffit pas à l'école moderniste que l'État soit séparé de l'Église. De même que la foi doit se subordonner à la science, quant aux éléments phénoménaux, ainsi faut-il que dans les affaires temporelles, l'Église s'assujetisse à l'État. Cela, ils ne le disent peut-être pas encore ouvertement : ils le diront quand, sur ce point, ils seront logiques. Posé, en effet, que dans les choses temporelles, l'État est maître, s'il arrive que le croyant, aux actes intérieurs de religion, dont il ne se contente pas d'aventure, en veuille ajouter d'extérieurs, comme serait l'administration des Sacrements, la conséquence nécessaire c'est qu'ils tombent sous la domination de l'État. Et que dire alors de l'autorité ecclésiastique, dont justement il n'est pas un seul acte qui ne se traduise à l'extérieur ? Il faudra donc qu'elle lui soit totalement assujettie. **65.** C'est l'évidence de ces conclusions qui a amené bon nombre de protestants libéraux à rejeter tout culte extérieur, même toute société religieuse extérieure, et à essayer de faire prévaloir une religion purement individuelle. — **66.** Si les modernistes n'en sont point encore arrivés là, ce qu'ils demandent, en attendant, c'est que l'Église veuille, sans trop se faire prier, suivre leurs directions, et qu'elle en vienne enfin à s'harmoniser avec les formes civiles. Telles sont leurs idées sur l'autorité *disciplinaire*. — **67.** Quant à l'autorité *doctrinale* et *dogmatique*, bien plus avancées, bien plus

donné par Dieu à l'Église, pour être communiqué aux Pasteurs, qui sont ses ministres pour le salut des âmes, ainsi comprise que le pouvoir de ministère et de gouvernement dérive, de la Communauté des fidèles, aux Pasteurs : hérétique.

Prop. 3. *De plus, celle qui établit que le Pontife Romain est chef ministériel ; ainsi expliquée que le Pontife Romain reçoit, non pas du Christ, en la personne du Bienheureux Pierre, mais de l'Église, le pouvoir de ministère dont il est investi dans toute l'Église, comme successeur de Pierre, vrai Vicaire du Christ et Chef de toute l'Église : hérétique.*

pernicieuses sont sur ce point leurs doctrines. Veut-on savoir comment ils imaginent le magistère ecclésiastique? Nulle société religieuse, disent-ils, n'a de véritable unité, que si la conscience religieuse de ses membres est une, et une aussi, la formule qu'ils adoptent. Or cette double unité requiert une espèce d'intelligence universelle, dont ce soit l'office de chercher et de déterminer la formule répondant le mieux à la conscience commune, qui ait en outre suffisamment d'autorité, cette formule une fois arrêtée, pour l'imposer à la communauté. De la combinaison et comme de la fusion de ces deux éléments, intelligence qui choisit la formule, autorité qui l'impose, résulte, pour les modernistes, la notion du magistère ecclésiastique. Et comme ce magistère a sa première origine dans les consciences individuelles, et qu'il remplit un service public pour leur plus grande utilité, il est de toute évidence qu'il s'y doit subordonner, par là même se plier aux formes populaires. **68.** Interdire aux consciences individuelles de proclamer ouvertement et hautement leurs besoins ; bâillonner la critique, l'empêcher de pousser aux évolutions nécessaires, ce n'est donc plus l'usage d'une puissance commise pour des fins utiles, c'est un abus d'autorité. — **69**. Puis l'usage de cette autorité ou puissance a besoin de se tempérer. Condamner et proscrire un ouvrage à l'insu de l'auteur, sans explications de sa part, sans discussion, cela véritablement confine à la tyrannie. En somme, ici encore, il faut trouver une voie moyenne où soient assurés tout ensemble les droits de l'autorité et ceux de la liberté. **70.** En attendant, que fera le catholique ? Il se proclamera hautement très respectueux de l'autorité, mais sans se démentir le moins du monde, sans rien abdiquer de son caractère ni de ses idées. — **71.** Généralement voici ce qu'ils imposent à l'Église. Du moment que sa fin est toute spirituelle, l'autorité reli-

gieuse doit se dépouiller de tout cet appareil extérieur, de tous ces ornements pompeux, par lesquels elle se donne comme en spectacle. En quoi, ils oublient que la religion, si elle appartient à l'âme proprement, n'y est pourtant pas confinée, et que l'honneur rendu à l'autorité rejaillit sur Jésus-Christ qui l'a instituée.

Point capital du système : l'évolution (72-82)

72. Pour épuiser toute cette matière de la foi et de ses rejetons, il nous reste à voir comment les modernistes entendent leur développement. — Ils posent tout d'abord ce principe général que, dans une religion vivante, il n'est rien qui ne soit variable, rien qui ne doive varier. D'où ils passent à ce que l'on peut regarder comme le point capital de leur système, savoir l'*évolution*. Des lois de l'évolution, dogme, Église, culte, Livres Saints, foi même, tout est tributaire, sous peine de mort. Que l'on reprenne sur chacune de ces choses en particulier, les enseignements des modernistes, et ce principe ne pourra surprendre. Quant à son application, quant à la mise en acte des lois de l'évolution, voici leur doctrine, et d'abord pour la foi. Commune à tous les hommes, et obscure, disent-ils, fut la forme primitive de la foi : parce que précisément elle prit naissance dans la nature même et dans la vie de l'homme. Ensuite, elle progressa, et ce fut par évolution vitale, c'est-à-dire non pas par adjonction de nouvelles formes venues du dehors et purement adventices, mais par pénétration croissante du sentiment religieux dans la conscience. Et ce progrès fut de deux sortes : *négatif*, par élimination de tout élément étranger, tel que le sentiment familial ou national ; *positif*, par solidarité avec le perfectionnement intellectuel et moral de l'homme, ce perfectionnement ayant pour effet d'élargir et d'éclairer

de plus en plus la notion du divin, en même temps que d'élever et d'affiner le sentiment religieux.

73. Pour expliquer ce progrès de la foi, il n'y a pas à recourir à d'autres causes qu'à celles-là mêmes qui lui donnèrent origine, si ce n'est qu'il faut y ajouter l'action de certains hommes extraordinaires, ceux que nous appelons prophètes, et dont le plus illustre a été Jésus Christ. Ils concourent au progrès de la foi, soit parce qu'ils offrent dans leur vie et dans leurs discours, quelque chose de mystérieux dont la foi s'empare et qu'elle finit par attribuer à la divinité ; soit parce qu'ils sont favorisés d'expériences originales, en harmonie avec les besoins des temps où ils vivent. — **74.** Le progrès du dogme est dû surtout aux obstacles que la foi doit surmonter, aux ennemis qu'elle doit vaincre, aux contradictions qu'elle doit écarter. Ajoutez-y un effort perpétuel pour pénétrer toujours plus profondément ses propres mystères.

Ainsi est-il arrivé — pour nous borner à un seul exemple — que ce quelque chose de divin que la foi reconnaissait en Jésus-Christ, elle est allée l'élevant et l'élargissant peu à peu et par degrés, jusqu'à ce que delui finalement elle a fait un Dieu. — **75.** Le facteur principal de l'évolution du culte est la nécessité d'adaptation aux coutumes et traditions populaires ; comme aussi le besoin de mettre à profit la valeur que certains actes tirent de l'accoutumance. — Pour l'Église enfin, c'est le besoin de se plier aux conjonctures historiques, de s'harmoniser avec les formes existantes des sociétés civiles. —

76. Telle est l'évolution dans le détail. —

Ce que Nous voulons y faire noter d'une façon toute spéciale, c'est la théorie des *nécessités* ou *besoins* : elle a d'ailleurs été jusqu'ici la base de tout ; et c'est là-dessus que portera cette fameuse méthode qu'ils appellent historique.

77. Nous n'en avons pas fini avec l'évolution. L'évolution est due, sans doute, à ces stimulants, les besoins ; mais sous leur seule action, entraînée hors de la ligne traditionnelle, en rupture avec le germe initial, elle conduirait à la ruine, plutôt qu'au progrès.

Disons donc, pour rendre pleinement la pensée des modernistes, que l'évolution résulte du conflit de deux forces, dont l'une pousse au progrès, tandis que l'autre tend à la conservation.

78. La force conservatrice, dans l'Église, c'est la tradition, et la tradition y est représentée par l'autorité religieuse Ceci, et en droit et en fait : en droit, parce que la défense de la tradition est comme un instinct naturel de l'autorité; en fait, parce que, planant au-dessus des contingences de la vie, l'autorité ne sent pas ou que très peu les stimulants du progrès. La force progressive, au contraire, qui est celle qui répond aux besoins, couve et fermente dans les consciences individuelles, et dans celles-là surtout qui sont en contact plus intime avec la vie. **79.** Voyez-vous poindre ici, Vénérables Frères, cette doctrine pernicieuse qui veut faire des laïques, dans l'Église, un facteur de progrès ? Or c'est en vertu d'une sorte de compromis et de transaction entre la force conservatrice et la force progressive, que les changements et les progrès se réalisent. Il arrive que les consciences individuelles, certaines du moins, réagissent sur la conscience collective : celle-ci, à son tour fait pression sur les dépositaires de l'autorité, jusqu'à ce qu'enfin ils viennent à composition ; et le pacte fait, elle veille à son maintien.

80. On comprend maintenant l'étonnement des modernistes, quand ils sont réprimandés et frappés. Ce qu'on leur reproche comme une faute, mais c'est ce qu'ils regardent, au contraire, comme un devoir sacré. En contact intime avec les consciences, mieux que per-

sonne, sûrement mieux que l'autorité ecclésiastique. ils en connaissent les besoins : ils les incarnent, pour ainsi dire, en eux. Dès lors, ayant une parole et une plume, ils en usent publiquement, c'est un devoir. Que l'autorité les réprimande, tant qu'il lui plaira : ils ont pour eux leur conscience et une expérience intime qui leur dit avec certitude, que ce qu'on leur doit, ce sont des louanges non des reproches. Puis ils réfléchissent que, après tout, les progrès ne vont pas sans crise, ni les crises sans victimes. Victimes, soit ! ils le seront, après les prophètes, après Jésus-Christ. Contre l'autorité qui les maltraite, ils n'ont point d'amertume : après tout, elle fait son devoir d'autorité. Seulement ils déplorent qu'elle reste sourde à leurs objurgations, parce qu'en attendant les obstacles se multiplient devant les âmes en marche vers l'idéal. Mais l'heure viendra, elle viendra sûrement, où il faudra ne plus tergiverser, parce qu'on peut bien contrarier l'évolution, on ne la force pas. Et ils vont leur route ; réprimandés et condamnés, ils vont toujours, dissimulant sous des dehors menteurs de soumission, une audace sans bornes. Ils courbent hypocritement la tête, pendant que de toutes leurs pensées, de toutes leurs énergies, ils poursuivent plus audacieusement que jamais le plan tracé. Ceci est chez eux une volonté et une tactique : et parce qu'ils tiennent qu'il faut stimuler l'autorité, non la détruire; et parce qu'il leur importe de rester au sein de l'Église, pour y travailler et y modifier peu à peu la conscience commune : avouant par là, mais sans s'en apercevoir, que la conscience commune n'est donc pas avec eux, et que c'est contre tout droit qu'ils s'en prétendent les interprètes.

81. Ainsi, Vénérables Frères, la doctrine des modernistes, comme l'objet de leurs efforts, c'est qu'il n'y ait rien de stable, rien d'immuable dans l'Église. Ils ont eu

des précurseurs, ceux dont Pie IX, Notre prédécesseur, écrivait : *Ces ennemis de la révélation divine exaltent le progrès humain et prétendent, avec une témérité et une audace vraiment sacrilèges, l'introduire dans la religion catholique, comme si cette religion n'était pas l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre des hommes, une invention philosophique quelconque, susceptible de perfectionnements humains*[1]. —
82. Sur la révélation et le dogme, en particulier, la doctrine des modernistes n'offre rien de nouveau : nous la trouvons condamnée dans le Syllabus de Pie IX, où elle est énoncée en ces termes : *La révélation divine est imparfaite, sujette par conséquent à un progrès continu et indéfini, en rapport avec le progrès de la raison humaine*[2] : plus solennellement encore, dans le Concile du Vatican : *La doctrine de foi que Dieu a révélée n'a pas été proposée aux intelligences comme une invention philosophique qu'elles eussent à perfectionner, mais elle a été confiée comme un dépôt divin à l'Épouse de Jésus-Christ, pour être par elle fidèlement gardée et infailliblement interprétée. C'est pourquoi aussi le sens des dogmes doit être retenu, tel que notre Sainte Mère l'Église l'a une fois défini, et il ne faut jamais s'écarter de ce sens, sous le prétexte et le nom d'une plus profonde intelligence*[3]. Par là, et même en matière de foi, le développement de nos connaissances, loin d'être contrarié, est secondé au contraire et favorisé. C'est pourquoi le Concile du Vatican poursuit : *Que l'intelligence, que la science, que la sagesse croisse et progresse, d'un mouvement vigoureux et intense, en chacun comme en tous, dans le fidèle comme dans toute l'Église, d'âge en âge, de siècle en siècle; mais seulement dans son genre c'est-à-dire selon le même dogme, le même sens, la même acception*[4].

1. Encycl. « *Qui pluribus* », 9 Nov. 1846.
2. Syll. Prop. 5.
3. Const. « *Dei Filius* », cap. IV.
4. Loc. cit.

§ IV. LE MODERNISTE HISTORIEN ET CRITIQUE (83-95)

83. Après avoir étudié chez les modernistes le philosophe, le croyant, le théologien, il Nous reste à considérer l'historien, le critique, l'apologiste, le réformateur.

Déformation arbitraire de l'histoire (83-87)

Certains d'entre les modernistes, adonnés aux études historiques, paraissent redouter très fort qu'on les prenne pour des philosophes : de philosophie, ils n'en savent pas le premier mot. Astuce profonde. Ce qu'ils craignent, c'est qu'on ne les soupçonne d'apporter en histoire des idées toutes faites, de provenance philosophique, qu'on ne les tienne pas pour assez *objectifs*, comme on dit aujourd'hui. Et pourtant, que leur histoire, que leur critique soient pure œuvre de philosophe ; que leurs conclusions historico-critiques viennent en droiture de leurs principes philosophiques : rien de plus facile à démontrer. Leurs trois premières lois sont contenues dans trois principes philosophiques déjà vus : savoir, le principe de l'*agnosticisme*; le principe de la *transfiguration* des choses par la foi; le principe, enfin, que Nous avons cru pouvoir nommer de *défiguration*. — **84**. De par l'*agnosticisme*, l'histoire, non plus que la science, ne roule que sur des phénomènes. Conclusion : Dieu, toute intervention de Dieu dans les choses humaines, doivent être renvoyés à la foi, comme de son ressort exclusif. Que s'il se présente une chose, où le divin et l'humain se mélangent, Jésus-Christ, par exemple, l'Église, les Sacrements, il y aura donc à scinder ce composé et à en dissocier les éléments : l'humain restera à l'histoire, le divin ira à la foi. De là, fort courante chez les modernistes, la distinction du Christ de l'histoire et du Christ de la foi, de l'Église de l'histoire et de l'Église de la foi, des Sacrements de l'histoire

et des Sacrements de la foi, et ainsi de suite. — **85.** Puis, tel qu'il apparaît dans les documents, cet élément humain retenu pour l'histoire, a été lui-même *transfiguré* manifestement par la foi, c'est-à-dire élevé au-dessus des conditions historiques. Il faut donc en éliminer encore toutes les adjonctions que la foi y a faites, et les renvoyer à la foi elle-même et à l'histoire de la foi : ainsi, en ce qui regarde Jésus-Christ, tout ce qui dépasse l'homme selon sa condition naturelle et selon la conception que s'en fait la psychologie, l'homme aussi de telle région et de telle époque. — **86.** Enfin, au nom du troisième principe philosophique, les choses mêmes qui ne dépassent pas la sphère historique, sont passées au crible : tout ce qui, au jugement des modernistes, n'est pas dans la *logique* des faits, comme ils disent, tout ce qui n'est pas assorti aux personnes, est encore écarté de l'histoire et renvoyé à la foi. Ainsi ils prétendent que Notre Seigneur n'a jamais proféré de parole qui ne pût être comprise des multitudes qui l'environnaient. D'où ils infèrent que toutes les allégories que l'on rencontre dans ses discours doivent être rayées de son histoire *réelle*, et transférées à la foi. **87.** Demande-t-on peut-être au nom de quel critérium s'opèrent de tels discernements? Mais c'est en étudiant le caractère de l'homme, sa condition sociale, son éducation, l'ensemble des circonstances où se déroulent ses actes : toutes choses, si Nous l'entendons bien, qui se résolvent en un *critérium* purement *subjectif*. Car voici le procédé : ils cherchent à se revêtir de la personnalité de Jésus-Christ : puis tout ce qu'ils eussent fait eux-mêmes en semblables conjonctures, ils n'hésitent pas à le lui attribuer. — Ainsi, absolument *a priori*, et au nom de certains principes philosophiques qu'ils affectent d'ignorer, mais qui sont les bases de leur système, ils dénient au Christ de l'histoire *réelle*,

la divinité, comme à ses actes, tout caractère divin; quant à l'homme, il n'a fait ni dit que ce qu'ils lui permettent, eux, en se reportant aux temps où il a vécu, de faire ou de dire.

... *Avec l'aide de la critique* (88-91)

88. Or, de même que l'histoire reçoit de la philosophie ses conclusions, toutes faites, ainsi de l'histoire, la critique. En effet, sur les données fournies par l'historien, le critique fait deux parts dans les documents. Ceux qui répondent à la triple élimination vont à l'histoire de la foi ou à l'histoire *intérieure*; le résidu reste à l'histoire *réelle*. Car ils distinguent soigneusement cette double histoire; et ce qui est à noter c'est que l'histoire de la foi ils l'opposent à l'histoire *réelle*, précisément en tant que réelle : d'où il suit que des deux Christs que Nous avons mentionnés, l'un est réel, l'autre, celui de la foi, n'a jamais existé dans la réalité; l'un a vécu en un point du temps et de l'espace, l'autre n'a jamais vécu ailleurs que dans les pieuses méditations du croyant. Tel par exemple le Christ que nous offre l'Évangile de St. Jean : cet Évangile n'est d'un bout à l'autre qu'une pure contemplation.

89. Là ne se borne pas la tutelle exercée par la philosophie sur l'histoire. Les documents partagés en deux lots, comme il a été dit, voici reparaître le philosophe avec son principe de l'*immanence vitale*. L'immanence vitale, déclare-t-il, est ce qui explique tout dans l'histoire de l'Église; et puisque la cause ou condition de toute *émanation vitale* réside dans quelque besoin : il s'ensuit que nul fait n'anticipe sur le besoin correspondant; historiquement, il ne peut que lui être postérieur. — Là-dessus, voici comment l'historien opère.

S'aidant des documents qu'il peut recueillir, contenus dans les Livres Saints ou pris d'ailleurs, il dresse une

sorte de nomenclature des besoins successifs par où est passée l'Église ; et une fois dressée, il la remet au critique. Celui-ci, la recevant d'une main, prenant, de l'autre, le lot de documents assignés à l'histoire de la foi, échelonne ceux-ci le long des âges, dans un ordre et à des époques qui répondent exactement à celle-là, guidé par ce principe, que la narration ne peut que suivre le fait, comme le fait, le besoin. Il est vrai, d'ailleurs, que certaines parties des Livres Saints, les Épitres, par exemple, constituent le fait même créé par le besoin. Mais quoiqu'il en soit, c'est une loi, que la date des documents ne saurait autrement se déterminer que par la date des besoins auxquels successivement l'Église a été sujette.

90. Suit une autre opération, car il y a à distinguer entre l'origine d'un fait et son développement : ce qui naît en un jour ne prend des accroissements qu'avec le temps.

Le critique reviendra donc aux documents échelonnés déjà par lui à travers les âges, et en fera encore deux parts, l'une se rapportant à l'origine, l'autre au développement. Puis, la dernière, il la répartira à diverses époques, dans un ordre déterminé. Le principe qui le dirigera dans cette opération lui sera fourni une fois de plus par le philosophe. Car d'après le philosophe, une loi domine et régit l'histoire, c'est l'évolution. A l'historien donc de scruter à nouveau les documents, d'y rechercher attentivement les conjonctures ou conditions que l'Eglise a traversées, au cours de sa vie, d'évaluer sa force conservatrice, les nécessités intérieures et extérieures qui l'ont stimulée au progrès, les obstacles qui ont essayé de lui barrer la route, en un mot tout ce qui peut renseigner sur la manière dont se sont appliquées en elle les lois de l'évolution. Cela fait, et comme conclusion de cette étude, il trace une sorte

d'esquisse de l'histoire de l'Église : le critique y adapte son dernier lot de documents, la plume court, l'histoire est écrite. — Nous demandons : qui en sera dit l'auteur? L'historien? Le critique? A coup sûr ni l'un ni l'autre, mais bien le philosophe. Du commencement à la fin, n'est-ce pas l'*a priori*? Sans contredit, et un *a priori* où l'hérésie foisonne. **91**. Ces hommes-là nous font véritablement compassion : d'eux l'Apôtre dirait : *Ils se sont évanouis dans leurs pensées... se disant sages, ils sont tombés en démence*[1]. Mais où ils soulèvent le cœur d'indignation[2], c'est quand ils accusent l'Église de torturer les textes, de les arranger et de les amalgamer à sa guise et pour les besoins de sa cause. Simplement, ils attribuent à l'Église ce qu'ils doivent sentir que leur reproche très nettement leur conscience.

Cette méthode appliquée aux Livres Saints (92-95)

92. De cet échelonnement, de cet éparpillement le long des siècles, il suit tout naturellement que les Livres Saints ne sauraient plus être attribués aux auteurs dont ils portent le nom.

Qu'à cela ne tienne!

Ils n'hésitent pas à affirmer couramment que les livres en question, surtout le Pentateuque et les trois premiers Évangiles, se sont formés lentement d'adjonctions faites à une narration primitive fort brève : interpolations par manière d'interprétations théologiques ou allégoriques, ou simplement transitions et sutures.

1. *Ad Rom.* I, 21-22.

[2. *Bilem commovent.* C'est ici le passage qui fit surnommer ce document : Encyclique *Bilem commovent.* Voici le texte original latin : *At bilem tamen commovent, quum Ecclesiam criminantur monumenta sic permiscere ac temperare ut suæ utilitati loquantur. Nimirum affingunt Ecclesiæ quod sua sibi conscientia apertissime improbari sentiunt.*] Note de l'éditeur.

C'est que, pour dire la chose d'un mot, il a à reconnaître dans les Livres Sacrés, une *évolution vitale*, parallèle et même conséquente à l'évolution de la foi.

Aussi bien, ajoutent-ils, les traces de cette évolution y sont si visibles qu'on en pourrait quasiment écrire l'histoire.

Ils l'écrivent, cette histoire, et si imperturbablement, que vous diriez qu'ils ont vu de leurs yeux les écrivains à l'œuvre, alors que, le long des âges, ils travaillaient à amplifier les Livres Saints. — **93.** La critique *textuelle* vient à la rescousse : pour confirmer cette histoire du texte sacré, ils s'évertuent à montrer que tel fait, que telle parole n'y est point à sa place, ajoutant d'autres critiques du même acabit. Vous croiriez, en vérité, qu'ils se sont construit certains types de narrations et de discours, sur lesquels ils jugent ce qui est ou ce qui n'est pas déplacé.— Et combien ils sont aptes à ce genre de critique ! A les entendre vous parler de leurs travaux sur les Livres Sacrés, grâce auxquels ils ont pu découvrir en ceux-ci tant de choses défectueuses, il semblerait vraiment que nul homme, avant eux, ne les a feuilletés, qu'il n'y a pas eu, à les fouiller en tous sens, une multitude de Docteurs infiniment supérieurs à eux en génie, en érudition, en sainteté; lesquels Docteurs, bien loin d'y trouver à redire, redoublaient au contraire, à mesure qu'ils les scrutaient plus profondément, d'actions de grâces à la bonté divine, qui avait daigné de la sorte parler aux hommes. C'est que, malheureusement, ils n'avaient pas les mêmes auxiliaires d'études que les modernistes, savoir, comme guide et règle, une philosophie venue de l'agnosticisme, et comme critérium, eux-mêmes. — **94.** Il Nous semble avoir exposé assez clairement la méthode historique des modernistes. Le philosophe ouvre la marche : suit l'historien; puis, par ordre, la critique interne et la critique textuelle. Et comme le propre de la cause pre-

mière est de laisser sa vertu dans tout ce qui suit, il est de toute évidence que nous ne sommes pas ici en face d'une critique quelconque, mais bien *agnostique, immanentiste, évolutionniste*. C'est pourquoi, quiconque l'embrasse et l'emploie, fait profession par là même d'accepter les erreurs qui y sont impliquées et se met en opposition avec la foi catholique. — **95.** S'il en est ainsi, on ne peut être qu'étrangement surpris de la valeur que lui prêtent certains catholiques. A cela il y a deux causes : d'une part, l'alliance étroite qu'ont faite entre eux les historiens et les critiques de cette école, au-dessus de toutes les diversités de nationalité et de religion ; d'autre part, chez ces mêmes hommes, une audace sans bornes : que l'un d'entre eux ouvre les lèvres, les autres d'une même voix l'applaudissent, en criant au progrès de la science ; quelqu'un a-t-il le malheur de critiquer l'une ou l'autre de leurs nouveautés, pour monstrueuse qu'elle soit, en rangs serrés, ils fondent sur lui ; qui la nie est traité d'ignorant, qui l'embrasse et la défend est porté aux nues. Abusés par là, beaucoup vont à eux, qui, s'ils se rendaient compte des choses, reculeraient d'horreur. — A la faveur de l'audace et de la prépotence des uns, de la légèreté et de l'imprudence des autres, il s'est formé comme une atmosphère pestilentielle, qui gagne tout, pénètre tout et propage la contagion.

Passons à l'apologiste.

§ V. L'APOLOGÉTIQUE MODERNISTE (96-105)

96. L'apologiste, chez les modernistes, relève encore du philosophe et à double titre.

D'abord, *indirectement*, en ce que, pour thème, il prend l'histoire, dictée, comme Nous l'avons vu, par le philosophe. Puis directement, en ce qu'il emprunte de lui ses lois. De là, cette affirmation courante chez les

modernistes que la nouvelle apologétique doit s'alimenter aux sources psychologiques et historiques. Donc, les modernes apologistes entrent en matière, en avertissant les rationalistes, que s'ils défendent la religion, ce n'est pas sur les données des Livres Saints, ni sur les histoires qui ont cours dans l'Église, écrites sous l'inspiration des vieilles méthodes : mais sur une histoire *réelle*, rédigée à la lumière des principes modernes, et selon toute la rigueur des méthodes modernes. Et ce n'est pas par manière d'argumentation *ad hominem*, qu'ils parlent ainsi ; nullement mais parce qu'ils tiennent en effet cette dernière histoire pour la seule vraie. Qu'ils se tranquillisent ! les rationalistes les savent sincères : ne les connaissent-ils pas bien pour les avoir vus combattre à leurs côtés, sous le même drapeau ? et ces louanges qu'ils leur décernent, n'est-ce pas un salaire ? louanges qui feraient horreur à un vrai catholique, mais dont eux, les modernistes, se félicitent et qu'ils opposent aux réprimandes de l'Église. — **97.** Mais voyons leurs procédés apologétiques. La fin qu'ils se proposent, c'est d'amener le non-croyant à faire l'expérience de la religion catholique, expérience qui est, d'après leurs principes, le seul vrai fondement de la foi. Deux voies y aboutissent : l'une *objective*, l'autre *subjective*. La première procède de l'agnosticisme. Elle tend à faire la preuve que la religion catholique, celle-là surtout, est douée d'une telle vitalité que son histoire, pour tout psychologue et pour tout historien de bonne foi, cache une *inconnue*. En cette vue, il est nécessaire de démontrer que cette religion, telle qu'elle existe aujourd'hui, est bien la même qui fut fondée par Jésus-Christ, c'est-à-dire le produit d'un développement progressif du germe qu'il apporta au monde. Ce germe, il s'agit donc, avant tout, de le bien déterminer ; et ils prétendent le faire par la formule suivante : Le Christ a annoncé

l'avènement du royaume de Dieu comme devant se réaliser à brève échéance royaume dont il devait être lui-même, de par la volonté divine, l'agent et l'ordonnateur Puis, on doit montrer comment ce germe, toujours *immanent* et *permanent* au sein de la religion catholique, est allé se développant lentement au cours de l'histoire, s'adaptant successivement aux divers milieux qu'il traversait, empruntant d'eux par assimilation *vitale*, toutes les formes dogmatiques, cultuelles, ecclésiastiques qui pouvaient lui convenir ; tandis que, d'autre part, il surmontait tous les obstacles, terrassait tous les ennemis, survivant à toutes les attaques et à tous les combats. Quiconque aura bien et dûment considéré tout cet ensemble d'obstacles, d'adversaires, d'attaques, de combats, ainsi que la vitalité et la fécondité qu'y affirme l'Église, devra reconnaître que, si les lois de l'évolution sont visibles dans sa vie, elles n'expliquent pas néanmoins le tout de son histoire : qu'une *inconnue* s'en dégage, qui se dresse devant l'esprit. Ainsi raisonnent-ils, sans s'apercevoir que la détermination du germe primitif est un *a priori* du philosophe agnostique et évolutionniste, et que la formule en est gratuite, créée pour les besoins de la cause.

98. Tout en s'efforçant, par de telles argumentations, d'ouvrir accès dans les âmes à la religion catholique, les nouveaux apologistes concèdent d'ailleurs bien volontiers qu'il s'y rencontre nombre de choses dont on pourrait s'offenser.

Ils vont même et non sans une sorte de plaisir mal dissimulé, jusqu'à proclamer hautement que le dogme — ils l'ont constaté — n'est pas exempt d'erreurs et de contradictions. Ils ajoutent aussitôt, il est vrai, que tout cela est non seulement excusable, mais encore — étrange chose en vérité — juste et légitime. Dans les Livres Sacrés, il y a maints endroits, touchant à la

science ou à l'histoire, où se constatent des erreurs manifestes. Mais ce n'est pas d'histoire ni de science que ces Livres traitent, c'est uniquement de religion et de morale. L'histoire et la science n'y sont que des sortes d'involucres, où les expériences religieuses et morales s'enveloppent, pour pénétrer plus facilement dans les masses. Si en effet les masses n'entendaient pas autrement les choses, il est clair qu'une science et une histoire plus parfaites eussent été d'obstable (*sic*) plutôt que de secours. — **99.** Au surplus, les Livres Saints, étant essentiellement religieux, sont par là même nécessairement vivants. Or, la vie a sa vérité et sa logique propres, bien différentes de la vérité et de la logique rationnelles, d'un autre ordre, savoir vérité d'adaptation et de proportion soit avec le milieu où se déroule la vie, soit avec la fin où elle tend. Enfin ils poussent si loin les choses que, perdant toute mesure, ils en viennent à déclarer ce qui s'explique par la vie, vrai et légitime. — **100.** Nous, Vénérables Frères, pour qui il n'existe qu'une seule et unique vérité, et qui tenons que les Saints Livres, *écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont Dieu pour auteur* [1], Nous affirmons que cela équivaut à prêter à Dieu lui-même le mensonge d'utilité ou mensonge officieux, et Nous disons avec saint Augustin : *En une autorité si haute, admettez un seul mensonge officieux : il ne restera plus parcelle de ces Livres, dès qu'elle paraîtra difficile ou à pratiquer ou à croire, dans laquelle il ne soit loisible de voir un mensonge de l'auteur, voulu à dessein en vue d'un but* [2]. Et ainsi il arrivera, poursuit le S. Docteur, que *chacun croira ce qu'il voudra, ne croira pas ce qu'il ne voudra pas.* — **101.** Mais les nouveaux apologistes vont de l'avant, fort allègrement. Ils accordent encore que, dans les Saints Livres, certains raisonnements, allé-

1. Conc. Vat. *De revel.* c. 2.
2. Epist. 28.

gués pour justifier telle ou telle doctrine, ne reposent sur aucun fondement rationnel, ceux, par exemple, qui s'appuient sur les prophéties. Ils ne sont d'ailleurs nullement embarrassés pour les défendre : artifices de prédication, disent-ils, légitimés par la vie. Quoi encore? En ce qui regarde Jésus-Christ, ils reconnaissent, bien plus ils affirment, qu'il a erré manifestement dans la détermination du temps où l'avènement du royaume de Dieu devait se réaliser. Aussi bien, quoi d'étonnant, s'il était lui-même tributaire des lois de la vie ! — **102.** Après cela, que ne diront-ils pas des dogmes de l'Église. Les dogmes ! ils foisonnent de contradictions flagrantes : mais, sans compter que la logique vitale les accepte, la vérité symbolique n'y répugne pas : est-ce qu'il ne s'agit pas de l'infini ? et est-ce que l'infini n'a pas d'infinis aspects? Enfin, ils tiennent tant et si bien à soutenir et à défendre les contradictions, qu'ils ne reculent pas devant cette déclaration, que le plus bel hommage à rendre à l'infini c'est encore d'en faire l'objet de propositions contradictoires. En vérité, quand on a légitimé la contradiction, y a-t-il quelque chose que l'on ne puisse légitimer?

103. Ce n'est pas seulement par des raisonnements objectifs, que le non-croyant peut être disposé à la foi, mais encore par des arguments *subjectifs*. En cette vue, les modernistes, revenant à la doctrine de l'*immanence*, s'efforcent de persuader à cet homme que, en lui, dans les profondeurs même de sa nature et de sa vie, se cachent l'exigence et le désir d'une religion, non point d'une religion quelconque, mais de cette religion spécifique, qui est le catholicisme, absolument *postulée*, disent-ils, par le plein épanouissement de la vie. — **104.** Ici, Nous ne pouvons Nous empêcher de déplorer une fois encore et très vivement, qu'il se rencontre des catholiques qui, répudiant l'*immanence*, comme doctrine, l'emploient

néanmoins comme méthode d'apologétique ; qui le font, disons-Nous, avec si peu de retenue, qu'ils paraissent admettre dans la nature humaine, au regard de l'ordre surnaturel, non pas seulement une capacité et une convenance, — choses que, de tout temps, les apologistes catholiques ont eu soin de mettre en relief — mais une vraie et rigoureuse exigence. A vrai dire, ceux des modernistes qui recourent ainsi à une exigence de la religion catholique, sont les modérés. Quant aux autres, que l'on peut appeler *intégralistes*, ce qu'ils se font forts de montrer au non-croyant, caché au fond de son être, c'est le germe même que Jésus-Christ porta dans sa conscience, et qu'il a légué au monde. —

105. Telle est, Vénérables Frères, rapidement esquissée, la méthode apologétique des modernistes, en parfaite concordance, on le voit, avec leurs doctrines, méthodes et doctrines semées d'erreurs, faites non pour édifier, mais pour détruire ; non pour susciter des catholiques, mais pour précipiter les catholiques à l'hérésie ; mortelles même à toute religion.

§ VI. MANIE RÉFORMATRICE (106)

106. Il Nous reste à dire quelques mots du réformateur. Déjà, par tout ce que Nous avons exposé jusqu'ici, on a pu se faire une idée de la manie réformatrice qui possède les modernistes rien absolument rien, dans le catholicisme, à quoi elle ne s'attaque. — Réforme de la philosophie, surtout dans les séminaires : que l'on relègue la philosophie scolastique dans l'histoire de la philosophie, parmi les systèmes périmés, et que l'on enseigne aux jeunes gens la philosophie moderne, la seule vraie, la seule qui convienne à nos temps. — Réforme de la théologie : que la théologie dite rationnelle ait pour base la philosophie moderne ; la théologie positive, pour fondement l'histoire des

dogmes. — Quant à l'histoire, qu'elle ne soit plus écrite ni enseignée que selon leurs méthodes et leurs principes modernes. — Que les dogmes et la notion de leur évolution soient harmonisés avec la science et l'histoire. — Que, dans les catéchismes, on n'insère plus, en fait de dogmes, que ceux qui auront été réformés, et qui seront à la portée du vulgaire. — En ce qui regarde le culte, que l'on diminue le nombre des dévotions extérieures, ou tout au moins qu'on en arrête l'accroissement. Il est vrai de dire que certains, par un bel amour du symbolisme, se montrent assez coulants sur cette matière.— Que le gouvernement ecclésiastique soit réformé dans toutes ses branches, surtout la disciplinaire et la dogmatique. — Que son esprit, que ses procédés extérieurs soient mis en harmonie avec la conscience, qui tourne à la démocratie ; qu'une part soit donc faite dans le gouvernement au clergé inférieur et même aux laïques ; que l'autorité soit décentralisée. — Réforme des Congrégations romaines, surtout de celles du S. *Office* et de l'*Index*. — Que le pouvoir ecclésiastique change de ligne de conduite sur le terrain social et politique ; se tenant en dehors des organisations politiques et sociales, qu'il s'y adapte néanmoins, pour les pénétrer de son esprit.

En morale, ils font leur, le principe des américanistes, que les vertus actives doivent aller avant les passives, dans l'estimation que l'on en fait, comme dans la pratique. — Au clergé, ils demandent de revenir à l'humilité et à la pauvreté antiques, et, quant à ses idées et son action, de les régler sur leurs principes.

Il en est enfin qui, faisant écho à leurs maîtres protestants, désirent la suppression du célibat ecclésiastique.

Que reste-t-il donc, sur quoi, et par application de leurs principes, ils ne demandent réforme ?

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE. — LE MODERNISME RENDEZ-VOUS DE TOUTES LES HÉRÉSIES (107-115)

107. Quelqu'un pensera peut-être, Vénérables Frères, que cette exposition des doctrines des modernistes Nous a retenu trop longtemps. Elle était pourtant nécessaire, soit pour parer à leur reproche coutumier que Nous ignorons leurs vraies idées ; soit pour montrer que leur système ne consiste pas en théories éparses et sans lien, mais bien en un corps parfaitement organisé, dont les parties sont si bien solidaires entre elles, qu'on n'en peut admettre une sans les admettre toutes. C'est pour cela aussi que Nous avons dû donner à cette exposition un tour quelque peu didactique, sans avoir peur de certains vocables barbares, en usage chez eux. Maintenant, embrassant d'un seul regard tout le système, qui pourra s'étonner que Nous le définissions le rendez-vous de toutes les hérésies? Si quelqu'un s'était donné la tâche de recueillir toutes les erreurs qui furent jamais contre la foi, et d'en concentrer la substance et comme le suc en une seule, véritablement il n'eût pas mieux réussi. Ce n'est pas encore assez dire : ils ne ruinent pas seulement la religion catholique, mais comme Nous l'avons déja insinué, toute religion.

Les rationalistes les applaudissent, et ils ont pour cela leurs bonnes raisons : les plus sincères, les plus francs saluent en eux leurs plus puissants auxiliaires. —

108. Revenons, en effet, un moment, Vénérables Frères, à cette doctrine pernicieuse de l'*agnosticisme*. Toute issue fermée vers Dieu du côté de l'intelligence, ils se font forts d'en ouvrir une autre du côté du sentiment et de l'action. Tentative vaine. Car qu'est-ce, après tout, que le sentiment, sinon une réaction de l'âme à l'action de l'intelligence ou des sens. Otez l'intelligence : l'homme déjà si enclin à suivre les sens,

en deviendra l'esclave. Vaine tentative à un autre point de vue. Toutes ces fantaisies sur le sentiment religieux n'aboliront pas le sens commun. Or, ce que dit le sens commun, c'est que l'émotion et tout ce qui captive l'âme, loin de favoriser la découverte de la vérité, l'entravent. — **109.** Nous parlons bien entendu de la vérité en soi : quant à cette autre vérité purement *subjective*, issue du sentiment et de l'action, si elle peut être bonne aux jongleries de mots, ne sert de rien à l'homme, à qui il importe surtout de savoir, si hors de lui, il existe un Dieu, entre les mains de qui il tombera un jour. — **110.** Pour donner quelque assiette au sentiment, les modernistes recourent à l'*expérience*. Mais l'expérience, qu'y ajoute-t-elle ? Absolument rien, sinon une certaine intensité, qui entraîne une conviction proportionnée de la réalité de l'objet. Or ces deux choses ne font pas que le sentiment ne soit sentiment, ils ne lui ôtent pas son caractère qui est de décevoir, si l'intelligence ne le guide : au contraire, ce caractère, ils le confirment et l'aggravent, car plus le sentiment est intense et plus il est sentiment. — En matière de sentiment religieux et d'expérience religieuse, vous n'ignorez pas, Vénérables Frères, quelle prudence est nécessaire, quelle science aussi, qui dirige la prudence. Vous le savez de votre usage des âmes, de celles surtout où le sentiment domine ; vous le savez aussi de la lecture des ouvrages ascétiques, ouvrages que les modernistes prisent fort peu, mais qui témoignent d'une science autrement solide que la leur, d'une sagacité d'observation autrement fine et subtile. En vérité, n'est-ce pas une folie, ou tout au moins une souveraine imprudence, de se fier, sans nul contrôle, à des expériences, comme celles que prônent les modernistes ?

111. Et qu'il Nous soit permis en passant de poser une question : si ces expériences ont tant de valeur à leurs

yeux, pourquoi ne la reconnaissent-ils pas à celle que des milliers et des milliers de catholiques déclarent avoir sur leur compte à eux, et qui les convainc qu'ils font fausse route ? Est-ce que, par hasard, ces dernières expériences seraient les seules fausses et trompeuses ? La très grande majorité des hommes tient fermement et tiendra toujours que le sentiment et l'expérience seuls, sans être éclairés et guidés de la raison, ne conduisent pas à Dieu. Que reste-t-il donc sinon l'anéantissement de toute religion et l'athéisme ? — **112.** Ce n'est certes pas la doctrine du symbolisme qui pourra le conjurer. Car, si tous les éléments, dans la religion, ne sont que de purs symboles de Dieu, pourquoi le nom même de Dieu, le nom de personnalité divine ne seraient-ils pas aussi de purs symboles ? Cela admis, voilà la personnalité de Dieu mise en question, et la voie ouverte au panthéisme. — **113.** Au panthéisme, mais cette autre doctrine de l'*immanence divine* y conduit tout droit. Car, Nous demandons, si elle laisse Dieu distinct de l'homme, ou non : si distinct, en quoi diffère-t-elle de la doctrine catholique, et de quel droit rejeter la révélation extérieure ? Si non distinct, nous voilà en plein panthéisme. Or la doctrine de l'immanence, au sens moderniste, tient et professe que tout phénomène de conscience est issu de l'homme, en tant qu'homme. La conclusion rigoureuse c'est l'identité de l'homme et de Dieu, c'est-à-dire le panthéisme. —

114. La même conclusion découle de la distinction qu'ils posent entre la science et la foi.

L'objet de la science, c'est la réalité du connaissable : l'objet de la foi, au contraire, la réalité de l'inconnaissable. Or ce qui fait l'inconnaissable, c'est sa disproportion avec l'intelligence : disproportion que rien au monde, même dans la doctrine des modernistes, ne peut faire disparaître. Par conséquent l'inconnaissable

reste et restera éternellement inconnaissable, autant au croyant, qu'à l'homme de la science. La religion d'une réalité inconnaissable, voilà donc la seule possible. Et pourquoi cette réalité ne serait-elle pas l'âme universelle du monde, dont parle tel rationaliste, c'est ce que Nous ne voyons pas. — **115.** Voilà qui suffit et surabondamment pour montrer par combien de routes le modernisme conduit à l'anéantissement de toute religion. Le premier pas fut fait par le protestantisme; le second est fait par le modernisme : le prochain précipitera dans l'athéisme.

Deuxième partie : Causes du Modernisme (116-129)

CAUSES MORALES : CURIOSITÉ ET ORGUEIL (116-118)

116. Pour pénétrer mieux encore le modernisme, et trouver plus sûrement à une plaie si profonde les remèdes convenables, il importe, Vénérables Frères, de rechercher les causes qui l'ont engendrée et qui l'alimentent. — La cause prochaine et immédiate réside dans une perversion de l'esprit, cela ne fait pas de doute. Les causes éloignées Nous paraissent pouvoir se réduire à deux : la curiosité et l'orgueil. La curiosité, à elle seule, si elle n'est sagement réglée, suffit à expliquer toutes les erreurs. C'est l'avis de Notre Prédécesseur, Grégoire XVI, qui écrivait : *C'est un spectacle lamentable que de voir jusqu'où vont les divagations de l'humaine raison, dès que l'on cède à l'esprit de nouveauté; que, contrairement à l'avertissement de l'Apôtre, l'on prétend à savoir plus qu'il ne faut savoir, et que, se fiant trop à soi-même, l'on pense pouvoir chercher la vérité hors de l'Église, en qui elle se trouve sans l'ombre la plus légère d'erreur*[1]. —

1. Ep. Encycl. « *Singulari Nos* », 7 kal. iul. 1834

117. Mais, ce qui a incomparablement plus d'action sur l'âme, pour l'aveugler et la jeter dans le faux, c'est l'orgueil. L'orgueil ! il est, dans la doctrine des modernistes, comme chez lui, de quelque côté qu'il s'y tourne, tout lui fournit un aliment, et il s'y étale sous toutes ses faces. Orgueil, assurément, cette confiance en eux qui les fait s'ériger en règle universelle. Orgueil, cette vaine gloire, qui les représente à leurs propres yeux comme les seuls détenteurs de la sagesse : qui leur fait dire, hautains et enflés d'eux-mêmes : *Nous ne sommes pas comme le reste des hommes;* et qui, afin qu'ils n'aient pas en effet de comparaison avec les autres, les pousse aux plus absurdes nouveautés. Orgueil, cet esprit d'insoumission, qui appelle une conciliation de l'autorité avec la liberté. Orgueil, cette prétention de réformer les autres, dans l'oubli d'eux-mêmes; ce manque absolu de respect à l'égard de l'autorité, sans en excepter l'autorité suprême. Non, en vérité, nulle route qui conduise plus droit ni plus vite au modernisme, que l'orgueil. Qu'on nous donne un catholique laïque, qu'on nous donne un prêtre, qui ait perdu de vue le précepte fondamental de la vie chrétienne, savoir, que nous devons nous renoncer nous-mêmes, si nous voulons suivre Jésus-Christ et qui n'ait pas arraché l'orgueil de son cœur : ce laïque, ce prêtre est mûr pour toutes les erreurs du modernisme. — **118.** C'est pourquoi, Vénérables Frères, votre premier devoir est de traverser ces hommes superbes, et les appliquer à d'infimes et obscures fonctions : qu'ils soient mis d'autant plus bas, qu'ils cherchent à monter plus haut, et que leur abaissement même leur ôte la faculté de nuire.

De plus sondez soigneusement, par vous-mêmes ou par les directeurs de vos séminaires, les jeunes clercs : ceux chez qui vous aurez constaté l'esprit d'orgueil,

écartez-les sans pitié du sacerdoce. Plût à Dieu qu'on en eût toujours usé de la sorte, avec la vigilance et la constance voulues.

CAUSES INTELLECTUELLES : IGNORANCE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE (119)

119. Que si, des causes morales, Nous venons aux intellectuelles, la première qui se présente — et la principale — c'est l'ignorance. Oui, ces modernistes, qui posent en docteurs de l'Église, qui portent aux nues la philosophie moderne et regardent de si haut la scolastique, n'ont embrassé celle-là, pris à ses apparences fallacieuses, que parce que, ignorants de celle-ci, il leur a manqué l'instrument nécessaire pour percer les confusions et dissiper les sophismes.

Or, c'est d'une alliance de la fausse philosophie avec la foi qu'est né, pétri d'erreurs, leur système.

PROPAGATION DU MODERNISME (120-129)

120. Si encore ils apportaient moins de zèle et d'activité à le propager! Mais telle est en cela leur ardeur, telle leur opiniâtreté de travail qu'on ne peut sans tristesse les voir dépenser à ruiner l'Église de si belles énergies, quand elles lui eussent été si profitables, bien employées. — Leurs artifices pour abuser les esprits sont de deux sortes : s'efforcer d'écarter les obstacles qui les traversent ; puis, rechercher avec soin, mettre activement et patiemment en œuvre tout ce qui les peut servir.

Trois choses, ils le sentent bien, leur barrent la route : la philosophie scolastique, l'autorité des Pères et la tradition, le magistère de l'Église.

A ces trois choses, ils font une guerre acharnée.

121. Ignorance ou crainte, à vrai dire l'une et l'autre, c'est un fait qu'avec l'amour des nouveautés, va toujours

de pair la haine de la méthode scolastique; et il n'est pas d'indice plus sûr que le goût des doctrines modernistes commence à poindre dans un esprit, que d'y voir naître le dégoût de cette méthode.

Que les modernistes et leurs fauteurs se souviennent de la proposition condamnée par Pie IX : *La méthode et les principes qui ont servi aux antiques docteurs scolastiques, dans la culture de la théologie, ne répondent plus aux exigences de notre temps ni au progrès des sciences*[1]. —

122. La tradition, ils s'efforcent d'en fausser perfidement le caractère et d'en saper l'autorité, afin de lui ôter toute valeur. Mais le second Concile de Nicée fera toujours loi pour les catholiques : il condamne ceux *qui osent, sur les traces des hérétiques impies, mépriser les traditions ecclésiastiques, inventer quelque nouveauté,... ou chercher, avec malice ou avec astuce, à renverser quoi que ce soit des légitimes traditions de l'Église catholique*. Fera loi, de même, la profession du quatrième Concile de Constantinople : *C'est pourquoi, nous faisons profession de conserver et de garder les règles qui ont été léguées à la sainte Église catholique et apostolique, soit par les saints et très illustres Apôtres, soit par les Conciles orthodoxes, généraux et particuliers, et même par chacun des Pères interprètes divins et docteurs de l'Église*. Aussi les Papes Pie IV et Pie IX ont-ils ordonné l'insertion dans la profession de foi de la déclaration suivante : *J'admets et j'embrasse très fermement les traditions apostoliques et ecclésiastiques et toutes les autres observances et constitutions de l'Église*. — **123.** Naturellement, les modernistes étendent aux SS. Pères le jugement qu'ils font de la tradition. Avec une audace inouïe, ils les déclarent personnellement dignes de toute vénération, mais d'ailleurs d'une ignorance incroyable en matière d'histoire et de critique et qui ne peut être excusée que par le temps où ils vécurent. —

1. Syll. prop. 13.

124. Enfin, ils s'évertuent à amoindrir le magistère ecclésiastique et à en infirmer l'autorité, soit en dénaturant sacrilègement l'origine, le caractère, les droits, soit en rééditant contre lui, le plus librement du monde, les calomnies des adversaires. Au clan moderniste s'applique ce que Notre Prédécesseur écrivait, la douleur dans l'âme : *Afin d'attirer le mépris et l'odieux sur l'Épouse mystique du Christ, en qui est la vraie lumière, les fils des ténèbres ont accoutumé de lui jeter, à la face des peuples, une calomnie perfide, et renversant la notion et la valeur des choses et des mots, la repésentent comme amie des ténèbres, fautrice d'ignorance, ennemie de la lumière, de la science, du progrès*[1]. — **125.** Après cela, il n'y a pas lieu de s'étonner, si les modernistes poursuivent de toute leur malveillance, de toute leur acrimonie, les catholiques qui luttent vigoureusement pour l'Église. Il n'est sorte d'injures qu'ils ne vomissent contre eux : celle d'ignorance et d'entêtement est la préférée. S'agit-il d'un adversaire que son érudition et sa vigueur d'esprit rendent redoutable : ils chercheront à le réduire à l'impuissance, en organisant autour de lui la conspiration du silence. Conduite d'autant plus blâmable que, dans le même temps, sans fin ni mesure, ils accablent d'éloges qui se met de leur bord. Un ouvrage paraît, respirant la nouveauté par tous ses pores ; ils l'accueillent avec des applaudissements et des cris d'admiration. Plus un auteur aura apporté d'audace à battre en brèche l'antiquité, à saper la tradition et le magistère ecclésiastique, et plus il sera savant. Enfin — et ceci est un sujet de véritable horreur pour les bons — s'il arrive que l'un d'entre eux soit frappé des condamnations de l'Église, les autres aussitôt de se presser autour de lui, de le combler d'éloges publics, de le vénérer presque comme

1. Motu-propr. « *Ut mysticam* », 14 mart. 1891.

un martyr de la vérité. — **126.** Les jeunes, étourdis et troublés de tout ce fracas de louanges et d'injures, finissent par peur du qualificatif d'ignorants et par ambition du titre de savants, en même temps que sous l'aiguillon intérieur de la curiosité et de l'orgueil, par céder au courant et se jeter dans le modernisme.

127. Mais ceci appartient déjà aux artifices employés par les modernistes pour écouler leurs produits. Que ne mettent-ils pas en œuvre pour se créer de nouveaux partisans! Ils s'emparent de chaires, dans les séminaires, dans les universités, et les transforment en chaires de pestilence. Déguisées peut-être, ils sèment leurs doctrines de la chaire sacrée; ils les professent ouvertement dans les congrès; ils les font pénétrer et les mettent en vogue dans les institutions sociales. Sous leur propre nom, sous des pseudonymes, ils publient livres, journaux, revues. Le même multipliera ses pseudonymes, pour mieux tromper, par la multitude simulée des auteurs, le lecteur imprudent. En un mot, action, discours, écrits, il n'est rien qu'ils ne mettent en jeu, et véritablement vous les diriez saisis d'une sorte de frénésie. Le fruit de tout cela? — **128.** Notre cœur se serre à voir tant de jeunes gens, qui étaient l'espoir de l'Église et à qui ils promettaient de si bons services, absolument dévoyés. — **129.** Un autre spectacle encore Nous attriste: c'est que tant d'autres catholiques, n'allant certes pas aussi loin, aient pris néanmoins l'habitude, comme s'ils eussent respiré un air contaminé, de penser, parler, écrire, avec plus de liberté qu'il ne convient à des catholiques. De ceux-ci, il en est parmi les laïques; il en est dans les rangs du clergé; et ils ne font pas défaut là où on devait moins les attendre, dans les instituts religieux. S'ils traitent de questions bibliques, c'est d'après les principes modernistes. S'ils écrivent d'histoire, ils recherchent avec curiosité et publient au grand jour, sous

couleur de dire toute la vérité, et avec une sorte de plaisir mal dissimulé, toute (*sic*) ce qui leur paraît faire tâche (*sic*) dans l'histoire de l'Église. Dominés par de certains *a-priori*, ils détruisent, autant qu'ils le peuvent, les pieuses traditions populaires. Ils tournent en ridicule certaines reliques, fort vénérables par leur antiquité. Ils sont enfin possédés du vain désir de faire parler d'eux : ce qui n'arriverait pas, ils le comprennent bien, s'ils disaient comme on a toujours dit jusqu'ici. Peut-être en sont-ils venus à se persuader qu'en cela ils servent Dieu et l'Église : en réalité, ils les offensent, moins peut-être par leurs œuvres mêmes que par l'esprit qui les anime et par le concours qu'ils prêtent aux audaces des modernistes.

Troisième partie : Remèdes (130)

130. A tant et de si graves erreurs, à leurs envahissements publics et occultes, Notre Prédécesseur, Léon XIII, d'heureuse mémoire, chercha fortement à s'opposer, surtout en matière biblique, et par des paroles et par des actes. Mais ce ne sont pas armes, Nous l'avons dit, dont les modernistes s'effrayent facilement. Avec des airs affectés de soumission et de respect, les paroles, ils les plièrent à leur sentiment, les actes, ils les rapportèrent à tout autre qu'à eux-mêmes. Et le mal est allé s'aggravant de jour en jour. C'est pourquoi, Vénérables Frères, Nous sommes venus à la détermination de prendre sans autre retard des mesures plus efficaces. — **131.** Nous vous prions et vous conjurons de ne pas souffrir que l'on puisse trouver le moins du monde à redire, en une matière si grave, à votre vigilance, à votre zèle, à votre fermeté. Et ce que Nous vous demandons et que Nous attendons de vous, Nous le demandons aussi et l'attendons de tous les autres pasteurs d'âmes, de tous les éducateurs et professeurs de la jeunesse

cléricale, et tout spécialement des supérieurs majeurs des Instituts religieux.

I

LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE BASE DES SCIENCES SACRÉES (132-135

132. Premièrement, en ce qui regarde les études, Nous voulons et ordonnons que la philosophie scolastique soit mise à la base des sciences sacrées. Il va sans dire que *s'il se rencontre quelque chose chez les docteurs scolastiques, que l'on puisse regarder comme excès de subtilité, ou qui ne cadre pas avec les découvertes des temps postérieurs, ou qui n'ait enfin aucune espèce de probabilité ; il est bien loin de Notre esprit de vouloir le proposer à l'imitation des générations présentes*[1]. Et quand Nous prescrivons la philosophie scolastique, ce que Nous entendons surtout par là, — ceci est capital — c'est la philosophie que nous a léguée le Docteur Angélique : Nous déclarons donc, que tout ce qui a été édicté, à ce sujet, par Notre Prédécesseur, reste pleinement en vigueur, et, en tant que de besoin, Nous l'édictons à nouveau et le confirmons, et ordonnons qu'il soit par tous rigoureusement observé. Que, dans les séminaires, où on aurait pu le mettre en oubli, les Évêques en imposent et en exigent l'observance : prescriptions qui s'adressent aussi aux Supérieurs des Instituts religieux. Et que les professeurs sachent bien que s'écarter de S. Thomas, surtout dans les questions métaphysiques, ne va pas sans détriment grave.

133. Sur cette base philosophique que l'on élève solidement l'édifice théologique. — Autant que vous le pourrez, Vénérables Frères, stimulez à l'étude de la Théologie, de façon que les clercs en emportent, au sortir du

1. Léon XIII, Enc. « *Æterni Patris* ».

séminaire, une estime profonde et un ardent amour, et que, toute leur vie, ils en fassent leurs délices. Car *nul n'ignore que, parmi cette grande multitude de sciences, et si diverses, qui s'offrent à l'esprit avide de vérité, la première place revient de droit à la théologie, tellement que c'était une maxime de l'antique sagesse, que le devoir des autres sciences, comme des arts, est de lui être assujetties et soumises à la manière des servantes*[1]. — **134**. Ajoutons que ceux-là, entre autres, Nous paraissent dignes de louanges qui, pleinement respectueux de la Tradition, des Saints Pères, du Magistère ecclésiastique; mesurés dans leurs jugements; et se guidant sur les normes catholiques, (ce qui ne se voit pas chez tous) ont pris à tâche de faire plus de lumière dans la théologie positive, en y projetant celle de l'histoire — de la vraie. Évidemment, il faut donner plus d'importance que par le passé, à la théologie positive : mais sans le moindre détriment pour la théologie scolastique; et ceux-là sont à réprimander, comme faisant les affaires des modernistes, qui exaltent de telle façon la théologie positive, qu'ils ont tout l'air de dénigrer en même temps la scolastique.

135. Quant aux études profanes, il suffira de rappeler ce qu'en a dit fort sagement Notre prédécesseur : *Appliquez-vous avec ardeur à l'étude des sciences naturelles : les géniales découvertes, les applications hardies et utiles faites de nos jours sur ce terrain, qui provoquent à juste titre les applaudissements des contemporains, seront aussi à la postérité un sujet d'admiration et de louanges*[2]. Mais les études sacrées n'en doivent pas souffrir. Sur quoi, le même Pape donne tout aussitôt le grave avertissement que voici : *Si l'on recherche avec soin la cause de ces*

1. Léon XIII, Litt. ap. « *In magna* », 10 dec. 1889.
2. Alloc. 7 mars 1880.

erreurs, on la trouvera surtout en ceci, que plus s'est accrue l'ardeur pour les sciences naturelles, plus les hautes sciences, les sciences sévères sont allées déclinant : il en est qui languissent dans l'oubli : certaines autres sont traitées faiblement et à la légère, et, ce qui est indigne, déchues de leur antique splendeur, on les infecte encore de doctrines perverses et d'opinions dont la monstruosité épouvante[1]. Sur cette loi, Nous ordonnons que l'on règle dans les séminaires l'étude des sciences naturelles.

II

APPLICATION DE CES PRESCRIPTIONS (136-137)

136. On devra avoir ces prescriptions, et celles de Notre Prédécesseur et les Nôtres, sous les yeux, chaque fois que l'on traitera du choix des directeurs et professeurs pour les Séminaires et les Universités catholiques. — Qui d'une manière ou d'une autre se montre imbu de modernisme, sera exclu, sans merci, de la charge de directeur ou de professeur ; l'occupant déjà, il en sera retiré : de même, qui favorise le modernisme, soit en vantant les modernistes ou en excusant leur conduite coupable, soit en critiquant la scolastique, les Saints Pères, le Magistère de l'Église, soit en refusant obéissance à l'autorité ecclésiastique, quelqu'en soit le dépositaire ; de même qui, en histoire, en archéologie, en exégèse biblique, trahit l'amour de la nouveauté ; de même enfin, qui néglige les sciences sacrées ou paraît leur préférer les profanes. — Dans toute cette question des études, Vénérables Frères, vous n'apporterez jamais trop de vigilance ni de constance, surtout dans le choix des professeurs : car, d'ordinaire, c'est sur le modèle des maîtres que se forment les élèves. Forts

1. Loc. cit.

de la conscience de votre devoir, agissez en tout ceci prudemment, mais fortement.

137. Il faut procéder avec même vigilance et sévérité, à l'examen et au choix des candidats aux saints Ordres. Loin, bien loin du sacerdoce, l'esprit de nouveauté! Dieu hait les superbes et les opiniâtres. — Que le doctorat en théologie et en Droit canonique ne soit plus conféré désormais à quiconque n'aura pas suivi le cours régulier de philosophie scolastique : conféré, qu'il soit tenu pour nul et de nulle valeur. — Les prescriptions faites par la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, dans un décret de 1896, aux clercs séculiers et réguliers d'Italie, concernant la fréquentation des Universités. Nous en décrétons l'extension désormais à toutes les nations. — Défense est faite aux clercs et aux prêtres qui ont pris quelque inscription dans une Université ou Institut catholique de suivre, pour les matières qui y sont professées, les cours des Universités civiles. Si cela a été permis quelque part, Nous l'interdisons pour l'avenir. — Que les évêques qui président à la direction de ces Universités et Instituts, veillent à ce que les prescriptions que Nous venons d'édicter y soient fidèlement observées.

III

DEVOIR DES ÉVÊQUES. VIGILANCE SUR LES LIVRES, LES PÉRIODIQUES, LES CONGRÈS (138-153)

138. Il est encore du devoir des Évêques, en ce qui regarde les écrits entachés de modernisme et propagateurs de modernisme, d'en empêcher la publication, et publiés, d'en entraver la lecture. — Que tous les livres, journaux, revues de cette nature, ne soient pas laissés aux mains des élèves, dans les séminaires ou dans les universités : ils ne sont pas, en effet, moins pernicieux que les écrits contre les bonnes mœurs, ils le sont même davantage,

car ils empoisonnent la vie chrétienne dans sa source. — **139.** Il n'y a pas à juger autrement certains ouvrages publiés par des catholiques, hommes dont on ne peut suspecter l'esprit, mais qui dépourvus de connaissances théologiques et imbus de philosophie moderne, s'évertuent à concilier celle-ci avec la foi, et à l'utiliser, comme ils disent, au profit de la foi. Lus de confiance, à cause du nom et du bon renom des auteurs, ils ont pour effet, et c'est ce qui les rend plus dangereux, de faire glisser lentement vers le modernisme.

140. Généralement, Vénérables Frères, et c'est ici le point capital, faites tout au monde pour bannir de votre diocèse tout livre pernicieux, recourant, pour cela, s'il en est besoin, à l'interdiction solennelle. Le Saint Siège ne néglige rien pour faire disparaître les écrits de cette nature; mais le nombre en est tel aujourd'hui, que les censurer tous est au-dessus de ses forces. La conséquence, c'est que le remède vient quelquefois trop tard, alors que le mal a déjà fait ses ravages. Nous voulons donc que les évêques, méprisant toute crainte humaine, foulant aux pieds toute prudence de la chair, sans égard aux criailleries des méchants, suavement, sans doute, mais fortement, prennent en ceci leur part de responsabilité; se souvenant des prescriptions de Léon XIII dans la Constitution Apostolique *Officiorum* : Que *les Ordinaires, même comme délégués du Siège Apostolique s'efforcent de proscrire les livres et autres écrits mauvais, publiés ou répandus dans leurs diocèses, et de les arracher des mains des fidèles*. C'est un droit qui est conféré dans ces paroles, mais aussi un devoir qui est imposé. Et que nul ne pense avoir satisfait aux obligations de sa charge, s'il Nous a déféré un ou deux ouvrages, et laissé les autres, en grand nombre, se répandre et circuler. — **141.** Ne vous laissez pas arrêter, Vénérables Frères, au fait que l'auteur a pu obtenir d'ailleurs l'*Imprimatur* : cet

imprimatur peut être apocryphe, ou il a pu être accordé sur examen inattentif, ou encore par trop de bienveillance ou de confiance à l'égard de l'auteur, ce qui arrive peut-être quelquefois dans les Ordres religieux. Puis le même aliment ne convient pas à tous : de même, un livre inoffensif dans un endroit peut, au contraire, à raison des circonstances, être fort nuisible dans un autre. Si donc l'évêque, après avoir pris l'avis d'hommes prudents, juge nécessaire de censurer dans son diocèse quelque livre de ce genre, qu'il le fasse, Nous lui en donnons très volontiers la faculté, Nous lui en imposons même l'obligation. La chose, naturellement, doit se faire avec prudence, en restreignant la prohibition, si cela suffit, au clergé : restriction, en tout cas, que ne prendront jamais pour eux les libraires, dont c'est le devoir de retirer purement et simplement de la vente, les ouvrages condamnés par l'évêque. — **142**. Et, puisqu'il est question des libraires, que les évêques veillent à ce que l'amour du lucre ne les entraîne pas à trafiquer de produits délétères. Il est de fait qu'en certains de leurs catalogues, s'étalent, accompagnés de réclames alléchantes, bon nombre d'ouvrages modernistes. Que s'ils refusent obéissance, les évêques n'hésiteront pas, après monition, à les priver du titre de libraires catholiques ; de même et à plus forte raison, du titre de libraires épiscopaux, s'ils en ont été gratifiés. Quant aux libraires pontificaux, ils les déféreront au Saint Siège. — A tous, Nous rappelons l'article XXVI de la Constitution *Officiorum : Ceux qui ont obtenu la faculté de lire et retenir les livres prohibés, n'ont pas pour cela le droit de lire et de retenir les livres ou journaux, quelqu'ils soient, interdits par l'Ordinaire, à moins que, dans l'Indult Apostolique, la faculté ne leur ait été accordée expressément de lire et de retenir les livres condamnés par n'importe quelle autorité.*

IV

143. Il ne suffit pas d'empêcher la lecture et la vente des mauvais livres, il faut encore en entraver la publication. Que les Évêques donc usent de la plus grande sévérité en accordant la permission de publier.— Or, comme le nombre est grand, d'après la Constitution *Officiorum*, des ouvrages qui ne peuvent paraître sans la permission de l'Ordinaire; et comme d'autre part l'Évêque ne les peut tous réviser par lui-même : dans certains diocèses, on a institué, pour procéder à cette revision, des censeurs d'office. Nous louons très fort cette institution, et non seulement Nous engageons à l'étendre à tous les diocèses, mais Nous en faisons un précepte strict. Qu'il y ait donc dans toutes les curies épiscopales, des censeurs d'office, chargés de l'examen des ouvrages à publier : ils seront choisis parmi les prêtres du clergé, tant séculier que régulier, recommandables par leur âge, leur science, leur prudence, et qui, en matière de doctrine à approuver ou à blâmer, se tiennent dans le juste milieu. A eux sera déféré l'examen de tous les écrits qui, d'après les articles XLI et XLII de la Constitution mentionnée, ne peuvent être édités sans permission. Le censeur donnera son avis par écrit. Si cet avis est favorable, l'Évêque délivrera le permis de publication, par ce mot *Imprimatur*, mais qui sera précédé de la formule *Nihil obstat*, avec, au-dessous, le nom du censeur. — Dans la Curie romaine, aussi bien que dans les autres, des censeurs seront institués. Leur nomination sera faite, d'entente avec le Cardinal Vicaire, et avec l'approbation du Souverain Pontife, par le Maître du Sacré Palais. A celui-ci, il appartiendra de désigner le censeur pour la révision de chaque ouvrage. Le permis de publication sera encore délivré par lui, ainsi que par le Cardinal Vicaire ou son Vice gérant, et il sera précédé,

comme ci-dessus, de la formule d'approbation du censeur, suivie de son nom. Seulement dans des cas exceptionnels et fort rares, pour des raisons dont l'appréciation est laissée à la prudence de l'Évêque, la mention du censeur pourra être omise. — Le nom du censeur sera tenu secret aux auteurs, et ne leur sera révélé qu'après avis favorable : de peur qu'il ne soit molesté et durant le travail de révision, et par la suite, s'il a refusé son approbation. Nul censeur ne sera pris dans un Institut religieux, sans qu'on ait au préalable consulté secrètement le provincial, ou s'il s'agit de Rome, le supérieur général : celui-ci, provincial ou supérieur général, devra attester en conscience, la vertu, la science, l'intégrité doctrinale du candidat. — Nous avertissons les supérieurs religieux du grave devoir qui leur incombe de veiller à ce qu'aucun ouvrage ne soit publié sans leur autorisation et celle de l'Ordinaire. — Nous déclarons enfin que le titre de censeur ne pourra jamais être invoqué pour appuyer les opinions personnelles de celui qui en aura été revêtu et sera à cet égard de nulle valeur.

144. Ceci dit en général, Nous ordonnons en particulier l'observation de l'article XLII de la Constitution *Officiorum*, dont voici la teneur : *Défense aux membres du clergé tant séculier que régulier de prendre la direction de journaux ou de revues sans la permission des Ordinaires.* Que s'ils viennent à abuser de cette permission, elle leur sera retirée, après monition. — En ce qui regarde les prêtres *correspondants* ou *collaborateurs* — pour employer les mots courants — comme il n'est pas rare qu'ils glissent dans les journaux ou revues des articles entachés de modernisme, il appartient aux Évêques de les surveiller, et s'ils les prennent en faute, de les avertir d'abord, puis de leur interdire toute espèce de collaboration ou correspondance. Même injonction est faite

aux supérieurs religieux : en cas de négligence de leur part, les Évêques agiront, comme délégués du Souverain Pontife. **145**. Qu'à chaque journal et revue, il soit assigné, autant que faire se pourra, un censeur, dont ce sera le devoir de parcourir en temps opportun, chaque numéro publié, et s'il y rencontre quelque idée dangereuse, d'en imposer au plus tôt la rétractation. Ce même droit appartiendra à l'Évêque, lors même que l'avis du censeur aurait été favorable.

V

146. Nous avons déjà parlé des congrès et assemblées publiques, comme d'un champ propice aux modernistes pour y semer et y faire prévaloir leurs idées. — Que désormais les Évêques ne permettent plus, ou que très rarement, de congrès sacerdotaux. Que s'il leur arrive d'en permettre, que ce soit toujours sous cette loi qu'on n'y traitera point de question relevant du Saint Siège ou des Évêques, que l'on n'y émettra aucune proposition ni aucun vœu usurpant sur l'autorité ecclésiastique, que l'on n'y proférera aucune parole qui sente le modernisme, ou le presbytérianisme, ou le laïcisme. — A ces sortes de congrès qui ne pourront se tenir que sur autorisation écrite, accordée en temps opportun, et particulière pour chaque cas, les prêtres des diocèses étrangers ne pourront intervenir, sans une permission pareillement écrite de leur Ordinaire. — Nul prêtre, au surplus, ne doit perdre de vue la grave recommandation de Léon XIII : *Que l'autorité de leurs pasteurs soit sacrée aux prêtres, qu'ils tiennent pour certain que le ministère sacerdotal, s'il n'est exercé sous la conduite des Évêques, ne peut être ni saint, ni fructueux, ni recommandable*[1].

1. Lettre Enc. « *Nobilissima Gallorum* ». 10 febr. 1884.

VI

147. Mais que servirait-il, Vénérables Frères, que Nous intimions des ordres, que Nous fassions des prescriptions, si on ne devait pas les observer ponctuellement et fidèlement ? Afin que Nos vues et Nos vœux soient remplis, il Nous a paru bon d'étendre à tous les diocèses, ce que les Évêques de l'Ombrie, il a (*sic*) déjà longtemps, établirent dans les leurs, avec beaucoup de sagesse. *Afin*, disaient-ils, *de bannir les erreurs déjà répandues et d'en empêcher une diffusion plus grande, de faire disparaître aussi les docteurs de mensonge, par qui se perpétuent les fruits funestes de cette diffusion ; la sainte Assemblée a décrété, sur les traces de St. Charles Borromée, l'institution dans chaque diocèse d'un conseil, formé d'hommes éprouvés des deux clergés, qui aura pour mission de surveiller les erreurs, de voir s'il en est de nouvelles qui se glissent et se répandent, et par quels artifices, et d'informer de tout l'Évêque, afin qu'il prenne, après commune délibération les mesures les plus propres à étouffer le mal dans son principe, et à empêcher qu'il ne se répande de plus en plus, pour la ruine des âmes, et qui pis est, qu'il ne s'invétère et ne s'aggrave*[1]. — Nous décrétons donc que dans chaque diocèse, un conseil de ce genre, qu'il Nous plait de nommer *Conseil de vigilance*, soit institué sans retard. Les prêtres qui seront appelés à en faire partie seront choisis à peu près comme il a été dit, à propos des censeurs. Ils se réuniront tous les deux mois, à jour fixe, sous la présidence de l'Évêque. Sur les délibérations et les décisions, ils seront tenus au secret. Leur rôle sera le suivant. Ils surveilleront très attentivement et de très près tous les indices,

1. Actes du Congrès des Évêques de l'Ombrie, nov. 1849. Titr. II, art. 6.

toutes les traces de modernisme dans les publications, aussi bien que dans l'enseignement : ils prendront, pour en préserver le clergé et la jeunesse, des mesures prudentes, mais promptes et efficaces. — **148.** Leur attention se fixera très particulièrement sur la nouveauté des mots et ils se souviendront, à ce sujet, de l'avertissement de Léon XIII : *On ne peut approuver, dans les écrits des catholiques, un langage qui, s'inspirant d'un esprit de nouveauté condamnable, paraît ridiculiser la piété des fidèles, et parle d'ordre nouveau de vie chrétienne, de nouvelles doctrines de l'Église, de nouveaux besoins de l'âme chrétienne, de nouvelle vocation sociale du clergé, de nouvelle humanité chrétienne, et d'autres choses du même genre*[1]. Qu'ils ne souffrent pas de ces choses-là dans les livres ni dans les cours des professeurs. — **149.** Ils surveilleront pareillement les ouvrages où l'on traite de pieuses traditions locales et de Reliques. Ils ne permettront pas que ces questions soient agitées dans les journaux, ni dans les revues destinées à nourrir la piété, ni sur un ton de persiflage et où perce le dédain, ni par manière de sentences sans appel, surtout s'il s'agit, comme c'est l'ordinaire, d'une thèse qui ne passe pas les bornes de la probabilité et qui ne s'appuie guère que sur des idées préconçues. — **150.** Au sujet des Reliques, voici ce qui est à tenir. Si les Évêques, seuls compétents en la matière, acquièrent la certitude qu'une Relique est supposée, celle-ci doit être retirée du culte. Si le document témoignant de l'authenticité d'une Relique a péri dans quelque perturbation sociale ou de toute autre manière, cette Relique ne devra être exposée à la vénération publique, qu'après récognition faite avec soin par l'Évêque. L'argument de prescription ou de présomption fondée ne vaudra que

1. S. C. AA. EE. EE., 27 janv. 1902.

si le culte se recommande par l'antiquité selon le Décret suivant porté en 1896 par la S. Congrégation des Indulgences et Reliques. *Les Reliques anciennes doivent être maintenues en la vénération où elles ont été jusqu'ici, à moins que, dans un cas particulier, on ait des raisons certaines pour les tenir fausses et supposées.* — **151.** En ce qui regarde le jugement à porter sur les pieuses traditions, voici ce qu'il faut avoir sous les yeux : l'Église use d'une telle prudence en cette matière, qu'elle ne permet point que l'on relate ces traditions dans des écrits publics, si ce n'est qu'on le fasse avec de grandes précautions et après insertion de la déclaration imposée par Urbain VIII ; encore ne se porte-t-elle pas garante, même dans ce cas, de la vérité du fait ; simplement elle n'empêche pas de croire des choses auxquelles les motifs de foi humaine ne font pas défaut. C'est ainsi qu'en a décrété, il y a trente ans, la S. Congrégation des Rites [1] : *Ces apparitions ou révélations n'ont été ni approuvées ni condamnées par le St-Siège, qui a simplement permis qu'on les crût de foi purement humaine, sur les traditions qui les relatent, corroborées par des témoignages et des monuments dignes de foi.* Qui tient cette doctrine est en sécurité. Car le culte qui a pour objet quelqu'une de ces Apparitions, en tant qu'il regarde le fait même, c'est-à-dire en tant qu'il est *relatif*, implique toujours comme condition, la vérité du fait : en tant qu'*absolu*, il ne peut jamais s'appuyer que sur la vérité, attendu qu'il s'adresse à la personne même des saints que l'on veut honorer. Il faut en dire autant des Reliques. —

152. Nous recommandons enfin au conseil de vigilance d'avoir l'œil assidûment et diligemment ouvert sur les institutions sociales et sur tous les écrits qui traitent

1. Décret du 2 mai 1877.

de questions sociales, pour voir s'il ne s'y glisse point du modernisme, et si tout y répond bien aux vues des Souverains Pontifes.

VII

153. Et de peur que ces prescriptions ne viennent à tomber dans l'oubli, Nous voulons et ordonnons que tous les Ordinaires des diocèses, un an après la publication des présentes, et ensuite tous les trois ans, envoient au St. Siège une relation fidèle et corroborée par le serment, sur l'exécution de toutes les ordonnances contenues dans les présentes Lettres, de même que sur les doctrines qui ont cours dans le clergé, et surtout dans les Séminaires et autres Instituts catholiques, sans en excepter ceux qui sont exempts de la juridiction de l'Ordinaire. Nous faisons la même injonction aux Supérieurs généraux des Ordres religieux, en ce qui regarde leurs sujets.

L'ÉGLISE ET LE PROGRÈS SCIENTIFIQUE (154)

154. Voilà, Vénérables Frères, ce que Nous avons cru devoir vous dire pour le salut de tout croyant. Les adversaires de l'Église en abuseront sans doute pour reprendre la vieille calomnie qui la représente comme l'ennemie de la science et du progrès de l'humanité. Afin d'opposer une réponse encore inédite à cette accusation — que d'ailleurs l'histoire de la religion chrétienne, avec ses éternels témoignages, réduit à néant — Nous avons conçu le dessein de seconder de tout Notre pouvoir la fondation d'une Institution particulière, qui groupera les plus illustres représentants de la science parmi les catholiques, et qui aura pour but de favoriser, avec la vérité catholique pour lumière et pour guide, le progrès de tout ce que l'on peut désigner sous les noms de science et d'érudition. Plaise à

Dieu que Nous puissions réaliser ce dessein avec le concours de tous ceux qui ont l'amour sincère de l'Église de Jésus-Christ.

En attendant, Vénérables Frères, plein de confiance en votre zèle et en votre dévouement, Nous appelons de tout cœur sur vous l'abondance des lumières célestes, afin que, en face du danger qui menace les âmes, au milieu de cet universel débordement d'erreurs, vous voyiez où est le devoir, et l'accomplissiez avec toute force et tout courage. Que la vertu de Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, soit avec vous. Que la Vierge Immaculée, destructrice de toutes les hérésies, vous secoure de sa prière. Nous, comme gage de Notre affection, comme arrhe de consolation divine parmi vos adversités, Nous vous accordons de tout cœur, ainsi qu'à votre clergé et à votre peuple, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de St-Pierre, le 8 septembre 1907, la 5e année de Notre Pontificat.

PIE X, PAPE.

[**Traduction officielle.**]

ADDITIONS

Note 1 (Voir page XXII note 1)

Pendant que ces pages étaient sous presse, la Grande Revue du 25 novembre 1908 a publié une étude intitulée : « Le Vatican et l'Organisation de la Presse » où les méthodes de Mgr Benigni et de la *Corrispondenza Romana* sont exposées avec une rare modération. L'auteur, qui a été obligé de prendre un pseudonyme, suit évidemment de très près ce dont il parle ; les faits qu'il apporte, précis et vérifiables, sont tristement éloquents. C'est un chapitre d'histoire contemporaine qu'il faut avoir lu si on veut comprendre un des facteurs les plus actifs de la crise de l'autorité suprême à l'heure actuelle.

Note 2 (Voir page XLVI)

N'est-il pas très frappant de constater que dans leurs réponses les modernistes se sont fait un devoir de reproduire l'encyclique intégralement ? Celle-ci pourtant ne leur a guère donné l'exemple de ce respect pour les opinions de ceux-là même qu'on combat.

Le lecteur pourra remarquer en effet que si Pie X a grand soin, lorsqu'il rappelle des paroles de ses prédécesseurs ou des canons conciliaires, d'en indiquer l'origine précise, il s'est fait une loi de ne pas en faire autant pour les erreurs qu'il condamne.

De toute évidence on a voulu enlever aux accusés l'occasion de contester la matérialité des faits. Le Souverain Pontife savait

que s'il faisait des citations, les auteurs ne manqueraient pas de protester contre le sens attribué à leurs paroles. Il les condamne donc *ex informata conscientia*.

On rendrait peut-être un grand service au Saint-Père si on lui faisait lire une histoire quelque peu détaillée du Tribunal Révolutionnaire, ou mieux encore si on mettait entre ses mains un certain nombre de dossiers. Peut-être perdrait-il un peu de son horreur pour les fameux juges en s'apercevant qu'un de leurs torts fut de se prendre pour des juges ecclésiastiques et d'adopter les usages sommaires de l'*ex informata conscientia*.

Note 3 (Voir page 8 n. 1)

Depuis lors, on m'a expliqué à Rome que le pape avait agi ainsi par miséricorde : « Puisque la décision pontificale fait loi, a-t-on dit, c'était un acte de paternelle bonté que de ne pas la faire précéder d'une leçon pénible pour la majorité des Évêques. Dans sa bulle, le pape n'écrivait pas une page d'histoire, il dictait des ordres à ses enfants. »

Ces explications correspondent sans doute à la réalité : mais à la réalité telle qu'on la voit depuis Rome, du haut de la chaire infaillible. Les mêmes faits, vus depuis les collines ou les plaines de France, prennent un aspect quelque peu différent. Et tout d'abord Pie X a eu beaucoup de commentateurs qui ont prétendu tirer de sa bulle une page d'histoire et n'ont guère dit que des contre-vérités.

De plus, il n'est pas aisé de comprendre pourquoi celui qui a la plénitude du pouvoir ne prend pas sur lui la plénitude des responsabilités : le vote des Évêques qui n'a paru au Pontife Romain qu'une erreur à ensevelir dans l'oubli, aurait paru tout autre aux concitoyens de ces Évêques.

Le Saint-Siège a pris des mesures qui ont vivement réjoui, par delà les frontières, certains spectateurs qui suivent avec une curiosité dépourvue d'amabilité ce qui se passe dans notre patrie.

Même dans des contrées unies à nous par une sympathie séculaire, en Amérique par exemple, — on a organisé de véritables campagnes de presse pour Rome contre la France.

Est-il déplacé de regretter que l'opinion n'ait pas été avertie d'une manière autorisée de l'attitude vraie de nos Évêques, de leur persévérance à chercher un terrain d'entente, de leur désir d'obéir à Dieu — puisqu'enfin Rome estime qu'obéir aux directions pontificales, c'est obéir à Dieu — sans désobéir à César?

La France entière aurait compris la discipline avec laquelle ils se sont inclinés devant la volonté du Souverain Pontife, mais elle leur aurait su gré de leurs vains efforts pour accepter les lois du pays, et les sympathies ainsi conquises par les Évêques n'eussent pas été inutiles pour l'Église.

Note 4 (Voir page 42)

Il serait bien difficile de marquer brièvement l'influence profonde qu'a exercée la pensée du P. Tyrrell sur le catholicisme du Continent. Depuis deux ans, M. Raoul Gout prépare sur ce sujet un travail qui sera digne du célèbre penseur anglais.

Parmi les nombreuses études qui ont paru ces dernières années dans les principales revues françaises, je citerai seulement celle de l'abbé E. Dimnet, insérée dans son volume : *La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine* (Paris 1906, avec l'imprimatur de l'Archevêché) v. p. 132 à 216.

Quatre des ouvrages du P. Tyrrell ont été traduits en français. *La Religion extérieure* traduction d'Augustin Léger, Paris Lecoffre 1902 (avec l'imprimatur).

Nova et Vetera, traduction de l'abbé Clément Paris Lethielleux 1904 (avec l'imprimatur).

Lettre à un Professeur d'Anthropologie (*A much abused Letter*) Paris 1908, Librairie Nourry, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette.

Suis-je Catholique ? (*Medievalism, a reply to cardinal Mercier*) Paris 1908, Librairie Nourry.

Note 5 (Voir p. 64 n. 1)

Dans la Revue du Clergé Français du 1er janvier 1909 (p. 49-70) l'abbé Vidal, un des chapelains de Saint Louis des Français à Rome, sous le titre « Le mouvement intellectuel religieux en Italie durant l'année 1908 » consacre un long article aux modernistes italiens.

Oubliant, sans doute, ce que dit l'Encyclique sur l'alliance des rationalistes avec les modernistes (Voir les paragraphes 96 ; 107 ; 114), il raconte avec une extrême complaisance les coups d'étrivières prodiguées à ces derniers par les incrédules et les positivistes.

Pie X ne se sentira-t-il pas quelque peu embarrassé d'avoir si peu exactement prévu de quel côté iraient les applaudisse-

ments de l'incrédulité ? C'est lui, Pontife Romain, qui est fêté par MM. Benedetto Croce, Gentile, Scipio Sighele, heureux de prêter à ces Messieurs des Comités de vigilance le concours de leurs « triques ».

Les protestants ont en général observé une attitude analogue. Ils n'ont ni triques ni étrivières, mais ils n'en sont pas mieux disposés pour des gens que la suprême autorité rejette et qui n'ont manifesté aucune velléité d'aller leur demander l'hospitalité.

Une des études les plus incompréhensives qui aient été faites sur M. Loisy a pour auteur M. le pasteur Henri Monnier, de Paris, et a paru dans « Foi et Vie », la plus répandue des revues protestantes de langue française (1er et 15 septembre, 1er octobre 1908). La Croix dans son numéro du 7 novembre a donné sa haute approbation « à la vigoureuse attaque » du critique protestant.

Note 6 (Voir page 67).

La perspective de Pie X est très analogue à celle de « *la Riscossa* », petite feuille hebdomadaire publiée depuis vingt ans à Breganze (Vénétie), et dont le premier article est presque invariablement consacré à l'abbé Murri.

Le *Miles Christi* auteur de ces articles a été comblé de bénédictions reproduites dans la manchette du journal.

Si « la *Corrispondenza Romana* » est le canal authentique des vues du petit groupe qui s'est imposé au Souverain Pontife, et si elle est importante comme expression de la politique du Saint-Siège, *la Riscossa* est, avec *l'Unità Cattolica* de Florence, un miroir plus exact encore de la pensée personnelle de Pie X. Voir ci-après note 10.

Note 7 (Voir page 73 note 1).

Au moment de donner le bon à tirer de ce volume vient de paraître le premier fascicule de *La Cultura Contemporanea*, nouveau recueil mensuel destiné à prendre la place de Nova et Vetera. Bureaux, 16 Via della Scrofa. Abonnement 6 fr. par an pour l'Union postale.

De son côté, l'abbé Murri a repris la publication de la *Rivista di Cultura* qui paraîtra six fois par an (10 fr. pour tous les pays de l'Union postale) sous sa direction et celle de l'abbé Minocchi. Adresser les abonnements à l'abbé Murri, à Gualdo di Macerata (Marche), Italie.

En Allemagne le dernier numéro du *Vingtième Siècle* a pu annoncer l'apparition d'un nouvel organe qui prendra sa place *Das Neue Jahrhundert* sous la direction du D[r] Engert (Bismarckstrasse 7, à Weimar. Administration : Verlag, Theodor Lampart, à Augsbourg (12,50 par an).

Comme on le voit, les antimodernistes se sont un peu hâtés de célébrer les funérailles de toutes ces feuilles qui devaient si vite renaitre.

Quant au *Rinnovamento*, il clôture sa seconde année par un numéro encore plus important que les précédents. Il lui suffira de continuer pour arriver à se placer au tout premier rang des publications intellectuelles.

Note 8 (Voir page 104).

Les « Libres Entretiens » organisés par Paul Desjardins sont des conversations réellement tenues sur les plus graves questions actuelles par des personnes désireuses de s'instruire mutuellement suivant la méthode critique. A ces conversations sont invités, à titre de consultants, les hommes les mieux informés de chaque question (V. *Paul Sabatier*. A propos de la Séparation p. 108 n. 2).

Ils ont lieu au Siège de « l'Union pour la Vérité », 21 rue Visconti, Paris, 6. Pour renseignements s'adresser au Secrétaire.

Note 9 (Voir page 104).

Le mouvement de la Libre pensée religieuse a pris par la suite le nom d' « Union de Libres Penseurs et de Libres Croyants pour la culture morale. » Les réunions ont lieu au Siège social, 16, rue de la Sorbonne, le premier et le troisième dimanche du mois à 4 heures et demie. Pour renseignements s'adresser au Secrétaire général, M. J.-J. Kaspar.

Note 10 (Voir page 114).

Le vilain style de la presse et des tracts antimodernistes n'est pas le fruit d'un égarement passager, d'un accès momentané. Il est resté le même depuis l'Encyclique, si toutefois il n'a pas une tendance à devenir plus violent.

Voici par exemple la *Riscossa* du 2 janvier 1909 : elle reproduit d'abord le télégramme que la rédaction a envoyé à Pie X

pour la nouvelle année : *A voi, unica stella splendente in caliginoso loco, unica ancora di salvezza in questa marea che tutto minaccia di abbatere, rivolgono lo sguardo atterrito e il cuore angosciato i combattenti per Cristo e per la sua immacolata dottrina....*

Après ce lyrisme on s'attend peut-être à trouver le *Miles Christi* souriant et pacifique. Il est plus armé que jamais, et, au milieu du numéro, on tombe sur un bel article intitulé : « Mysticisme de galérien », dirigé contre les *Battaglie d'Oggi*, périodique qui a le rare mérite d'avoir essayé de faire quelque chose pour la moralité publique en général et la purification de Naples en particulier. On ne peut reproduire cette page digne d'être collectionnée comme échantillon d'une aberration *sui generis*. Mgr Scotton et les deux Messeigneurs ses frères, sont certainement les gens les plus polis du monde, c'est par force et pour obéir au bon Dieu qu'ils traitent de « vieille sorcière » (vecchia strega) une dame dont les ouvrages se vendent cependant à la librairie du Sacré-Cœur à Turin.

[Battaglie d'Oggi qui en est à sa cinquième année d'existence se publie à Naples, 2, via Saint-Antoine à Tarsia, sous la direction de Gennaro Avolio, bimensuel, 5 francs par an, pour l'étranger.]

Note 11 (Voir pages 67 note, et 117).

Un examen attentif de cette traduction officielle ne serait pas sans utilité. Il lui arrive par exemple d'omettre toute une phrase : celle qui se trouve à la fin du § 120; après avoir dit : *Tria sunt potissimum quae suis illi conatibus adversari sentiunt : scholastica philosophandi methodus, Patrum auctoritas et traditio, magisterium ecclesiasticum. Contra haec acerrima illorum pugna.* Le texte latin ajoute : *Idcirco philosophiam ac theologiam scholasticam derident passim atque contemnunt.* Or, chose étrange, cette omission n'a été signalée par aucun des ecclésiastiques français dont j'ai les éditions sous les yeux, donnant le texte latin d'un côté et la traduction française officielle de l'autre. Est-ce par respect pour cette traduction qu'ils n'ont pas relevé cette lacune, ou bien ont-ils été assez distraits pour ne pas l'apercevoir?

INDEX ALPHABÉTIQUE

[Les indications en italiques concernent les documents pontificaux (Encyclique et Syllabus). Suivies d'un chiffre arabe, elles renvoient aux subdivisions de l'Encyclique (p. 147 à 219). Suivies d'un chiffre romain, aux propositions du Syllabus (p. 137 à 146).

Dans les indications en caractères romains les chiffres renvoient aux pages du volume. C'est ainsi que l'article CONGRÉGATIONS ROMAINES, par exemple, invite le lecteur à se reporter d'abord à la page 61 ; puis à la proposition VIII du Syllabus, et enfin aux paragraphes 106, 137, 150, 151 de l'Encyclique.]

TABLE DES MATIÈRES

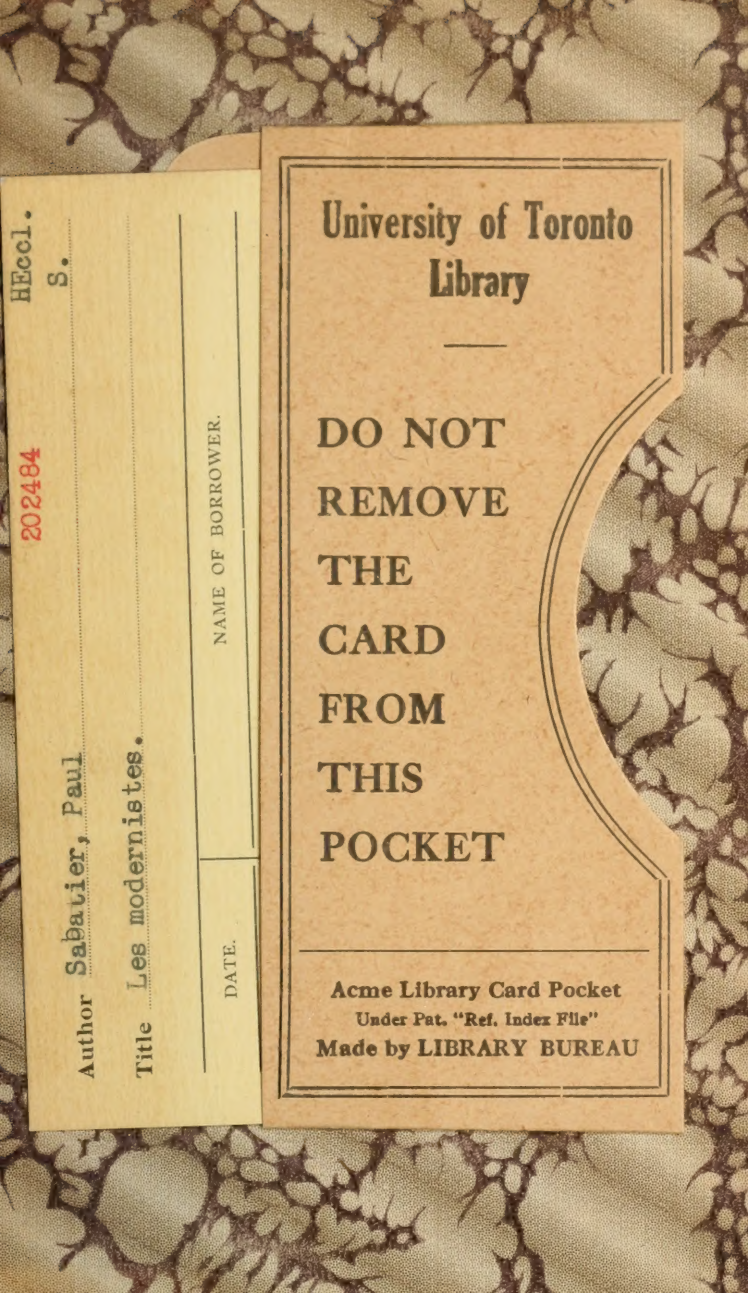
Voir page XI le sommaire analytique

LA ROCHE-SUR-YON

IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST

56-60, RUE DE SAUMUR




HEccl.
S.
202484
Author Sabatier, Paul
Title Les modernistes.
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

